HENRIETTE WALTER

MINUS, LAPSUS ET MORDICUS

NOUS PARLONS TOUS LATIN SANS LE SAVOIR

ROBERT LAFFONT

HENRIETTE WALTER

MINUS, LAPSUS ET MORDICUS

Nous parlons tous latin sans le savoir

ROBERT LAFFONT

ABRÉVIATIONS
ET SIGNES PARTICULIERS

Aide à la lecture

abl.	ablatif
adj.	adjectif
adv.	adverbe
a. fr.	ancien français
all.	allemand
angl.	anglais
apr. J.-C.	après Jésus-Christ
ar.	arabe
av. J.-C.	avant Jésus-Christ
bret.	breton
cat.	catalan
dan.	danois
env.	environ
esp.	espagnol
fr.	français
germ.	germanique
gr.	grec ancien
i.e.	indo-européen
it., ital.	italien
lat.	latin
lat. cl.	latin classique
lat. eccl.	latin ecclésiastique
lat. pop.	latin populaire
m., masc.	masculin
n.	neutre
néerl.	néerlandais
p. passé	participe passé
pers.	personne
pl.	pluriel
prés.	présent

ptg.	portugais
en *italique*	forme d'un mot
« »	sens d'un mot
< >	forme graphique
[ ] ou / /	prononciation
[ʒ]	signe phonétique pour la consonne de *jeu* en français
[j]	signe phonétique pour i non syllabique, comme dans *pierre*
[t]	signe phonétique pour t, suivi de la consonne de *chou* en français
[dʒ]	signe phonétique pour d, suivi de la consonne de *joue* en français
[r]	consonne roulée, prononcée avec la pointe de la langue
[ʁ]	consonne prononcée au niveau de la luette, comme dans *rue* en français
[λ]	consonne latérale palatale, comme dans *moglie* en italien
->	aboutit à
<	vient de
*	(devant un mot) forme non attestée
roum.	roumain
s.	siècle
sing.	singulier
a.	vieil-anglais
var.	variante

PRÉAMBULE

Le latin, une langue de l'avenir ?

Cette question, lancée comme une boutade, peut surprendre et même sans doute choquer par son incongruité car on sait bien que le latin classique – tout comme le grec ancien – est une langue morte et que seuls peuvent la manier ou la comprendre quelques universitaires érudits dans le silence studieux de leurs bibliothèques ou un petit nombre de religieux savants dans l'atmosphère tranquille de leurs monastères.

Et pourtant c'est sans plaisanter que je voudrais rappeler que le latin ne s'est pas vraiment éteint avec la chute de l'Empire romain à la fin du Ve siècle de notre ère ; non seulement, pendant de nombreux siècles, il a été la langue privilégiée de l'écrit en Europe, mais cette langue au destin singulier n'a jamais cessé de mener sa propre vie en se faisant une place de choix dans d'autres idiomes, tandis qu'elle se transformait par ailleurs progressivement pour donner naissance à de multiples langues toujours vivantes, en Europe et ailleurs dans le monde.

Le latin et sa descendance

Alors que le latin classique restait enfermé, sous sa forme définitive, dans les écrits de Cicéron, Virgile, Horace ou Sénèque, et que ses éléments lexicaux étaient systématiquement répertoriés dans de savants dictionnaires, c'est en effet une autre sorte de latin – le latin populaire, dit *vulgaire* – qui prenait le relais pour se métamorphoser et aboutir au bout de quelques siècles aux multiples langues romanes. On reconnaît sans peine en elles la survivance d'un latin très évolué dans les différentes parties de l'Empire romain, et qui constitue désormais ce que les linguistes spécialistes appellent la *Romania*.

LA ROMANIA N'EST PAS UN PAYS…

Ce n'est pas un pays comme les autres, mais c'est ainsi que l'on nomme l'ensemble des régions où le latin a connu une nouvelle vie, en donnant naissance à divers « rejetons », les *langues romanes :*

- par exemple l'italien, le français, l'espagnol, le portugais ou le roumain, qui ont acquis le statut de langues officielles d'État ;
- mais aussi d'autres langues, qui ont eu moins de chance, comme le vénitien, le sicilien, le sarde, le corse, le frioulan, le romanche, ainsi que le catalan ou le galicien, ou encore le picard, le provençal, le gascon, le savoyard, ou même l'aroumain ou le mégléno-roumain…

Mais il y a plus.

Le latin sous des habits différents

On peut par ailleurs constater que, contre toute attente, et malgré la chute de l'Empire romain, le latin a très largement dépassé les frontières de la Romania ; on peut en détecter encore de nos jours d'innombrables manifestations dans le vocabulaire d'un grand nombre de langues qui n'en sont pas issues, comme le basque, les langues slaves ou le hongrois, ou encore dans celui des langues germaniques, comme l'allemand, le néerlandais ou l'anglais… surtout l'anglais.

Et ce n'est pas tout. On connaît de nos jours, face au latin classique, désormais confiné dans des textes écrits immuables, plusieurs autres formes de latin :

- le latin d'église, à la prononciation si particulière,
- le latin juridique, qui jette le trouble dans les rangs du public des tribunaux au détour d'une plaidoirie,
- le latin de la nomenclature scientifique, celle de la physique et de la chimie, devenue internationale,
- le lexique spécifique des naturalistes, dont la classification binominale, dans une forme de latin très personnelle, est adoptée dans le monde entier,
- Sans oublier le « latin de cuisine », une façon facétieuse de s'exprimer, qu'affectionnent les gens cultivés.

Le latin, en filigrane

Ce sont ces différentes métamorphoses du latin qui, dans une première partie, seront présentées dans le cadre général de cet ouvrage, dont la deuxième partie reconstitue l'histoire du latin des origines, une langue qui, sous sa forme

populaire, deviendra autre au cours des siècles, à la fois dans sa prononciation, sa grammaire, son lexique.

On voyagera dans une troisième partie de l'une à l'autre des principales langues romanes, héritières du latin. Enfin, surgira aussi, en dernière analyse, une question de fond sur les langues de l'avenir, et la place que pourrait occuper le latin dans le concert des langues du monde.

PREMIÈRE PARTIE

L'INCROYABLE DIVERSITÉ DU LATIN

CHAPITRE 1

LE LATIN, DEPUIS DES SIÈCLES

Le latin est vraiment une langue bien singulière : on la considère sans hésiter comme une langue morte, mais elle garde néanmoins encore de nos jours une place de choix dans nos usages, sous différentes formes évoluées, bien sûr, mais également dans une incroyable quantité d'éléments lexicaux qui ont traversé les siècles et qui se manifestent exactement tels qu'ils étaient attestés à l'origine, comme *agenda, duplicata*, ou *lavabo*, ou encore *stimulus, terminus, ultimatum*, ou même sous la forme d'expressions telles que *ex aequo, recto verso, ad libitum*… Sans oublier des inventions pseudolatines plus récentes, souvent sous forme de plaisanterie, comme *deusio* « deuxièmement », *motus* (*et bouche cousue*) ou *pedibus* (*cum jambis*) « à pied ».

De façon bien plus riche de conséquences, le latin a donné naissance à une abondante descendance – les nombreuses langues romanes bien vivantes dans le monde d'aujourd'hui – et il apparaît aussi très généreusement dans le vocabulaire d'un grand nombre d'autres langues de l'Europe non issues du latin. Et surtout, de manière assez surprenante, on constate son omniprésence dans le lexique de la langue qui s'impose de nos jours de plus en plus dans les échanges internationaux : l'anglais.

Comment en est-on arrivé à cette situation paradoxale, qui met en scène une langue à la fois totalement morte – le latin classique – et qui pourtant donne encore d'incontestables signes de survie dans les échanges contemporains, aussi bien sous ses formes écrites et orales ?

À Paris, du latin à tous les coins de rue

Il suffit de se promener à Paris pour découvrir que le latin est présent dans de très nombreuses inscriptions : au fronton de nombreux édifices, mais aussi sur

les cadrans solaires, ainsi que sur les divers monuments et statues qui ornent la ville, à commencer par FLUCTUAT NEC MERGITUR. Cette phrase latine, attestée sous cette forme depuis le XVe siècle, est devenue officiellement la devise de Paris le 24 novembre 1853 par un arrêté du préfet de la Seine, le baron Haussmann.

INSCRIPTIONS LATINES
À PARIS

Elles sont plus ou moins longues, et on peut en lire un peu partout.

Certaines d'entre elles sont très anciennes, comme celle du pilier des Nautes, qui est considéré comme le plus vieux monument sculpté de Paris, car on peut la dater grâce à la dédicace à Tibère (l'empereur romain qui a régné entre 14 et 37 de notre ère). L'original est conservé au musée de Cluny, et on peut en voir un moulage à l'entrée du parking place Saint-André-des-Arts, rue Hautefeuille (Ve).

C'est sur le fronton du Collège de France, créé en 1530, qu'on peut lire la devise de cette institution : OMNIA DOCET « [ce collège] enseigne tout ».

D'autres inscriptions sont assez récentes, comme celles qui figurent sur une statue de bronze de la louve et de ses jumeaux, installée en 1956 place Paul-Painlevé (Ve) pour célébrer le jumelage entre les villes de Paris et de Rome.

Et l'inscription la plus récente (2006) pourrait bien être la formule CAVE CANEM, au 277, rue Saint-Jacques, dans une petite ruelle le long du Val-de-Grâce.

Le latin, langue indo-européenne

C'est ce cheminement peu commun que nous allons tenter de découvrir ensemble, en remontant tout d'abord au latin des origines, une langue dont les racines conduisent à la grande famille indo-européenne, et dont les usagers (près de la moitié de la population mondiale) vivent de nos jours sur un territoire géographique incroyablement étendu : on peut entendre ces langues aux quatre coins du monde.

Des langues qui ont voyagé

Tout d'abord attestées uniquement en Europe et dans une partie de l'Asie, ces langues indo-européennes ont ensuite connu une expansion et un succès durables, en se propageant aussi dans des régions situées très loin de leur point de départ. Si bien que de nos jours, même dans le Nouveau Monde, on peut constater que les quatre idiomes principaux, auprès des langues amérindiennes vernaculaires aujourd'hui en danger d'extinction, sont des langues indo-européennes : une langue germanique, l'anglais (États-Unis et Canada), et trois

langues romanes, le français (Canada), l'espagnol et le portugais (Amérique centrale et Amérique du Sud).

LA FAMILLE INDO-EUROPÉENNE

C'est à l'occasion des déplacements des populations et des contacts de celles-ci avec des peuples parlant d'autres langues qu'a pu s'opérer la différenciation d'un ensemble de langues apparentées, en plusieurs branches, telles qu'on les établit aujourd'hui :

- langues italiques, dont le latin, d'où sont issues les langues romanes (français, italien, espagnol, portugais, roumain…) ;
- langues germaniques (allemand, néerlandais, anglais, langues scandinaves…) ;
- langues slaves (russe, tchèque, polonais, serbe, croate, Slovène, bulgare…) ;
- langues baltes (lituanien, letton) ;
- langues celtiques (gaélique d'Irlande et d'Écosse, gallois, breton…) ;
- langues helléniques (grec) ;
- albanais ;
- arménien ;
- langues indo-iraniennes (d'une part, sanskrit, hindi-ourdou, bengali, tsigane… et, d'autre part, persan, kurde…).

Auprès des langues citées ci-dessus se sont maintenues de nombreuses autres langues d'origine indo-européenne, mais qui ne se parlent que sur des territoires plus ou moins réduits : par exemple, en France, des langues romanes (variétés d'oc, d'oïl ou de francoprovençal, de catalan et de corse), mais aussi des langues germaniques (variétés de flamand, d'alsacien, de francique lorrain), ainsi que des langues celtiques (variétés de breton).

Comment a-t-on pu établir cette parenté linguistique ?

Si l'on considère que des langues comme le français, l'allemand, le russe, l'irlandais et même l'arménien, le persan ou le bengali, sont issues de la même famille indo-européenne, c'est parce qu'on a pu, par la méthode comparative appliquée aux langues attestées de nos jours, remonter à des racines communes.

Ainsi, malgré l'évolution phonétique qui, au fil des siècles et des millénaires, a trop souvent brouillé les pistes, on a réussi, par exemple, à rapprocher dans toutes ces langues des mots de même sens et leur trouver des ressemblances formelles permettant de faire l'hypothèse d'une origine commune.

Voici par exemple les différentes formes désignant le chiffre trois :

En latin *très*
En grec *treis*
En anglais *three*
En allemand *drei*
En russe *tri*
En polonais *trzy*
En lituanien *trips*
En irlandais *tri*
En sanskrit *trayas*

Sur le plan phonétique, on constate tout d'abord la présence d'un groupe consonantique initial semblable, avec une consonne articulée au niveau des dents (*t*, *d*, ou *th*), suivie de *r*.

Mais un seul exemple ne suffit pas, et si l'on peut avancer que ces ressemblances ne peuvent pas être l'effet du hasard, c'est parce qu'elles trouvent une confirmation dans d'autres correspondances du même type : dans les noms de la « mère », ou encore dans les consonnes initiales des noms du « chien » ou du « cœur ».

Ainsi, la « mère » se dit :

En latin *mater*	En polonais *matka*
En anglais *mother*	En lituanien *motyna*
En allemand *mutter*	En irlandais *mathair*
En russe *mat'*	En sanskrit *matar*

Dans les noms du « chien », c'est au début du mot que l'on relève les équivalences suivantes : au /k/ du grec, du latin et des langues celtiques, correspondent le /h/ des langues germaniques, et le /s/ des langues balto-slaves :

- /k/ : en grec *kuôn*, en latin *canis* (d'où l'ital. *cane*, le ptg *cào*), en breton *ki* ;
- /h/ *Hund* en allemand, *hond* en néerlandais, *hund* en danois, /s/ en russe : *sobaka*.

On retrouve les mêmes correspondances /k/-/h/-/s/, dans la forme des mots désignant le « cœur » :

/k/	latin	*cor*
	grec	*kardia*
	irlandais	*cride*
/h/	allemand	*Herz*
	anglais	*heart*
	sanskrit	*hrd-*, *hrdaya-*
/s/	russe	*serdce*
	polonais	*serce*
	letton	*sirds*

Ces évolutions phonétiques parallèles peuvent se vérifier dans de nombreuses autres séries, et ce sont des concordances généralisées qui permettent de conforter l'hypothèse d'une parenté génétique de ces langues, qui ont finalement conduit à l'établissement d'une famille indo-européenne.

Un peu de linguistique générale

Mais la famille indo-européenne n'est pas la seule à avoir été ainsi identifiée, et, grâce à l'observation des milliers de langues pratiquées dans le monde, on a pu repérer chez bon nombre d'entre elles des points communs, d'où l'identification d'autres familles de langues, parmi lesquelles on peut citer par exemple la famille chamito-sémitique, dont le groupe sémitique comprend l'hébreu et l'arabe.

Mais si les ressemblances constatées entre plusieurs langues peuvent généralement s'expliquer par leur parenté génétique, c'est aussi, très souvent, parce que les mouvements des populations qui les parlent les ont mises en contact avec d'autres populations pendant suffisamment longtemps pour que des échanges réciproques de mots ou de prononciations aient pu se produire et se multiplier. On conçoit dès lors que les emprunts lexicaux puissent faire partie intégrante de l'histoire de toutes les langues.

Encore faut-il être en mesure de les reconnaître.

Le cheminement des emprunts

Comme on peut le vérifier dans l'encadré sur la famille indo-européenne présentée ci-dessus, il a été établi que le français et le russe, par exemple, appartiennent tous deux à la grande famille des langues indo-européennes, où le français se classe avec les autres langues issues du latin, et le russe avec les autres langues slaves.

Et pourtant, les langues slaves et les langues romanes ne sont plus mutuellement intelligibles de nos jours sans un véritable apprentissage. Pourquoi ce sentiment d'étrangeté et cette difficulté de compréhension entre des langues de la même famille ?

C'est que leur histoire les a conduites à lentement diverger au cours des siècles et des millénaires au gré de leurs rencontres, un cheminement qu'on peut suivre à partir d'un cas précis : la dénomination de la « ville » dans deux langues indo-européennes.

Les noms désignant la « ville » en russe et en latin

S'il est nécessaire de faire un réel effort pour retenir, par exemple, que *-gorod*, dans *Nijni Novgorod* (ou *-grad*, dans *Petrograd*), en russe, est l'équivalent de ce que nous nommons aujourd'hui la *ville* en français – étant donné que *gorod* (ou

grad) et *ville* n'ont, dans leur forme, rien de commun –, il est réconfortant d'apprendre que les formes *gorod* et *grad* remontent à une racine indo-européenne *ghorta- signifiant « propriété entourée de murs », d'où le sens ultérieur de « ville ». Qui plus est, cette même racine indo-européenne est aussi à l'origine de l'allemand *Garten*, du français *jardin*, ou du normand *gardin* (ces mots ayant toutefois acquis une signification un peu différente, de lieu planté d'arbres, de légumes, de fleurs).

Mais cette correspondance des formes n'est pas suffisante pour établir une parenté entre *gorod* en russe *et jardin* en français. Il faut, pour la confirmer, élargir la recherche et prendre en compte d'autres formes attestées en latin, et en particulier constater que cette même racine indo-européenne *ghorta- avait abouti en latin à deux mots : *cohors* « parc à bétail » et *hortus* « jardin ». Le mot *cohors* se devine dans le français (*basse*)-*cour*, que l'on identifie aussi dans des noms de villes comme *Azincourt* (Pas-de-Calais) où il désigne le domaine d'un certain *Aizon*, ou *Billancourt* (Hauts-de-Seine), d'un dénommé *Billon*, tout comme la forme russe *gorod* se retrouve dans *Novgorod* (= « nouvelle ville »). De son côté, le nom latin *hortus* a évolué en *orto* « jardin » en italien et a servi, au XIXe siècle, à créer en français des formes savantes, telles que *horticulture* et *horticulteur*.

Toutes ces formes correspondantes apportent de nouveaux témoignages au fonds commun de ces langues apparentées.

Le latin n'est pas le seul chemin

Une question se pose alors : si la racine indo-européenne d'origine avait eu pour descendants latins les seuls noms *cohors* et *hortus*, mais pas de forme ressemblant à *Garten*, comment se fait-il que le français, d'origine latine, ait finalement hérité d'une forme *jardin*, pour laquelle on ne connaît pas de forme latine vraiment correspondante ?

C'est là qu'il est bon de se souvenir que la richesse du vocabulaire d'une langue peut aussi provenir des emprunts à une langue voisine : entré à l'époque des invasions germaniques dans la langue romane qui allait devenir le français, le mot *jardin* se révèle en effet comme un emprunt au germanique, tout comme l'est sa variante picarde et normande *gardin*. Ce même nom, on le retrouvera plus tard en anglais, qui l'avait emprunté sous la forme *garden*, après l'arrivée en Angleterre de Guillaume le Normand.

Grâce à ces informations, on sera en mesure de conclure que les formes *jardin* en français, *gardin* en picard, *garden* en anglais, *Garten* en allemand, *cohors* et *hortus* en latin, et *gorod* en russe remontent bien toutes à la même souche indo-européenne, en précisant que certaines d'entre elles, comme *jardin* en français ou *garden* en anglais, ne sont pas des aboutissements en ligne directe de la racine indo-européenne *ghorta-, mais des formes empruntées.

Cet exemple un peu compliqué permet de se rendre compte que l'héritage linguistique peut quelquefois suivre des voies tortueuses,

et que les mots peuvent sans peine traverser plusieurs langues avant d'aboutir à destination.

Des emprunts à toutes les langues

Les mots qui viennent d'être commentés mettaient en cause uniquement des langues dont l'apparentement a été confirmé (les langues concernées appartiennent en effet toutes à la famille indo-européenne), mais les emprunts peuvent évidemment exister entre langues de familles différentes. En français, par exemple :

chiffre et *zéro* sont des emprunts à l'arabe (par l'italien) ;
caviar est d'origine turque, par l'italien ;
tomate vient du nahuatl, langue amérindienne, par l'espagnol ;
mangue est un emprunt à une autre langue amérindienne, le tupiguarani, par le portugais ;
coche est un emprunt au hongrois, par l'allemand ;
typhon est un emprunt au chinois, par le portugais ;
pyjama est un emprunt au persan, passé par le hindi, puis par l'anglais…

Le français a aussi fait de très nombreux emprunts tardifs au grec ancien (*rhinocéros, pharynx, phénomène…*) et, abondamment, au latin classique (*abdomen, agenda, maximum…*), le cheminement le plus fréquent ayant été l'emprunt au latin, qui lui-même le tenait du grec.

RÉCRÉATION

DES NOMS D'ANIMAUX EMPRUNTÉS
AU GREC OU AU LATIN ?

Parmi les 9 noms, en français, des animaux suivants, il y en a 7 qui existaient déjà en latin, et qui avaient eux-mêmes été empruntés au grec, et seulement 2 qui ont été directement forgés à partir du grec :

dromadaire	hippopotame	ornithorynque
pygargue	cygne	perdrix
goujon	hippocampe	cœlacanthe

De très nombreux exemples d'emprunts lexicaux seront présentés et commentés dans les chapitres suivants, mais seulement après avoir examiné brièvement la situation des langues qui entouraient le latin dans l'Italie ancienne.

La place du latin dans l'Italie ancienne

La ville de Rome, berceau du latin, apparaît dans l'histoire vers le milieu du VIIIe siècle av. J.-C., au centre de la péninsule italienne, où, en dehors du latin, se parlaient plusieurs autres langues, parmi lesquelles deux d'entre elles sont particulièrement importantes pour l'histoire du latin : une langue encore un peu mystérieuse, l'étrusque, dans la région centrale, et une langue indo-européenne bien connue, le grec, dans le sud du pays et dans une partie de la Sicile (la Grande Grèce).

CARTE DES LANGUES
DANS L'ANCIENNE ITALIE

RHÉTIQUE
VÉNÈTE
LÉPONTIQUE
Pô
ÉTRUSQUE
nord
OMBRIEN
sud-picène
Tibre
Mer Ligurienne
Mer Adriatique
Corse
sabin
falisque
véstinien
marrucin
Rome
ègue
pélignien
ÉTRUSQUE
LATIN
marse
volsque
MESSAPIEN
Sardaigne
OSQUE
Mer Tyrrhénienne
GREC
SICULE
Mer Ionienne
Carte : Édigraphie
100 km

Toutes les autres langues sont des langues indo-européennes aujourd'hui disparues, et que nous connaissons pour la plupart d'entre elles, parmi lesquelles le gaulois, uniquement à travers des textes très brefs.

La langue gauloise et le latin

On remarquera que le gaulois ne figure pas sur la carte ci-après, malgré une présence bien attestée dans l'Italie du Nord dès la fin du Ve siècle avant notre ère, mais semble-t-il sans résidence permanente.

Cela n'a toutefois pas empêché l'existence de traces lexicales gauloises en latin.

QUELQUES MOTS GAULOIS EN LATIN

Il semble que le gaulois n'ait plus été parlé en Italie vers – 150, mais il a laissé des traces en latin, dont voici quelques exemples :

gladius, « lance » (*cf glaive* en français),
allauda, « alouette » (*cf. allodola* en italien),
carpentum, « chariot à deux roues »,
carrus, « chariot à quatre roues »,
bulga, « sac de cuir » (*cf. bouge* et *bougette* en ancien français, lointain ancêtre de *budget*),
sagum, « sorte de manteau en laine grossière » (*cf. saia*, « jupe », en portugais),
caracalla, « sorte de vêtement à manches et à capuchon ». C'était le surnom de l'empereur Marcus Aurelius Antoninus (188-217), responsable de l'Édit de Caracalla, accordant la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire) et plus récemment le surnom de Daniel Cordier, bras droit de Jean Moulin.

D'autres langues autour du latin

On ne les connaît qu'imparfaitement, parce que les textes retrouvés sont généralement très brefs, avec toutefois une exception : il existe, en ombrien, langue du groupe italique où figure aussi le latin, un long texte d'un peu plus de 4 000 mots, consigné sur les Tables Eugubines, qui a été découvert dans la ville de Gubbio, en Ombrie, au milieu du XVe siècle. On peut y lire des inscriptions sur bronze, qui datent peut-être du IIIe siècle avant notre ère, qui se lisent de droite à gauche, et qui décrivent des rites de cérémonies religieuses. Ce texte nous permet d'y observer une langue italique, assez étroitement apparentée au latin.

L'ensemble des inscriptions de ces langues – le falisque, le sabin, le volsque, l'osque, l'ombrien, appartiennent toutes, comme le latin, au groupe italique – consument l'unique témoin matériel des idiomes de l'Italie ancienne, qui ont

tous été remplacés ensuite par le latin, à part l'osque, plus résistant, et qui était apparemment encore vivant à Pompéi au moment de l'éruption du Vésuve de 79 apr. J.-C..

Une inscription dans cette langue, au nord-est de Pompéi, sur la porte de Nola, en fait foi.

De son côté, la langue étrusque est abondamment représentée la plupart du temps dans de courtes inscriptions également, en dehors d'un long texte religieux, dit de la Momie de Zagreb, le *Liber Linteus Zagrabiensis* (« le livre en toile de lin de Zagreb »), figurant sur les bandelettes d'une momie découverte en Égypte et datant probablement du IIe siècle avant notre ère.

Mais que sait-on de ce peuple étrusque, profondément religieux ?

Les Étrusques

Présents en Italie depuis au moins le VIIIe siècle avant notre ère, les Étrusques, porteurs d'une brillante civilisation, occupaient, à l'époque de leur apogée (vers le VIe siècle avant notre ère), une vaste région recouvrant la Toscane actuelle et au-delà : vers le nord, jusqu'à la mer Adriatique, vers le sud, au-delà de Rome, jusqu'à Capoue, et étendant leur domination en mer, sur l'île d'Elbe et la Corse.

CARTE DE L'ÉTRURIE

ÉTRUSQUES
Mer Ligurienne
Mer Adriatique
Mer Tyrrhénienne
GRECS
CARTHAGINOIS
Mer Ionienne
Carte : Édigraphie
100 km

Les Étrusques, peuple énigmatique

Le seul nom des Étrusques invite généralement chacun à évoquer le mystère de leur origine, qui a été l'objet de multiples hypothèses, passionnément discutées pendant des siècles, et parmi lesquelles, déjà dans l'Antiquité :

1. Ils seraient d'origine orientale, et connus grâce à l'arrivée légendaire sur les côtes de l'actuelle Toscane d'un peuple venu de Lydie, à l'ouest de l'Asie Mineure (thèse défendue par Hérodote, au Ve siècle avant notre ère).
2. Il s'agirait d'un peuple autochtone (thèse de Denys d'Halicarnasse, au Ier siècle avant notre ère).
3. Ou encore du déplacement vers le sud d'une population des Alpes (thèse soutenue par Tite-Live –59 av. J.-C. –17 apr. J.-C.).

Quelle est l'hypothèse la plus plausible ? Il semble bien que chacune des trois thèses puisse prétendre expliquer certaines des singularités de ce peuple mystérieux, mais aucune ne peut rendre compte de leur ensemble. La seule chose dont on soit sûr, c'est que, dès le VIIIe siècle avant notre ère, les Étrusques sont bel et bien présents sur un territoire entre l'Arno et le Tibre, et entre la mer Tyrrhénienne et les Apennins. Il est également historiquement avéré que leur puissance s'est développée sur terre comme sur mer, et que Rome a même été gouvernée pendant près d'un siècle par des rois étrusques : Tarquin l'Ancien, qui meurt assassiné en –578, son gendre Tullius Servus, également assassiné en –534, et Tarquin le Superbe, fils de Tarquin l'Ancien, qui régnera jusqu'à l'instauration de la République, en –509.

C'est alors le début de leur décadence, mais cela n'implique pas leur disparition car leur présence a continué à se manifester encore pendant des siècles en Italie, ce que l'on sait grâce à de multiples attestations épigraphiques dans leur langue.

La langue étrusque

Cette langue étrusque, qui figurait déjà dans des inscriptions remontant au VIIIe siècle avant notre ère, était encore parlée à l'époque d'Auguste (Ier siècle av. J.-C.), et on sait que l'empereur Claude (Ier siècle apr. J.-C.) avait écrit une longue histoire des Étrusques (malheureusement perdue). On pense qu'elle n'aurait cessé d'être employée qu'aux environs du Ve siècle apr. J.-C. Sa singularité : c'est une langue à la fois secrète parce qu'on ne comprend qu'une

partie de son vocabulaire – le sens des quelque 12 000 inscriptions qu'ils ont laissées reste encore en grande partie à découvrir – et pourtant familière parce qu'on peut la lire sans peine.

Et si l'on peut la lire sans difficulté, c'est parce qu'elle est écrite au moyen d'un alphabet proche de l'alphabet grec, qui a lui-même précédé l'alphabet latin.

L'alphabet grec, adaptation d'un alphabet sémitique

On sait que l'alphabet grec a pour lointaine origine l'alphabet phénicien, qui, comme tous les alphabets sémitiques, ne comprenait que des consonnes, et auquel les Grecs avaient ajouté des voyelles, indispensables pour noter une langue indo-européenne.

Ainsi, la première lettre de l'alphabet grec, *alpha*, qui était l'adaptation d'une lettre représentant une consonne en phénicien, et qui n'existait pas en grec, a servi à noter la voyelle /a/. On retrouve cette voyelle sous la forme <A> en latin.

Dans l'alphabet latin, une divergence inattendue

Toutefois, alors que la lettre grecque *alpha* correspond bien à la voyelle A du latin, et la lettre *beta* à la consonne B, une apparente anomalie apparaît à la troisième lettre, qui est *gamma* en grec, mais C en latin (et non pas G).

Comment expliquer la présence de cette consonne à cette place ? Il faut sans doute y voir la marque d'une influence venue d'ailleurs, et, en tenant compte de la géographie humaine de l'Italie à cette époque, on pense tout naturellement que le passage de cet alphabet grec au latin n'aurait pas été direct, mais se serait effectué par l'intermédiaire de l'étrusque, dont l'alphabet était lui-même justement une émanation de l'alphabet grec.

Pour valider cette hypothèse, il faut savoir que les Étrusques ne connaissaient pas la distinction entre /k/ sourd et /g/ sonore : les Romains avaient donc pu tout d'abord utiliser cette consonne <C> en concurrence avec le <K> et le <Q>, correspondant respectivement au *kappa* et au *qoppa* grecs anciens, et qui figuraient un peu plus loin dans l'ancien alphabet grec.

Cette distorsion de l'ordre de succession des lettres de l'alphabet d'origine allait entraîner d'autres modifications dans l'alphabet latin, car la notation d'une consonne sonore /g/ y était nécessaire en latin (*ager*, « champ » n'est pas *acer*, « pointu »), et il fallut créer une nouvelle lettre : on ajouta une petite barre au <C> déjà existant, d'où <G>. Cette nouvelle lettre a été insérée un peu plus loin

dans l'alphabet, à la place du *dzêta* grec, considéré provisoirement comme inutile.

Cette nouvelle succession se vérifie sur l'alphabet latin de 23 lettres que nous connaissons :

ABCDEFGHIKLMNOPQRSTVXYZ

En observant l'alphabet latin plus en détail, on remarquera aussi qu'il comportait un <I> mais pas de <J>, et un <V> mais pas de <U>.

JEHOVAH EN LATIN

« *En latin, Jéhovah commence par un i* », remarque avec pertinence un personnage du film *Indiana Jones et la Dernière Croisade*, de Steven Spielberg, sorti en 1989.

Et lorsque, pour noter les mots étrangers dans les textes latins, le signe <Z> a été ultérieurement emprunté au grec, vers le Ier siècle apr. J.-C., comme sa place était déjà occupée dans l'alphabet latin par la consonne <C>, cette nouvelle lettre <Z> a été reléguée à la toute fin de l'alphabet.

En français, la distinction à l'écrit entre <i> et <j>, et entre <u> et <v>, ne sera introduite qu'au milieu du XVIe siècle.

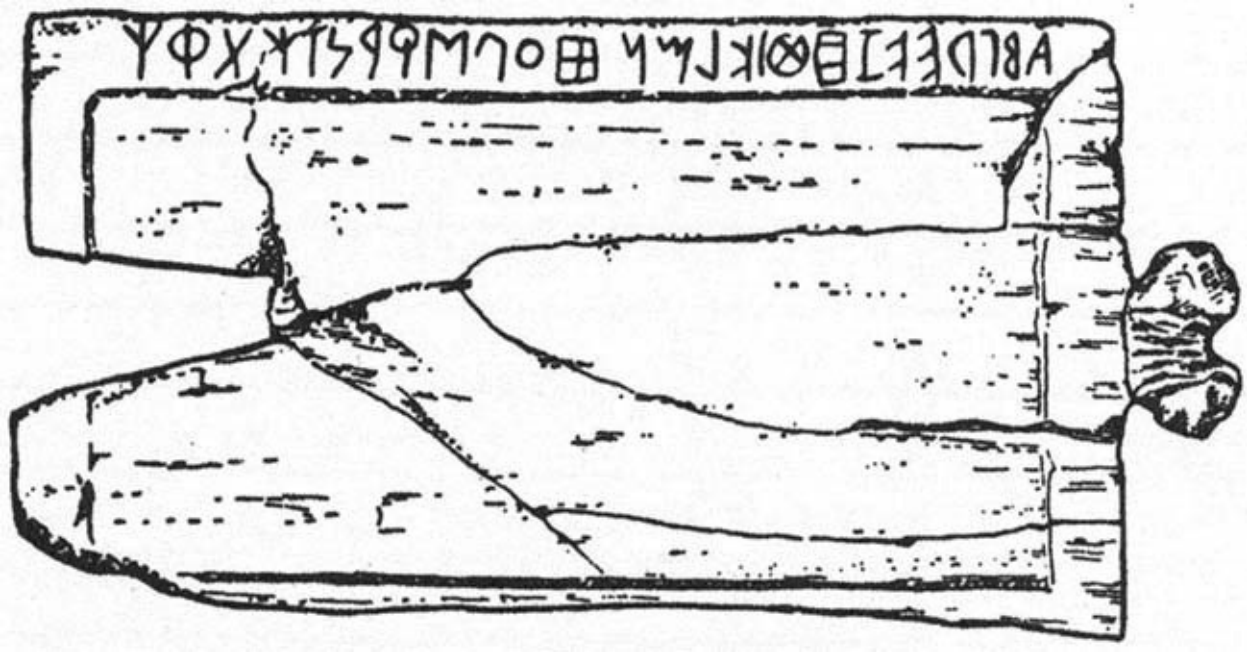
Une autre observation vient alors à l'esprit : puisque l'alphabet latin est actuellement le plus répandu dans le monde, avec de légères adaptations selon les langues qui l'ont adopté, c'est donc un peu de la culture étrusque que de façon très subtile il perpétue très loin de son territoire d'origine, longtemps après la disparition de la langue étrusque qui le lui avait transmis.

L'alphabet étrusque

Jetons à présent un coup d'œil sur cet alphabet étrusque, que nous connaissons bien grâce aux nombreux modèles que les

Étrusques nous ont fournis sur divers supports : sur le pourtour d'une tablette à écrire en ivoire, sur la panse d'une bouteille, sur des coupes, des tablettes de bronze, de petits objets d'art.

Pourquoi cette multiplicité de modèles d'écriture chez les Étrusques ? On peut l'expliquer par un souci pédagogique naturel de cette population pour mieux diffuser cet outil graphique nouvellement acquis, mais c'était aussi sans doute la manifestation d'un respect quasi religieux pour l'écrit.



Tablette d'ivoire de Marsiliana d'Albegna

Peut-être était-ce le désir du personnage inhumé dans cette tombe de passer à la postérité avec la réputation d'un homme lettré, ce qui est certainement aussi un témoignage de l'estime inconditionnelle que les Étrusques nourrissaient pour la chose écrite.

Alphabet étrusque et alphabet latin

Le tableau suivant montre, face à la liste des éléments translittérés de l'alphabet grec et de leur valeur phonétique, successivement :

- la forme des lettres de l'alphabet étrusque,
- la transcription de chacune des lettres étrusques dans l'alphabet latin primitif,
-

TABLEAU DE L'ÉVOLUTION
JUSQU'À L'ALPHABET LATIN

Passage de l'alphabet grec à l'alphabet étrusque, puis à l'alphabet latin.

alpha	a	A		A	A
beta	b	B		B	B
gamma	g	⟨	k	⟨	C
delta	d	D		D	D
epsilon	e	∃		E	E
digamma	ou	⊦		F	F (valeur f)
zeta	dz	I	ts	I	G
heta	h	⊟		⊟	H
theta	th	⊗			
iota	i	I		I	I
kappa	k	K		K	K
lambda	l	⌊		⌊	L
mu	m	M		M	M
nu	n	N		N	N
[xi]	s	⊞			
omicron	o	o		o	O
pi	p	⊓		⊓	P
san	s	M			
qoppa	k	ϙ		ϙ	Q
rho	r	⊦		R	R
sigma	s	≤		≤	S
tau	t	T		T	T
upsilon	ou	V		V	V
xi	ks	X		X	X
phi	ph	ϕ			Y*
chi	kh	Y			Z*

Nom des lettres dans l'alphabet grec chalcidien	Valeur phonétique des lettres	Forme des lettres dans l'alphabet grec chalcidien puis dans l'alphabet étrusque	Changement de valeur de certaines lettres en étrusque	Alphabet latin primitif	Alphabet latin évolué * lettres nouvelles

L’étrusque et le latin

Malgré un voisinage séculaire, les emprunts linguistiques réciproques de ces deux langues ont été plutôt modestes, mais la cohabitation entre populations de langue étrusque et de langue latine avait laissé des empreintes dans plusieurs autres domaines, d’autant plus que de nombreuses personnalités du monde romain étaient d’origine étrusque : parmi les plus connus, on peut rappeler que le poète Virgile, par exemple, et l’homme politique Mécène, ami d’Auguste, avaient des ancêtres étrusques.

VIRGILE ET SON ASCENDANCE ÉTRUSQUE

Publius Vergilius Maro était né près de Mantoue aux alentours de 70 avant notre ère, dans une région qui avait été depuis des siècles sous la domination des Étrusques. Son appartenance à une famille d’origine étrusque apparaît nettement dans son cognomen, Maro, qui désignait un « magistrat ». Mais Virgile était surtout imprégné de culture grecque.

Devenu le protégé de Mécène, lui aussi d’origine étrusque, c’est à son instigation qu’il rédigera *L’Énéide*, car c’est Mécène qui lui avait demandé de composer, en latin, un poème épique comparable à *L’Iliade* et à *L’Odyssée*.

L’Enéide est le récit d’un groupe de Troyens, dirigés par Énée, qui traversent les mers pour finalement s’installer dans le Latium : tout naturellement, on ne peut manquer d’y voir une ressemblance troublante avec la légende des Lydiens (ancêtres des Étrusques, selon certaines sources) quittant l’Asie Mineure pour en fin de parcours se fixer dans le centre de l’Italie, y fonder un État et y faire rayonner leur civilisation.

Mécène, une personnalité diversement appréciée

Descendant d’une grande famille étrusque par sa mère, les Cilnii, qui, au IVe siècle, avaient régné sur la cité d’Arezzo, Mécène en était si fier qu’on raconte qu’il affichait sa généalogie dans l’atrium de sa maison.

Il avait joué le rôle d’une sorte d’éminence grise de l’empereur Auguste, et il avait su puiser dans sa propre immense fortune pour doter plusieurs artistes et poètes, dont Horace et Virgile, de biens matériels leur permettant d’exercer leurs talents dans l’aisance. Il était lui-même écrivain et poète, mais souvent critiqué pour sa préciosité, pour son comportement hédoniste, pour ses tenues vestimentaires excentriques et provocantes, pour son attitude indolente et pour sa paresse.

Il n’empêche que son nom est passé à la postérité, en devenant même un nom commun, déjà du temps des Romains, pour désigner un généreux ami des arts et des lettres.

De *Mécène*, personnage célèbre, à *mécène*, nom commun

Ce n'est qu'au XVIe siècle que ce nom commun, *mécène*, est attesté en français pour désigner un bienfaiteur des gens de lettres, une définition à laquelle on doit ajouter une précision : de nos jours, on réserve le terme *mécène à* la personne qui apporte une aide, financière ou matérielle, à des projets littéraires, scientifiques ou artistiques, sans contrepartie directe, mais en espérant en retirer des retombées de prestige culturel. On distingue ainsi le *mécène* du *sponsor*, qui au contraire attend de ses largesses une contrepartie de type publicitaire ou des bénéfices plus matériels.

Virgile et Mécène, tous deux de famille étrusque, ont toutefois, dans leurs écrits, été fidèles au latin, une langue néanmoins légèrement teintée d'étrusque.

Quelques modestes emprunts à l'étrusque

Les emprunts de mots latins à l'étrusque, bien que peu nombreux, revêtaient malgré tout une certaine importance dans la vie quotidienne des Romains. On les trouve surtout dans un champ lexical bien particulier, celui du théâtre et des divertissements.

Par exemple, *subulo*, « joueur de flûte » est, en latin, un emprunt à l'étrusque, de même que *histrio*, de l'étrusque *hister* « danseur », qui était le nom d'un personnage masqué et barbu, à la fois menaçant et comique, et qui apparaissait de manière incongrue dans les cérémonies funéraires. C'est peut-être la raison pour laquelle *histrio* était bien souvent en latin une façon de nommer, en se moquant, tout comédien bouffon, remuant, un peu fanfaron. Mais on trouve pourtant *histrio* chez Cicéron avec le sens très général d'acteur, et le *tragicus histrio* était chez Pline simplement l'« acteur tragique ». Passé en italien (*istrione*, XIVe siècle), et en français (*histrion*, 1556), il y est toujours employé plutôt péjorativement.

Plus neutre, le nom latin *persona* est généralement reconnu comme un héritage de l'étrusque, où *phersu* était le nom qu'on donnait au « masque de théâtre ». En latin, on est ensuite passé du masque de théâtre au rôle qui lui était attribué, c'est-à-dire au personnage qui l'incarnait, pour finalement prendre le sens très général que nous connaissons aujourd'hui dans le mot français *personne*, « être humain ». C'est cette même acception qui se retrouve dans l'italien *persona*, l'espagnol *persona* ou le portugais *pessoa*.

Mais, à partir de ce nom, seule la langue française, dès le XIVe siècle, a créé le pronom négatif que nous identifions dans la phrase « *Il n'y a personne* », et qui peut depuis lors se prêter à des jeux de mots assez divertissants. Cette homonymie a d'ailleurs inspiré à l'humoriste Raymond Devos un sketch fondé sur l'ambiguïté de ce mot, comme on peut le voir dans l'encadré suivant.

DU « MASQUE » ÉTRUSQUE
AU JEU DE MOTS EN FRANÇAIS

Le fantaisiste Raymond Devos (1922-2006) s'est emparé du nom *personne,* propice à toutes les dérives sémantico-humoristiques, pour en faire un commentaire pince-sans-rire, que voici :

PERSONNE

Regardez, vous voyez cette personne ? Eh bien, c'est quelqu'un ! […]

On *remarque d'entrée de jeu qu'il est presque impossible de séparer le mot « personne » du mot « quelqu'un ». Ce sont des mots partenaires qui se donnent la réplique. Deux mots clefs qui jouent dans la même serrure. Deux mots qui s'attirent ou se repoussent. Deux mots jumeaux en quelque sorte. Regardez, vous voyez cette personne ? Eh bien, c'est quelqu'un !* […] *Récemment, je me rendais chez quelqu'un… Je ne me souviens plus du nom de la personne. Je voulais lui soumettre une définition savante et sophistiquée du mot « personne » !* […] *Je vous la livre.*

Personne : substance animée de quantité nulle ! Il y a là, me semble-t-il, matière à réflexion. […] *J'arrive devant la porte de cette personne. Je frappe… Pas de réponse.*

La porte n'était pas fermée. Je la pousse. Personne ne me dit d'entrer. Je crie : « Il y a quelqu'un ? » Quelqu'un me répond : « Non, il n'y a personne ! » Je me dis : « Si quelqu'un répond qu'il n'y a personne, c'est qu'il y a quelqu'un ![…] *En me relisant, je m'aperçois que ce n'était plus moi qui jouais avec les mots, mais les mots qui se jouaient de moi ! à devenir fou !… Ah… si quelqu'un me demande, je n'y suis pour personne !* »

D'autres emprunts à l'étrusque

Dans un tout autre domaine, le nom du vautour serait aussi un emprunt à l'étrusque, ce qui s'expliquerait par les rites des Étrusques, qui confiaient à un personnage savant, nommé *haruspex,* le soin d'interpréter les augures grâce au vol des oiseaux, en particulier celui des aigles et des vautours. Cette coutume avait été adoptée par les Romains, dont la fondation de Rome, selon la légende, par Romulus, avait découlé du fait que Romulus avait vu douze vautours au-dessus du Capitole, alors que Rémus n'en avait vu que six au-dessus de l'Aventin.

En outre, il y a des chances pour que le nom latin *ludus*, « jeu », soit aussi d'origine étrusque, une hypothèse étayée par l'histoire de la vie sociale dans l'Italie ancienne, l'Étrurie étant réputée pour avoir donné aux Romains, non seulement des rites religieux, mais aussi le goût des jeux et des divertissements.

En Etrurie, il s'agissait d'ailleurs à l'origine de jeux à caractère liturgique exécutés en l'honneur des morts.

En français, le nom latin *ludus* n'a pas laissé de trace, sinon dans l'adjectif *ludique*, qui a, lui, connu un franc succès, d'abord chez les enseignants, pour une pédagogie renouvelée par le jeu, et que l'on trouve aussi en italien (sous la forme *ludico*). Plus récemment, a été créé le néologisme *ludothèque*, « lieu où l'on peut utiliser ou emprunter des jeux et des jouets ».

Un suffixe étrusque

On est enfin tenté de reconnaître une origine étrusque dans un certain nombre de formes latines de noms communs et de noms propres grâce au suffixe *-na*, déjà vu ci-dessus dans *persona*, et qui apparaît aussi dans *catena* « chaîne », ou encore dans *sagina* « engraissement des animaux », puis « graisse ». On peut identifier ce dernier mot, malgré l'évolution phonétique, dans la première partie du mot *saindoux* « graisse de porc fondue ».

Le suffixe *-erna* semble aussi être une forme étrusque : *cisterna,* « citerne », *lanterna*, « lampe », *caverna*, « caverne », qui sont d'origine grecque, ont sans doute été transmis au latin par l'intermédiaire de l'étrusque.

Un peu d'étrusque, mais beaucoup de grec

Alors que la langue étrusque n'a laissé que quelques modiques traces en latin, la langue grecque a véritablement envahi la langue latine.

CHAPITRE 2

LE LATIN CLASSIQUE, NOURRI DE GREC

Présence du grec

Installés dans le sud de l'Italie depuis le VIIIe siècle avant notre ère, les Grecs ont été des voisins avec lesquels les échanges lexicaux ont été très abondants, à la fois dans des domaines scientifiques et dans la vie quotidienne.

Dès le VIe s. av. J.-C., ces échanges ont été facilités aussi bien par des commerçants venus de la Grande Grèce, que par des esclaves ramenés à Rome après la conquête des pays grecs ou hellénisés. On enseignait le grec dans les écoles et on parlait aussi grec dans les rues de Rome.

Du vocabulaire grec dans la vie quotidienne

C'est ainsi qu'ont pu s'introduire en latin des quantités de mots grecs utilisés dans la vie courante : produits alimentaires, vêtements, objets domestiques, corps humain, animaux, végétaux, architecture, culture.

Alimentation

amygdalum (gr. *amygdalon*), « amande » : en français, le mot grec a ensuite été emprunté à nouveau en 1503 sous la forme *amygdale* pour désigner des excroissances situées dans la gorge
asparagus (gr. *asparagos*), « asperge »
butyrum (gr. *butyron*), « beurre »
caerefolium (gr. *kairefullon*), « cerfeuil »
cappari (gr. *kapparis*), « câpres »
carota (emprunt tardif au gr. *karoton*), « panais, carotte »
oleum (gr. *elaiori*), « huile d'olive », puis « huile » en général

oliva (gr. *elaia*), « olive » et « olivier »
oxalis (gr. *oxalis*), « oseille »

Corps humain

anatomia < gr. *anatomia*, du verbe *anatemnein*, « disséquer »
arteria (gr. *arteria*), « artère »
brachium (gr. *brakhiori*), « bras »
bronchia (gr. *bronchia*), « bronches »
chirurgia, « chirurgie » < gr. *keirurgia* (*kheir*, « main » + *ergon*, « travail »)
epiderma « épiderme » < gr. *epidermis* (*où epi* = « sur », donc *epidermis,* « couche superficielle de la peau »)
gamba, « jarret » < gr. *kampê*, « flexion, articulation »
hemicrania, « migraine » < gr. *hemikrania* (*hemi-* « moitié » + *kranion* « crâne », c'est-à-dire « douleur affectant la moitié de la tête »)
hepar, « foie » < gr. *hêpar*, « foie ». Il s'agit ici d'un emprunt réservé à la langue médicale, car, dans le langage courant, le nom latin du foie était *iecur*, mais il n'est pas passé sous cette forme dans les langues romanes.

UN TERME DE CUISINE
POUR DÉSIGNER LE FOIE

Curieusement, ce n'est pas le nom (*iecur*) du foie en latin qui est passé dans les langues romanes, mais une expression culinaire abrégée : *ficatum* (*iecur*) « (foie) d'oie engraissée avec des figues », d'o*ù fegato* en italien, *higado* en espagnol, *foie* en français, des noms qui renvoient aux figues et non pas au viscère. Il semble que ce soit Apicius, le grand cuisiner du règne de Tibère (I^er^ siècle av. J.-C.), qui ait popularisé le gavage des oies avec des figues sèches.

lacrima, « larme » (gr. *lakryma*)
stomacus (gr. *stomakhos*, « gorge », puis « estomac »), « estomac »
thorax (gr. *thorax* « cuirasse »), « thorax » et « cuirasse »

Vie quotidienne

cathedra, « chaise à dossier » (gr. *kathedra*)
conopeum, « rideau de lit » (gr. *kônôpeion* « moustiquaire »)
balneum, « bain » (gr. *balaneion*), d'abord utilisé seulement pour les bains publics
pyxis, *-idis*, « boîte, coffret » (gr. *puxis, puxidos*, « boîte en buis »). La forme du latin populaire, *buxidaf* qui est à l'origine de *boîte* en français, a subi

l'influence de *buxus*, nom du buis en latin. A aussi donné *pyxide*, « petite boîte à fard ».

peplum (gr. *peplon*), tout d'abord « vêtement des femmes grecques », puis « vêtement de cérémonie », puis par métonymie « film historique en costumes de l'Antiquité »

Architecture

basilica « basilique », (gr. *basilikê*)

clinice, « médecine près du lit », d'où « clinique » (gr. *klinikê*)

ecclesia, « assemblée du peuple » (gr. *ekklêsia*, « assemblée »). Le sens de ce terme a ensuite été restreint à l'assemblée des premiers chrétiens, puis au bâtiment dans lequel ils se rassemblaient, l'église.

Botanique

anemone, « anémone », (gr. *anemone*)

ficus, « figuier » et « figue » < gr. *sukea suke* (et *sukon*)

iris, « iris » < gr. *iris* (la plante, mais aussi l'arc-en-ciel)

myosota, « myosotis » (gr. *myos* « souris » + *ota, otis* « oreille »)

paeonia, « pivoine » < gr. *paionia* (fleur), « qui guérit », ce nom étant formé sur *Paiôn*, qui était en Grèce le nom d'Apollon guérisseur.

papyrus, « roseau d'Égypte » (gr. *papyros*)

RÉCRÉATION

NOMS DE FLEURS ÉVOCATEURS

Voici 3 noms de fleurs en français, et leurs étymologies, à faire correspondre :

1. anémone	A. « oreille de souris »
2. chrysanthème	B. « fleur couleur de l'or »
3. myosotis	C. « fleur du vent »

Animaux

avis strutio, « autruche » < gr. *strouthion*, « autruche »

ballaena, « baleine » < gr. *phallaina*

camelus, « chameau » < gr. *kamelos*

cetus, « gros animal marin » < gr. *kêtos*. Cette racine se retrouvera ultérieurement en français dans la nomenclature savante sous la forme *cétacé* pour désigner l'ensemble des mammifères marins tels que la baleine ou le dauphin.

conchylium, « coquillage » < gr. *konkhullon*

dromas, dromedarius, « dromadaire » < gr. *dromos*, « course »

pithecus, « singe » < gr. *pithekos*

polypus, « poulpe » < gr. *polupous*

psittacus, « perroquet » < gr. *psyttakos*

sciurus, « écureuil » < gr. *skiouros*, « qui se fait de l'ombre avec sa queue » (où *skia*, « ombre » + *oura*, « queue »)

sepia, « seiche » < gr. *sepia*

Culture

alphabetum, « alphabet » < gr. *alphabetôs* (où l'on reconnaît les deux premières lettres de l'alphabet grec : *alpha* et *bêta*). A remplacé, à basse époque, *abecedarium*, « abécédaire », formé à partir de l'alphabet latin. Plusieurs lettres de l'alphabet grec, sous leur forme grecque, se retrouvent en français.

grammatica, « grammaire » < gr. *grammatikê* (< *graphein*, « écrire » et *gramma*, « chose tracée » -> « lettre »)

RÉCRÉATION

GRAMMAIRE, GRIMOIRE, GLAMOUR

1. En français, *grammaire* vient de *grammatica*, « art d'écrire les lettres », puis « grammaire ». Vrai ou faux ?
2. Le nom *grimoire* est une altération de *grammaire*, qui avait pris au Moyen Âge le sens de « sorcellerie ». Vrai ou faux ?
3. Le nom *glamour* est un mot apparenté au français *grimoire*, par l'intermédiaire de l'anglais d'Écosse *glamour*, « grammaire ». Vrai ou faux ?

logica < gr. *logikê*

philosophia < gr. *philosophia*

RÉCRÉATION

UN EMPLOI MÉTAPHORIQUE
DES LETTRES GRECQUES

Le nom de la 4e lettre de l'alphabet grec, *delta*, était déjà employé dans l'Antiquité pour nommer le delta du Nil, qui faisait partie de l'Égypte inférieure.

D'autres lettres grecques sont encore utilisées en français pour désigner d'autres réalités.

Quelles sont ces lettres grecques ? Elles peuvent évoquer :

1. le commencement et la fin
2. un objet ou un individu quelconque
3. une toute petite quantité
4. une toute petite distance

L'univers

astrum, « astre » < gr. *astron*, correspondait au latin *sidus*. En latin, ce dernier terme était généralement employé au pluriel et désignait un ensemble d'étoiles formant une constellation, et s'opposait à *Stella* « étoile isolée ».

colpus, « golfe », emprunt tardif au grec *kolpos*

cometa, « comète » < gr. *komêtês*, « chevelu »

geographia, « description de la terre » < gr. *geographia* (sur gr. *gê*, « terre »)

horizon, « horizon » < gr. *horizon* (du verbe *horizein*, « borner »)

planetae, « planètes » < gr. *planês, planêtos*. Emprunt savant, qui a remplacé *stellae errantes* « étoiles errantes ». Dans l'Antiquité, on ne savait pas que les planètes tournaient autour des étoiles. La seule explication avancée était que leurs déplacements étaient dus au hasard.

petra, « grosse pierre, rocher » (*cf. pietra* en italien, *piedra* en espagnol, *pierre* en français)

Ce nom, *petra*, mérite qu'on s'y attarde un peu plus longuement car il est aussi à l'origine de *persil* et de *pétrole*.

Petra : une pierre qui a fait du chemin

Le mot latin pour désigner la pierre était *saxum*, qui a eu très tôt pour synonyme *petra*, emprunté au grec, sans doute d'abord dans la langue des marins, et en tout cas par la voie populaire, car on dit que les bons écrivains évitaient de l'employer.

Le mot *petra* a néanmoins eu une progéniture abondante puisqu'on le retrouve très tôt dans *petroselinum*, « persil », puis, en latin médiéval, dans *petroleum*,

« pétrole » et même, dans le langage des alchimistes, pour désigner le salpêtre (*sal petrae*, « sel de la pierre »).

Le nom *petroselinum*, du grec *petroselinon*, est connu en français sous la forme *persil*, une herbe aromatique qui, comme son nom l'indique, poussait, à l'état sauvage, entre les pierres. On l'utilisait de façons diverses dans l'Antiquité : soit en tressant des couronnes pour récompenser les vainqueurs des jeux dans la Grèce ancienne, soit pour fabriquer une liqueur destinée à ranimer les mourants. En grec, l'expression *Il a besoin de persil* était presque une constatation de mauvais augure car cela correspondait à « il va mourir ». Par ailleurs, c'est à l'entrée des jardins qu'on avait pris l'habitude de planter le persil, ce qui permet de comprendre, chez Aristophane, une expression comme *on n'en est même pas encore au persil* : puisque l'on n'en était pas encore au persil, c'est qu'on n'avait pas encore commencé le travail, une expression imagée qui serait bien opaque aujourd'hui si l'on ignorait cette ancienne coutume.

Le pétrole, on le connaît depuis longtemps. Les anciens Égyptiens s'en servaient comme médicament car ce liquide était considéré comme un vermifuge très efficace contre le ver solitaire. Les Égyptiens embaumaient leurs morts avec ce produit, mélangé à d'autres ingrédients, et les bandelettes des momies conservent encore cette odeur si caractéristique du pétrole.

En Perse, depuis des millénaires, on s'éclairait avec ce produit naturel, qui a aussi joué un rôle important sur le plan religieux : à l'occasion de certaines fêtes, les prêtres déversaient la nuit de grandes quantités de pétrole sur la mer Caspienne et y mettaient le feu. Ces personnages en retiraient un prestige très grand parce qu'on pensait que c'était une espèce de miracle dû à leur science.

Le mot *pétrole*, qui est attesté en français au XIIIe siècle, est emprunté au latin médiéval *petra oleum*, puis *petroleum*, « huile de pierre ». Aux États-Unis, cette « huile de pierre » était déjà familière aux Indiens, qui l'utilisaient uniquement à des fins médicales, en particulier au bord du lac Seneca, dans l'État de New York, non loin du lac Ontario. C'est pour cela qu'aux États-Unis, on a longtemps appelé le pétrole, *Seneca oil*, l'« huile de Seneca ».

Au début du XIXe siècle, vers 1830, un événement inattendu va donner une impulsion sans précédent à ce produit : un propriétaire du Kentucky fait creuser un puits pour récupérer de l'eau, mais c'est du pétrole qui jaillit, et le liquide se répand sur une rivière toute proche. Les gens y mettent le feu et l'on assiste à la même explosion de joie qu'au bord de la mer Caspienne, de nombreux siècles

auparavant, à la vue du miracle de l'eau qui s'enflammait. La fièvre de *l'or noir* était née, et le pétrole des Indiens allait éclairer (et chauffer) le monde.

En français, on a longtemps appelé ce produit *l'huile de pétrole* en oubliant que dans *pétrole*, il y avait déjà, sous forme déguisée, le mot *huile* (à la fin du mot). Le pétrole a aussi été nommé *huile minérale,* ce qui était déjà beaucoup plus près du sens étymologique.

Avec le salpêtre (lat. *sal petrae*, « sel de la pierre »), il faut remonter aux premiers alchimistes pour évoquer le produit que nous appelons aujourd'hui, plus savamment, du *nitrate de potassium*, et qui est l'un des constituants de la poudre à canon.

On a beaucoup parlé du salpêtre au moment de la Révolution française car, du fait du blocus anglais, on ne pouvait plus faire venir ce produit de l'Égypte ou de l'Inde, et il fallait trouver une autre solution, sur place ; du salpêtre, il y en avait sur les murs des caves, et il suffisait de demander à chacun de lessiver sa cave, de recueillir les eaux de lessivage et de les transporter à un endroit où on allait pouvoir les traiter. Berthollet et Chaptal, deux grands chimistes français, ont même organisé des cours à l'École polytechnique qui venait d'être créée et où des auditeurs de toute la France venaient apprendre ces nouvelles techniques dans des cours dits « Cours révolutionnaires ». Le salpêtre était alors tellement à la mode qu'on a même fait des chansons sur la récolte. Et dans le calendrier de l'an III, parmi les prénoms chers aux révolutionnaires, à côté de *Liberté, Bonnet rouge* ou *La Montagne*, on trouve aussi *Panier, Fumier* et… *Salpêtre*.

Vie religieuse et vie publique

Le vocabulaire grec introduit à date ancienne en latin a ensuite subi l'évolution phonétique habituelle en passant dans les langues romanes, comme pour *ecclesia*, « assemblée », dont le sens a été restreint à « assemblée des fidèles », et qui est devenu *église* en français, *iglesia* en espagnol, *chiesa* en italien. On constate le même développement pour *episcopus* (gr. *episkopos*, « gardien, protecteur »), devenu *évêque* en français, *vescovo* en italien, qui s'est spécialisé dans le sens de « évêque ».

La vie publique a également été très influencée par les coutumes grecques, par exemple dans le domaine du spectacle, et le théâtre grec a été la source d'inspiration du théâtre à Rome.

RÉCRÉATION

TRAGÉDIE ET COMÉDIE GRECQUES

C'est vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère que le tyran Pisistrate introduit le culte de Dionysos à Athènes et qu'il institue des fêtes en son honneur : tel est le début de l'histoire du théâtre grec. Les trois grands auteurs tragiques qui illustreront le plus brillamment ce genre sont Eschyle (vers –525/vers –456), Sophocle (–495/vers –406) et Euripide (vers –480/vers –406).

La comédie a pris naissance plus tard. Quel auteur grec est considéré comme le fondateur de la comédie grecque et son plus célèbre représentant ?

Le théâtre à Rome

Une grande partie du lexique latin du théâtre repose sur des formes empruntées au grec, en commençant par le nom de ce divertissement : *theatrum* (gr. *theatron*), « théâtre, lieu de représentation ». Ce nom est formé à partir du verbe grec *theaomai*, « regarder, contempler ».

C'était donc tout simplement à l'origine le « (lieu) où l'on regarde ».

drama, « drame » (gr. *drama*)

tragoedia, « tragédie » (*gr. tragôdia*). Le nom grec est formé sur *tragos,* « bouc » + *ôidê*, « chant », sans doute parce que le sacrifice rituel d'un bouc était organisé à l'occasion de certaines représentations théâtrales primitives.

comoedia, « comédie » (*gr. komôdia*), un nom formé de *oidê*, « chant » et de *kômos*, « cortège rituel de joyeux drilles », défilant en l'honneur de Dionysos, dieu de la vigne et de la fête. Son culte a donné naissance au théâtre grec.

RÉCRÉATION

DIEUX GRECS ET DIEUX LATINS

Voici une liste, dans l'ordre alphabétique, de dieux grecs et de dieux latins – divinités de l'amour, de la guerre, du vin et des fêtes, du feu et des forgerons, du mariage et de la maternité, et dieu suprême –, à classer deux par deux, en respectant leurs équivalences :

Aphrodite	Bacchus
Arès	Junon
Dionysos	Jupiter
Héphaïstos	Mars
Héra	Vénus
Zeus	Vulcain

Transmission ancienne et formations nouvelles

Une place particulière peut être donnée à des éléments lexicaux grecs passés en latin, mais qui n'ont pas été tout de suite adoptés dans le langage courant, et qui gardent donc en fiançais une forme plus proche de la forme d'origine : par exemple *philosophus*, fr. *philosophe, geometria*, ff. *géométrie, polygamia*, fr. *polygamie, democratia*, fr. *démocratie*.

Il en est résulté une série de formes latines originelles et de formes empruntées au grec, qui sont encore visibles en français, surtout dans le domaine scientifique.

Noms latins ou grecs dans des expressions chiffrées

On trouve en français des éléments tour à tour grecs ou latins pour exprimer le même nombre :

« un » est représenté par *uni-* (latin) dans *unicorne*, « qui n'a qu'une corne » et par *mono-* (grec) dans *monomanie*, « obsession, idée fixe » (= « qui n'a qu'une seule manie »).

« deux » par *bi-*(latin) dans *bilingue* « qui parle deux langues » et par *di-* (grec) dans *diplopie* « trouble de la vue dans lequel les objets paraissent doubles ». Le même préfixe *di-se* reconnaît dans *diplôme* (< latin *diploma* emprunté au grec *diploma* « plié en deux »).

« quatre » par *quadri-* (latin) dans *quadrupède*, « qui a quatre pattes » et par *tetra-* (grec) dans *tétrapode*, également « qui a quatre pattes ».

« cent » par *cent-* (latin) dans *centenaire* « qui a cent ans », et par *hécato-* (grec) dans *hécatombe*, « sacrifice de cent bœufs ».

La Récréation ci-dessous permettra d'étendre l'examen de ces correspondances à l'ensemble du lexique.

RÉCRÉATION

RETROUVER LA FORME D'ORIGINE LATINE

Remplacer les pointillés par un élément latin ayant le même sens que l'élément qui commence le mot comprenant la racine grecque :

*ornitho*logie « science des oiseaux »	…culture « élevage des oiseaux »
*thermo*gène « qui produit de la chaleur »	…fuge « qui conduit mal la chaleur »
*hippo*drome « champ de courses de chevaux »	…ation « action de monter à cheval »
*ichtyo*logie « science des poissons »	…forme « qui a la forme d'un poisson »

*cryo*gène « qui produit du froid »	…fique « qui produit du froid »
*ichtyo*phage « qui mange des poissons »	…vore « qui mange des poissons »
*photo*phobie « crainte pathologique de la lumière »	…on « lampe qui éclaire peu »

Des emprunts directs au grec

Mais le grec ne passera pas toujours par le latin pour la formation de néologismes dans les différentes langues romanes, qui forgeront sans peine, directement à partir du grec, par exemple, en français : *mégapole,* « grande cité », *dynamomètre*, « appareil à mesurer les forces », ou *biographie*, « récit d'une vie », ou encore *entomologie*, « étude des insectes ».

ENTOMOLOGIE ET INSECTES

C'est à Aristote que l'on doit d'avoir regroupé les insectes sous le nom générique *entoma* (*entomon zôion*, « animal découpé »), en raison de l'allure morcelée de leur corps. Le nom latin *insecta* (de *in*, « dans » + *secare*, « couper ») n'est qu'une traduction littérale du grec *entoma*.

« La Grèce conquise conquit son sauvage vainqueur »

Telle est la constatation d'Horace, qui s'exprime ainsi en latin : « *Graecia capta ferum victorem cepit*. » Et c'est bien la conclusion que nous pouvons tirer de ce que nous avons vu tout au long de ces pages : le latin s'est sans cesse abondamment nourri de grec, la langue prestigieuse par excellence dans l'Antiquité.

Mais attendons la fin : on aura bientôt la surprise de constater que le grec a aussi adopté dans son vocabulaire des quantités de mots et d'expressions empruntés au latin, qui sont encore largement attestés de nos jours en néo-grec et dont environ 3 000 sont recensés dans un dictionnaire récemment réédité à Athènes.

Un juste retour des choses : du latin en grec moderne

Alors que l'immense dette du latin au grec est une évidence, on peut être surpris d'apprendre que la réciproque est vraie, et que figurent dans les usages

grecs de nos jours des centaines, voire des milliers de mots et d'expressions latines sous leur forme originelle.

DU LATIN EN GREC MODERNE

N'a été retenue dans cette liste qu'une partie des mots et expressions figurant en grec sous leur forme latine d'origine.

On remarquera qu'un grand nombre des entrées de cette liste appartient aussi à l'inventaire des emprunts au latin dans d'autres langues. Les astérisques indiquent que la même expression existe aussi sous une autre forme dans cette même liste.

a contrario,	« à l'opposé »
addendum, pl. *addenda*	« ajout »
ad hoc	« destiné spécialement à un usage »
ad libitum	« à volonté, au choix »
ad vitam aeternam	« pour la vie éternelle »
advocatus diaboli	« l'avocat du diable »
a fortiori	« à plus forte raison »
agenda	« choses à faire, classées chronologiquement »
alea iacta est	« le sort en est jeté »
alias	« autrement (nommé) »
al. (*alii*)	« les autres »
aima mater	« mère nourricière »
alter ego	« un autre moi-même »
anno domini	« l'année du Seigneur »
annus horribilis	« année horrible »
ante meridiem	« avant midi »
a posteriori	« après coup »
appendix, pl. *appendices*	« appendice » (annexe, dans un livre ou un article)
ars poetica	« art poétique »
ave, Caesar	« salut, César »
campus	« parc autour d'une université »
carpe diem	« mets à profit le jour présent »
casus belli	« raison pour déclarer la guerre »
conditio sine qua non	« condition indispensable »
confer (*compara*)	« comparez à »
consensus	« accord unanime »
consortium	« groupement d'entreprises »
gratis	« gratuitement »
habemus papam	« nous avons un pape »
hic et nunc	« ici et maintenant »
homo homini lupus	« l'homme est un loup pour l'homme »

homo sum ; humani nihil a me alienum puto	« je suis un homme ; je pense que rien d'humain ne m'est étranger »
homo universalis	« l'homme universel »
honoris causa	« pour l'honneur »
horribile visu	« horrible à voir »
ibidem	« au même endroit »
idem	« le même »
id est	« c'est-à-dire »
imperium	« empire »
imprimatur	« peut être imprimé »
in absentia	« en l'absence de »
in abstracto	« de façon abstraite »
index librorum prohibitorum	« index des livres interdits »
in extenso	« en entier »
in fine	« finalement »
in memoriam	« en souvenir »
in principio	« au début »
in saecula saeculorum	« dans les siècles des siècles »
in situ	« dans l'endroit même »
inter nos	« entre nous »
inter pares	« entre gens semblables »
intra muros	« à l'intérieur de la ville »
in vino veritas	« la vérité est dans le vin »
in vitro	« dans le verre »
in vivo	« dans l'être vivant »
ipso facto	« de ce fait même », « celui à qui cela profite »
lapsus calami	« faute par inadvertance à l'écrit »
lapsus linguae	« faute par inadvertance, en parlant »
lapsus memoriae	« trou de mémoire »
*lato sensu**	« au sens large »
licet	« il est permis »
persona grata	« personne agréée »
placebo	« substance inoffensive substituée à un médicament »
post mendient (*p.m.*)	« après-midi »
post mortem	« après la mort »
post scriptum	« ajout à une lettre »
pro forma	(se dit d'une facture sous forme de devis)
prosit !	« à votre santé ! »
qui bene amat bene castigat	« qui aime bien châtie bien »
quid pro quo	« quiproquo »
quod dixi dixi	« ce que j'ai dit, je l'ai dit »
quo vadis ?	« où vas-tu ? »
ratio	« proportion »
recto (*cf. verso*)	« l'endroit (d'une feuille de papier »)
referendum	« vote direct des citoyens »

regina	« reine »
rex	« roi »
salve	« salut ! »
*scripta manent**	« les écrits restent »
*sensu lato**	« au sens large »
sic	« c'est ainsi »
sine die	« sans date limite »
sine qua non	« indispensable »
status quo	« en l'état »
stricto sensu	« au sens strict »
supra	« ci-dessus »
tabula rasa	« table rase »
contra naturam	« contre nature »
corona	« couronne »
corpus	« ensemble de données servant à une étude »
credo	« je crois »
curriculum vitae	« carrière de vie »
data	« données »
de facto	« de fait » (s'oppose à de iure)
de gustibus et coloribus non est disputandum	« des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter »
de iure	« de droit » (s'oppose à de facto)
dies irae	« jour de colère »
dixi	« j'ai dit »
doctor	« docteur »
Dominus vobiscum	« Dieu avec vous »
dura lex sed lex	« la loi est dure, mais c'est la loi »
ecce homo	« voici l'homme »
edidit	« éditeur » (… a édité)
editio princeps	« première édition »
errare humanum est	« se tromper est humain »
errata	« erreurs »
et al. (*et alii*)	« et les autres »
et cet. (*et ceteri, et ceterae, et cetera*) *et seq*	« etc., et cetera »
ex aequo	« à égalité »
ex cathedra	« du haut de la chaire »
excelsior	« meilleur »
exempli causa ou *gratia*	« par exemple »
emeritus	« émérite, qui a fini son service »
extra muros	« hors les murs »
fluctuat nec mergitur	« il flotte mais ne sombre pas »
litterati	« les gens instruits »
magister dixit	« c'est le maître qui l'a dit »
magna cum laude	« avec toutes les félicitations »

*magnum opus**	« œuvre majeure, chef-d'œuvre »
manu militari	« par la force des armes »
Mare nostrum	« notre mer » (= la Méditerranée)
margaritas ante porcos	« des perles aux cochons »
mea culpa	« c'est ma faute »
memorandum	« note concernant l'état d'une question »
mens sana in corpore sano	« un esprit sain dans un corps sain »
mirabile visu	« admirable à voir »
miscellanea	« mélanges » (ouvrage)
miserabile visu	« misérable à voir »
modus vivendi	« façon de vivre »
mutatis mutandis	« en changeant ce qui doit être changé »
nec plus ultra	« le meilleur »
nec tecum possum vivere, nec sine te	« je ne peux vivre ni avec toi, ni sans toi »
nolens volens	« bon gré, mal gré »
noli me tangere	« ne me touchez pas »
numerus clausus	« nombre limité de personnes admises à une fonction »
omnia vincit amor	« l'amour est plus fort que tout »
opere citato (op. cit.)	« ouvrage cité »
*opus magnum**	« œuvre majeure, chef-d'œuvre »
ora pro nobis	« prie pour nous »
o tempora, o mores	« ô temps, ô mœurs »
passim	« partout »
pater familias	« le père de famille » (romain)
pax romana	« la paix romaine »
pax vobis	« la paix soit avec vous »
per diem	« par jour » (indemnité)
terra incognita	« terre inconnue »
testis unus, testis nullus	« témoin unique, témoin nul »
timeo Danaos et donaferentes	« je crains les Grecs, même quand ils font des offrandes (aux dieux) »
tomus (*volumen*)*	« tome, volume »
ultimatum	« dernières conditions, irrévocables »
urbi et orbi	« à la ville et au monde »
vade mecum	« livre qu'on porte généralement sur soi »
vae victis	« malheur aux vaincus »
vanitas vanitatum, et omnia vanitas	« vanité des vanités, tout est vanité »
veni, vidi, vici	« je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »
Verbatim	« textuellement »
verba volant, scripta manent	« les paroles volent, les écrits restent »
veto	« opposition, refus »
vice versa	« vice versa »
Victor	« vainqueur »
vide (v.)	« vois »

viva voce	« de vive voix »
volumen (*tomus*)*	« volume (tome) »
voxpopuli, vox dei	« voix du peuple, voix de Dieu »
vulgata	« la Vulgate » (version latine de la Bible, due à saint Jérôme)

Le latin, malgré tout

À la lecture de la liste des mots latins en grec moderne, on aura sans doute remarqué pour un grand nombre d'entre eux leur présence dans bien d'autres langues, d'origine latine ou pas : en quelque sorte un patrimoine international qui a traversé les siècles et les pays.

Il est donc temps de s'attarder à présent sur le destin de cette langue latine nourrie de grec, qui, après des débuts modestes, a connu une histoire personnelle assez étonnante.

CHAPITRE 3

PETIT SURVOL HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE

En remontant les siècles et les millénaires, on peut en effet remarquer que parmi les langues de la grande famille indo-européenne, le latin a peut-être été celle qui a connu le destin le plus imprévisible ; rien ne laissait présager que cette langue allait devenir au cours des siècles le véhicule reconnu de la culture et de la science occidentale, alors qu'elle n'était à l'origine que le parler d'une petite bourgade d'humbles paysans du Latium. Dotée d'une intelligence sans doute très remarquable, cette population de simples agriculteurs avait incontestablement su tirer parti de sa position privilégiée dans la péninsule italienne, comme on vient de le voir, au point de rencontre des territoires occupés par des peuples tous deux porteurs d'une brillante civilisation : les Grecs au sud et les Étrusques au nord.

Ce hasard historique favorable permet de comprendre comment ces simples agriculteurs établis à l'embouchure du Tibre ont pu réussir, en seulement quelques siècles, à dominer les puissances environnantes et à propager leur langue avec succès, tout d'abord hors du Latium, puis dans les grandes îles de la Méditerranée, enfin dans une grande partie de l'Europe et jusqu'en Afrique du Nord et en Asie.

Et pourtant, répétons-le, cette langue latine n'était à l'origine qu'un idiome rural sans grande prétention.

Une langue de paysans

Alors qu'en Europe, pendant des siècles, le latin a constamment été considéré comme le moyen le plus apte à véhiculer les connaissances scientifiques et à exprimer les notions les plus abstraites, ses débuts se sont déroulés dans un cadre vraiment restreint, celui de la vie à la campagne et des activités du monde agricole.

Pour s'en persuader, il n'est que de se demander à quoi correspondaient à date ancienne les éléments du vocabulaire aujourd'hui réservé au monde de l'étude et de l'école, si loin de la culture de la terre : le *livre* – et le *volume*, la *page*, le *vers*, le *calame*, le *caractère*, la *virgule*, dont les noms remontent respectivement au latin *liber, volumen, pagina, versus, calamus, character, virgula…*

Liber, pagina, volumen… : des mots de la campagne

Les premières attestations de *liber*, en latin, renvoyaient au tissu végétal se trouvant entre le bois et l'écorce de l'arbre : c'est sur cette matière qu'ont été écrits les premiers livres en latin, bien avant l'introduction du papyrus et du papier.

Avec *pagina*, on est conduit à évoquer la treille, car *pagina* est semble-t-il le nom que l'on donnait à une rangée de vigne, où les ceps sont alignés comme sur les pages d'écriture d'un livre (*liber* en latin). Et comme le *liber* était une sorte de tissu végétal souple, on pouvait aisément en faire de longs rouleaux, d'où le nom de *volumen*, formé sur le verbe *volvere* « enrouler » pour ce genre de livre, le volume.

Encore plus près de la vie rurale, le nom du vers, en poésie, qui correspond au participe passé (*versus*) du verbe latin *vertere* « tourner », et qui désigne le sillon, est en fait une métaphore du geste du laboureur qui fait tourner sa charrue au bout de son champ pour tracer un nouveau sillon en sens inverse. On ne peut dès lors s'empêcher de voir dans la poésie française classique une trace sensible de l'importance accordée au bout du vers : n'est-ce pas justement à cet emplacement final, avant d'aller à la ligne, que figure la rime ?

Par ailleurs, pour écrire, on se servait d'un *calamus*, un nom emprunté au grec *kalamos*, qui désignait le roseau et qui a éclipsé le nom latin *harundo*, qui était dans cette langue, à la fois le nom du roseau et celui de l'outil pour écrire.

DU PAPYRUS AU PAPIER, LES DIVERS SUPPORTS DE L'ÉCRIT

Après avoir été gravés sur des matières rigides (omoplate d'animal, pierre, marbre, bois), ou sur le tissu végétal situé entre le bois et l'écorce des arbres, les écrits ont été diffusés sur de nouvelles matières souples, telles que le papyrus, le parchemin, et finalement le papier.

Le papyrus est une plante du Nil, dont les feuilles permettaient de former des rouleaux sur lesquels on a pu inscrire de longs textes égyptiens pendant des siècles. Ce produit, qui arrive dans la péninsule italienne vers le III^{e} siècle av. J.-C., se nomme en grec *chartes* s'il est vierge (d'où *charta* en latin), et *biblos* s'il est écrit.

Moins fragile, le parchemin provient de la peau travaillée d'un animal jeune. Son invention serait due aux habitants de Pergame (en Asie Mineure), d'où son nom latin *pergamena* (*charta*). Ce matériau n'a totalement remplacé l'usage du papyrus à Rome que lentement, et son usage s'est poursuivi jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère.

C'est au milieu du VIIIe siècle, à Samarcande, que les Arabes apprennent la technique de la fabrication du papier à partir d'une pâte de chiffons et de fibres végétales. Cette façon de faire avait été inventée depuis près d'un millénaire par les Chinois, et les Arabes la transmettront aux peuples d'Europe au cours du haut Moyen Âge. La multiplication des moulins à papier en Europe, et surtout l'invention de l'imprimerie au milieu du XVe siècle provoqueront le rapide déclin du parchemin, ce qui entraînera ensuite son effacement définitif face au papier triomphant.

L'avènement de l'ère du numérique signifiera-t-il aussi, à la longue, la disparition des écrits sur papier ?

Les caractères graphiques eux-mêmes renvoient au monde de la campagne et de l'élevage des bestiaux : en latin, *character* est tout d'abord le mot désignant le fer à marquer les bestiaux.

Enfin, on sait qu'en latin, les lettres de l'alphabet étaient toujours des capitales, et que la ponctuation était pratiquement inexistante. Et pourtant il est un petit signe de ponctuation familier de nos jours, et qui remonte à de lointaines origines : la virgule.

RÉCRÉATION

D'OÙ VIENT *VIRGULA*, LA VIRGULE ?

Ce petit signe de ponctuation permettant d'indiquer une incise dans une phrase, ou la possibilité d'une respiration au cours de la lecture, n'est pas né avec l'écriture, mais on le trouve déjà dans quelques textes latins. Quelle est son étymologie ?

1. *Virgula* est le diminutif de *virga*, « petite branche mince et souple » ?
2. *Virgula* est formé sur le nom de Virgile, inventeur de ce signe graphique ?
3. *Virgula* est le diminutif de *virgo*, la verge ?

Des étymologies inattendues

Comme on vient de le voir, le lexique latin se retrouve en grande abondance dans les mots français, mais parfois le sens qu'ils avaient à l'origine peut en être bien différent.

Le cas le plus curieux – et aussi sans doute le plus connu – est peut-être celui qui a abouti à *école* en français (à partir du latin *schola*, lui-même emprunté au

grec *skholê*, « loisir »). On doit donc comprendre que l'étude était un privilège de ceux qui n'étaient pas obligés de travailler pour vivre. Or si le fait d'aller à l'école doit être considéré comme un loisir – quand on s'en tient à l'étymologie – qu'en est-il du verbe *travailler*, formé à partir de *travail*, et qui remonte au latin *tripalium* ?

RÉCRÉATION

TRAVAIL ET *TRIPALIUM*

À quoi faisait allusion le nom latin *tripalium*, qui est à la base de travail en français ?
1. Un plat composé de tripes à l'ail ?
2. Un instrument de torture composé de trois pieux ?
3. Un vêtement composé de trois couches de tissu superposées ?

Nous savons bien que, de nos jours, le travail n'est plus une torture, mais dans certains contextes, le mot a gardé le sens qu'il avait à l'origine, par exemple quand on parle du *travail* de l'accouchement.

Les paragraphes qui suivent apporteront quelques autres révélations sur des mots d'origine latine bien connus, mais dont le sens premier peut surprendre.

Noms de végétaux aux origines insoupçonnées

Par exemple, on ne voit plus dans *camomille* (du latin *chamomilla,* emprunté au grec *khamaimêlon*) que son nom signifie « pomme naine » (de *khamai* « à ras de terre » + *mêlon*, « pomme »). De même, il est difficile de reconnaître dans *rhubarbe* une « racine barbare » (du latin *rheubarbarum*, < gr. *rhêon barbaron*, où *rhêon* = « racine »).

Et on peut s'étonner en constatant que *piment* et *pigment* sont à l'origine le même mot latin : *pigmentum* « couleur » : tous deux sont formés sur une racine signifiant « peindre » (*cf.* le verbe latin *pingere*, « peindre »). Mais le nom latin *pigmentum* désignait aussi une substance qui servait souvent pour la fabrication des couleurs, plus tard utilisée comme base de certaines drogues et épices, dont une épice rouge très piquante, qu'on a appelée *piment*.

Un peu plus inattendu : la fleur que l'on appelle *souci* en français a un nom bien trompeur car elle le tient simplement du latin *quia* « qui suit le soleil ». On y reconnaît le verbe latin *sequi*, « suivre » + *sol*, « soleil ».

RÉCRÉATION

DES NOMS D'ANIMAUX
BIEN DISSIMULÉS

Quels noms d'animaux se cachent sous *bercail, sous auspice* et sous *pécuniaire* ?
Vous avez le choix entre :
1. l'oiseau – 2. la brebis – 3. le bétail.

Richesse, monnaie et fisc

Comme on vient de le voir dans la réponse à la Récréation ci-dessus, la richesse d'une personne se mesurait à Rome à l'aune du bétail possédé (*pecunia*, « fortune, richesse » est formé sur *pecus*, « bétail »), et il faudra attendre le IVe siècle av. J.-C. pour voir apparaître l'usage de la monnaie, dont le nom a une plus longue histoire.

On doit rattacher le nom de la monnaie à Junon, dont la légende rapporte qu'elle avait averti les Romains d'un tremblement de terre imminent, d'où le surnom de *Juno Moneta* (< *moneo*, « avertir ») que lui donnèrent les Romains. Un temple fut alors construit à sa gloire sur le Capitole. C'est près de ce lieu que sera installé l'atelier officiel de frappe des monnaies, lui-même baptisé *Moneta*, un nom qui servit bientôt à désigner le produit fabriqué dans cet atelier.

Pour transporter cet argent, les Romains avaient une espèce de panier en osier, appelé *fiscus*, qui servait à l'origine pour le pressage du raisin et des olives, et plus tard pour le transport de la monnaie par les collecteurs d'impôt.

Des chiffres là où on ne les attend pas

L'évolution phonétique ne laisse plus apercevoir le chiffre qui se cache sous *carrefour*, mais que l'on peut tout de même identifier dans le latin *quadrifurcum* « fourche à 4 dents » ; ce nom a aussi été utilisé métaphoriquement pour désigner un embranchement de 4 routes.

C'est encore le chiffre 4 qui explique la forme de *cahier* (lat. *quaternio* « ensemble de feuilles résultant d'une grande feuille coupée en quatre »). Ce même chiffre 4 se retrouve dans *carnet*, où le diminutif *-et* montre qu'il s'agit d'un « petit » cahier. Et si de nos jours une *caserne* peut abriter des centaines de soldats, *quaterna*, qui en est l'origine, n'était chez les Romains qu'un poste de garde pour 4 soldats.

Le verbe *trancher* ne signifiait pas « couper en 4 », mais « en 3 », la forme latine étant *trinicare* « couper en trois », d'après *trini* « au nombre de 3 ».

On fait un pas de plus dans l'échelle des chiffres avec le nom de la sieste : en latin, la formule entière était *sexta hora* la « sixième heure », une sixième heure qu'il ne faut pas compter à notre manière, mais à la façon des Romains, qui divisaient le jour (du lever au coucher du soleil) en douze heures, la sixième heure correspondant donc à midi. En français, le mot *sieste* a été emprunté à l'espagnol *siesta* et a pris le sens de « repos ou petit somme après le repas de midi ».

Toutes ces transformations s'éclairent et se comprennent sans aucune difficulté dès que l'on connaît le mot latin d'origine, mais il n'en est pas de même pour *lustre* « période de cinq ans ». Ce dernier nom vient du latin *lustrum*, qui signifie « purification », alors qu'il incite à chercher un apparentement avec *lux*, la « lumière ». Mais ce serait une fausse piste, car une rapide recherche permet d'apprendre que ce nom latin, *lustrum*, désignait en réalité un sacrifice de purification ayant lieu tous les cinq ans, ce qui explique mieux le sens de *lustre* « période de cinq ans », en français.

RÉCRÉATION

RAPPORTS ÉTYMOLOGIQUES DIRECTS
OU « LOIN CHERCHÉS »

Il existe un rapport très clair entre quelques paires de mots français en apparence bien distincts. Par exemple, entre :

orteil et *article :* ce sont des doublets, tous deux remontant au latin *articulas*, « articulation, jointure » ;

conjuguer et *joug : conjuguer* est la forme devenue française de *conjugare,* « unir, marier », où l'on reconnaît *jugum*, le « joug ». En grammaire, la *conjugaison* est donc la réunion (sous le même « joug ») de toutes les formes d'un même verbe ;

marguerite et *perle : margarita* est le nom de la perle en latin (< gr. *margarites*) ;

adulte et *adolescent :* tous deux ont pour base le verbe latin *adolescere*, « grandir », mais *adolescens* en est le participe présent (« grandissant ») et *adultus* le participe passé (« grandi »).

Mais quel rapport étymologique peut-on imaginer entre *maire* et *ministre* ?

Des évolutions à contresens

Cet exposé sur les étymologies surprenantes se terminera en insistant tout d'abord sur deux cas vraiment singuliers : les mots *rien* et *aucun* en français, qui

rappellent un peu celui de *personne*, évoqué dans le chapitre sur l'étrusque, car l'évolution sémantique qu'ils ont connue a abouti à des significations radicalement opposées à ce qu'elles étaient en latin :

– Le substantif latin *res* (ou plus exactement *rem*, à l'accusatif), qui signifiait la « chose », en latin, a abouti à *rien* (l'absence de cette chose) ;

– La forme du latin populaire *alicunus* (à partir de *aliquis* « quelqu'un ») correspond aujourd'hui à sa négation : « aucun » en français. Il est vrai que *aucun* avait gardé le sens de « quelqu'un » jusqu'au XVIIe siècle, et on trouve encore de nos jours, dans un langage soutenu, des phrases comme *« d'aucuns diraient que… »* – un archaïsme un peu recherché qui rappelle avec élégance et discrétion le souvenir de ses prestigieuses racines latines.

D'autres exemples ne sont pas moins étonnants :

– L'adjectif latin *obesus*, qui signifie tout d'abord « maigre, décharné », a également pris le sens tout à fait inattendu de « qui est bien nourri » (du verbe *edere*, « manger », à partir du participe passé *esum*), et enfin « qui est trop bien nourri », d'où « obèse ».

– Le substantif latin *torrens*, « torrent », qui est à l'origine de *torrent* en français, « cours d'eau qui s'écoule violemment », est formé sur le verbe *torrere*, « sécher », puis « brûler » et « rôtir » (que l'on reconnaît dans le verbe français *torréfier*). Le torrent est donc tout d'abord un cours d'eau qui s'assèche, mais qui peut aussi, sous l'effet de pluies brutales, devenir impétueux, en passant ainsi d'un sens à son contraire !

De ce fait, *torrent* et *torride* « excessivement chaud » appartiennent à la même famille étymologique (sur la racine de *torrere*, « sécher, dessécher »).

Enfin, il est vraiment cocasse de constater qu'en français, dans une *piscine* ne nagent en principe que des êtres humains : on oublie ainsi que ce mot est formé sur *piscis*, « poisson » et que *piscina* en latin classique désignait un vivier destiné à accueillir des poissons vivants.

CHAPITRE 4

LE LATIN TEL QU'EN LUI-MÊME

Une des curiosités attestant de la survivance du latin longtemps après la chute de l'Empire romain devrait aussi attirer l'attention : c'est sous leur vraie forme latine que des dizaines de mots et d'expressions font partie des usages quotidiens, par exemple en français.

En « vrai » latin dans le texte

La courte liste qui suit, qui ne recense que les formes latines simples les plus usuelles – les expressions latines seront envisagées plus loin –, constitue un ensemble composite, qui mérite quelques commentaires à la fois sur le plan graphique, sur le plan de la grammaire et sur le plan de leur sémantisme. On verra en particulier que ces mots d'apparence tout à fait latine n'ont pas toujours gardé en français le sens qu'ils avaient en latin. Les indications données entre guillemets correspondent au sens actuel le plus fréquent en français.

Liste des mots figurant sous leur forme latine en français

accessit, « distinction atttribuée sans l'atteindre aux élèves qui se sont le plus approchés du prix » (en lat., passé simple du verbe *accedo, -ere,* « s'approcher »)

agenda, « carnet où l'on note les rendez-vous » (en lat., pl. neutre de *agendum*, « ce qui doit être fait »)

album, « cahier destiné à recevoir des photos, des dessins… » (emprunté à l'allemand) (de l'adj. lat. *albus, -a, -um*, « blanc »)

aléa, « risque » (en lat. *alea* « coup de dé, chance »)

alibi, « indication de l'endroit où l'on se trouvait au moment du crime » (en lat., « ailleurs »)

alinéa, « ligne d'écriture dont le premier mot est en retrait »
aquarium, « bassin où évoluent des poissons » (en lat., « abreuvoir »)
as, « personne qui excelle dans son domaine » (en lat., « unité de monnaie, de mesure »)
auditorium, « grande salle de concerts »
bis, « une fois de plus »
bonus, « prime, supplément »
calcanéum, « os du talon »
campus, « résidences et parc autour d'une université » (par l'anglais d'Amérique)
cérumen, « substance grasse sécrétée à l'intérieur du conduit auditif »
chorus, « base des improvisations de jazz »
consensus, « accord de plusieurs personnes »
cumulus, « nuage de beau temps, blanc et arrondi »
décorum, « ensemble des règles de l'étiquette officielle »
desiderata, désidérata, « choses désirées »
détritus, « restes inutilisables d'une fabrication » (en lat., « action d'user en frottant »)
dixit, « dit-il »
duo, « couple provisoire » (domaine du spectacle)
duplex, « appartement sur deux niveaux »
duplicata, « copie exacte d'un document »
errata, « liste d'erreurs » (en lat., pl. de *erratum*)
examen, « épreuves permettant d'obtenir un diplôme »
exit, « indication scénique de la sortie de scène d'un personnage » (en lat., 3e pers. sing. du présent de *exeo, exire*, « sortir »)
faciès, « traits du visage »
facsimilé, « copie conforme d'un document »
factotum, « homme à tout faire »
fœtus, « embryon humain, à partir du quatrième mois »
forum, « colloque sur un thème donné » (en lat., « place publique »)
gluten, « protéine contenue dans les graines des céréales »
gratis, « sans payer »

RÉCRÉATION

UNE IDÉE REÇUE À RECTIFIER ?

Selon une conviction très répandue, *gratis* est la forme abrégée de : *gratis pro deo*, « gratuitement pour l'amour de dieu », à peu près dans le sens de « pour le roi de Prusse ». La

citation est-elle juste ?

hiatus, « suite de deux voyelles appartenant à des syllabes différentes » (en lat., « ouverture »)
hic, « point délicat d'un problème, d'une situation »
humérus, « os du bras »
humus, « végétaux en décomposition » (en lat., « sol, terre »)
ibidem, ibid., « au même endroit »
idem, id., « le même, la même chose »

QUELQUES ABRÉVIATIONS LATINES

Les abréviations *id.* ou *ibid.* tout comme AD (= *anno domini*, « apr. J.-C. ») ou *cf.* (= *confer*) sont si fréquentes qu'il n'est pas nécessaire de les gloser. En revanche, certaines abréviations latines peuvent intriguer. Par exemple :

AEIOU = *Austria Est Imperare Orbi Universo :* c'était la devise des Habsbourg. « Il est donné à l'Autriche de commander au monde entier. »
AUC = *Ab Urbe Condita* « depuis la fondation de la ville » [de Rome], c'est-à-dire vers –753.
AMDG = *Ad Maiorem Dei Gloriam*, « à la très grande gloire de Dieu » : devise de l'ordre des Jésuites.
HSE = *Hic Situs Est*, « ici repose » (sur une pierre tombale).
INRI = *Iesus Nazaretus Rex Iudaeorum*, « Jésus Nazaréen roi des Juifs » : inscription fixée par Pilate sur la croix. Cette inscription rappelle qu'en latin la distinction n'existait pas entre les lettres <i> et <j>.
OB = « il est mort » (abréviation de *obiit*) = ci-gît, « ici repose » : inscription sur les pierres tombales.
RIP = *Requiescat In Pace*, « qu'il repose en paix ».

illico, « sur-le-champ »
imprimatur, « autorisation d'imprimer »
impromptu, « sans préparation » (en lat. : *in promptu*, « à portée de tous », du verbe *promere* « produire au jour, dévoiler »)
incipit, « les premiers mots d'un ouvrage » (en lat., « il est à son commencement »)
index, « doigt de la main entre le pouce et le majeur »
infarctus, « oblitération d'un vaisseau, souvent due à la formation d'un caillot » (du verbe lat. *infercio, -ere*, « remplir »)
intérim, « temps de travail partiel » (en lat., adv. *interim* « pendant ce temps »)
junior, « jeune » (en lat., comparatif *de juvenis* « jeune »)

lapsus, « erreur involontaire » (verbe lat. *labor, laberis, labi, lapsus sum* « trébucher, tomber »)

laudanum, « produit dérivé de l'opium » (en lat. *ladanum*, « gomme de *lada* », une espèce de cannelle)

lavabo, « appareil sanitaire muni d'une robinetterie et d'un système de vidage » (lat. : 1re pers. du futur de *lavo, -are* « laver »)

libido, « pulsion »

lupanar, « lieu de prostitution », (en lat., *lupanar*, formé sur *lupa*, à la fois « louve » et « prostituée »)

lynx, « félidé sauvage au pelage tacheté »

magnum, « bouteille de contenance double » (en lat., adj. neutre « grand »)

major, « officier supérieur » (en lat., comparatif de *magnus* « grand »)

maximum, « la plus grande partie »

médias, « moyens de communication de masse » (en lat., *medium*, « lieu accessible à tous »)

médium, « personne exerçant le spiritisme » (en lat., adj. *médius*, *-a, -um,* « intermédiaire »)

mémento, « aide-mémoire » (en lat., impératif du verbe *memento, meminisse*, « se rappeler, se souvenir »)

minimum, « la plus petite partie »

minus, « personne intellectuellement déficiente » (en lat., comparatif de *parum*, « trop peu »)

mordicus, « sans lâcher prise » (adv. lat., « en mordant »)

motus, « chut ! » (dans le sens de « pas un mot » : latinisation plaisante de *mot*, dans le sens de « pas un mot »)

muséum, « musée d'histoire naturelle »

nimbus, « nuage sombre, porteur de pluie »

occiput, « partie postérieure de la tête, près de la nuque » (en lat. < *ob* + *caput*)

olibrius, « personnage incompétent et pédant ». Le nom *Olibrius* a été donné à un personnage de la bande dessinée *Astérix*.

RÉCRÉATION

OLIBRIUS ET MINUS

On peut traiter quelqu'un de *minus* ou *d'olibrius* pour se moquer de lui.

Ils ont tous deux un aspect latin, mais l'un de ces mots ne fait pas partie du lexique courant du latin classique. Lequel ?

opium, « substance narcotique tirée de certains pavots »
palmarès, « liste des lauréats » (en lat., « ceux qui méritent la palme »)
parabellum, « pistolet automatique » (probablement tiré de l'expression *para bellum*, « prépare la guerre »)
pénis, « organe masculin de la copulation »
pensum, « punition »
péplum, « film à grand spectacle ayant pour cadre l'Antiquité » (en lat., « manteau de cérémonie »)
phallus, « symbole de l'organe mâle de la copulation »
podium, « estrade où l'on reçoit les récompenses après une compétition sportive » (en lat., « mur très épais formant une plateforme autour de l'amphithéâtre »)
pollen, « grains microscopiques formant les éléments mâles de végétaux à fleurs » (en lat., « poussière de farine »)
processus, « développement d'un phénomène selon ses différentes phases » (en lat., « progression »)
prospectus, « feuillet publicitaire » (en lat., « action de regarder en avant » du verbe *prospectare*, « regarder en avant »)
pudenda, « parties honteuses » (dont on doit rougir) (en lat., du verbe *pudere*, « avoir honte »)
quasi, « presque »
quitus, « acte par lequel on reconnaît exacte la gestion d'un responsable »
quid, élément latin servant à poser une question : « quoi ? »
quidam, « une personne quelconque »
quiproquo, « malentendu » (< lat. scholastique, où l'on voulait dire que quelqu'un avait pris un *qui* pour un *quo*)
quolibet, « plaisanterie ironique et malveillante » (< lat. *questiones quod libet*, « questions sur n'importe quel problème »)
quorum, « nombre minimum de participants à une assemblée pour délibérer valablement » (par l'anglais). Cette forme grammaticale *quorum* « desquels » figurait en latin dans « une formule indiquant les noms des membres dont la présence était indispensable pour qu'une assemblée puisse se réunir »

récépissé, « document écrit attestant la réception d'un objet, d'une somme… » (abréviation de la formule *cognosco me recepisse*, « je reconnais avoir reçu »)

recta, « exactement » (adv. lat., « en droite ligne »)

recto, « première page d'un feuillet »

rectum, « segment du gros intestin aboutissant à l'anus » *rébus*, « jeu consistant à faire deviner des mots par des dessins ou des signes graphiques » (en lat., abl. pl. de *res*, « chose »)

référendum, « consultation s'adressant à tous les membres d'un groupe » (en lat., *referre*, « soumettre à une délibération »)

reliquat, « ce qui reste »

réséda, « plante aux fleurs odorantes » : (en lat., *reseda*, impératif de *resedare*, « calmer »). D'après Pline, cette plante s'employait pour résoudre les tumeurs. En l'appliquant, on prononçait la formule magique : « *reseda morbos !* » « calme les maladies ! »

rictus, « sourire forcé et grimaçant »

sacrum, « os situé à la base de la colonne vertébrale » (en lat., *os sacrum,* ainsi nommé parce qu'« il était offert aux dieux dans les sacrifices »)

senior, (var. *sénior*) « personne du troisième âge » (par l'anglais)

sérum, « partie liquide du sang » (en lat., « petit-lait »)

sic, « c'est ainsi » (se met entre parenthèses pour confirmer ce qui précède)

silex, « roche très dure qui se casse en formant des arêtes tranchantes »

simili, « imitation »

solarium, « lieu aménagé pour les bains de soleil » (en lat., « cadran solaire »)

sphincter, « muscle contrôlant un orifice du corps humain, en particulier l'anus »

sponsor, « bienfaiteur des arts et lettres, qui en a des retombées financières » (par l'anglais) (en lat., « personne ayant donné sa caution »)

summum, « le plus haut » *super*, « extraordinaire, magnifique »

terminus, « dernier arrêt d'une ligne de chemin de fer, ou d'autobus » (en lat., « borne, limite »)

tribunal, « lieu où la justice est rendue »

ultimatum, « mise en demeure impérative » (en lat. des diplomates, dérivé de *ultimus*, « dernier »)

ultra, « extrémiste » (adv. lat. « au-delà »)

utérus, « organe féminin situé entre la vessie et le rectum » (en lat., « matrice »)

vadémécum, « aide-mémoire que l'on garde sur soi »
Verbatim, « mot à mot, textuellement » (en lat. classique, « avec des mots »)
verso, « revers d'un feuillet » (verbe lat. *verso, -are*, « tourner souvent »)
véto, « refus » (en lat., 1re pers. prés, de *veto, -are* « j'interdis »)
vidéo, « système d'enregistrement d'images et de sons pouvant être diffusés immédiatement » (verbe lat. *video, -ere*, « voir »)
virago, « femme d'allure masculine et revêche » (en lat., « femme qui a le courage d'un homme »)
virus, « micro-organisme infectieux » (en lat., « poison », proprement « suc des plantes »)
visa, « cachet apposé sur le passeport » (en lat., « choses vues »)

Une forme graphique parfois francisée

L'aspect graphique que ces mots avaient en latin s'est généralement maintenu en français, mais avec des exceptions : afin d'en faciliter la prononciation, certains d'entre eux ont été mis en conformité avec les habitudes orthographiques du français en ajoutant l'accent aigu ou l'accent grave sur la lettre <e> (d'où <é> ou <è>). Ils ont été regroupés sur la liste suivante, où (var.) indique que l'autre variante, sans accent, existe également :

Liste des mots latins accentués à la française

aléa (1867)
alinéa (XVIIe s.)
calcanéum (1541)
cérumen (1751)
choléra (1549)
décorum (1594)
désidérata (var.)
détritus (1780)
faciès (1821)
facsimilé (1823)
géranium (1545)
humérus (XVIe s.)
intérim(XVIe s.)
médias (1965)
médium (1856)
médius (XVIe s.)
mémento (XIXe s.)
muséum (1746)
palmarès (1868)
pancréas (XVIe s.)
pénis (1735)
péplum (1581)
récépissé (1428)
rébus (1512)
référendum (1781)
réséda (1762)
sépia (1823)
sénior (var.)
sérum (XVIe s.)
torpédo (XXe s.)
utérus (XVIe s.)
vadémécum (1465)
véto (var.) (1718)
vidéo (1960)

Comme on peut le voir par leur date de première attestation en français, indiquée entre parenthèses, tous ces mots sont des emprunts plus ou moins récents au latin (entre le XVIe et le XXe siècle), et ils apparaissent surtout dans des domaines spécialisés, comme *géranium* ou *réséda* (botanique), *humérus* ou

pancréas (anatomie), *intérim, décorum* ou *récépissé* (vie sociale), *alibi, tribunal* (justice), *alinéa, mémento, examen* ou *palmarès* (vie scolaire).

Certains d'entre eux, comme *média, quorum, sponsor* ou *vidéo*, sont d'abord passés par l'anglais. Certains autres ont changé de catégorie grammaticale.

Passage d'une forme grammaticale à une autre

On aura sans doute remarqué que pratiquement tous les exemples cités ci-dessus sont des substantifs, mais on doit aussi rappeler que la forme latine d'origine appartenait quelquefois à une tout autre catégorie. Sous *réséda*, par exemple, on a déjà vu qu'il faut retrouver l'impératif du verbe *resedare*, « calmer », cette plante étant réputée pour apaiser les douleurs. C'est aussi une forme de l'impératif du verbe *meminisse*, « se souvenir », que l'on doit voir dans *mémento*, « souviens-toi ! », qui est une formule de la liturgie catholique déjà attestée en 1375, et désignant des prières pour les morts. Mais c'est un verbe au présent qui se cache sous *incipit* « (le livre) commence ».

Par ailleurs, *vadémécum* (ou *vade mecum* « viens avec moi ») est encore un verbe à l'impératif ayant servi de titre à plusieurs manuels d'enseignement dès le XIVe siècle.

Quelquefois, on a également pu passer d'une forme de neutre pluriel à un singulier. Ainsi le latin *reliqua*, « les choses restantes », est devenu un singulier dans le français *reliquat* et le latin *agenda,* « les choses à faire », a abouti à un singulier dans le français *agenda* (le carnet où on les inscrit).

Un cas du même genre est représenté par *palmarès*, devenu un substantif au singulier en français, pour nommer la liste officielle des lauréats, à partir du latin *palmaris*, qui désignait « ceux qui ont mérité la palme », signe honorifique.

Mais cette modification du pluriel devenant un singulier ne s'est pas produite pour les *quanta*, qui, en français reste un pluriel, comme en latin.

Un mot, deux, ou plus ?

En passant du latin au français, certaines formes se sont amalgamées, si bien qu'on ne reconnaît plus, individuellement, sous :

alinéa, les deux mots latins *a linea*, « à la ligne »

factotum, l'impératif latin *fac totum*, « fais tout »

fac similé, (abrégé *en fax*), l'impératif latin *fac*, « fais la même chose »

ibidem, le latin *ibi*, « là » et *idem*, « même » (d'où « au même endroit »)

UN PALMARÈS MODIFIÉ *IN EXTREMIS*

Dans le texte suivant, les mots soulignés sont tous des mots latins sous leur forme latine initiale, sauf l'un d'entre eux, qui a été forgé plus tard en français sur le modèle latin :

Au milieu du campus, près du muséum, et devant notre sponsor, j'avais soutenu mordicus qu'au dernier palmarès, notre duo avait été classé ex-aequo avec celui d'un quidam qui était au summum de sa renommée, mais qui se trouvait là incognito. Malheureusement pour nous, ce dernier, dans un rictus peu amical, nous montra illico son agenda et une série de prospectus spécifiant qu'à l'issue d'un long processus, c'était lui qui avait été déclaré in extremis l'as de la catégorie senior car son curriculum vitae était vraiment super.

Mais motus et bouche cousue ! Personne ne doit se douter que nous n'avons eu qu'un accessit.

parabellum, le latin *para bellum*, « prépare la guerre »
prorata, le latin *pro rata*, « pour une part déterminée »
quiproquo, le latin, *quid pro quod*, « (prendre) une chose pour une autre »
quolibet, le latin *quod libet*, « ce qui vous plaît », méconnaissable sous la forme française *quolibet*, « plaisanterie ironique »

DU LATIN, AUSSI EN ARGOT

Le pronom relatif neutre pluriel latin *quitus*, « au moyen desquelles choses » a donné naissance à *quitus* « argent » dans une expression argotique un peu vieillie : *avoir du quitus* signifie « avoir des moyens financiers, avoir de quoi ». La locution latine complète était : *de quitus fiunt omnia*, « au moyen de quoi tout se fait ». On retrouve aussi en italien l'expression latine *cum quitus*, « avec de l'argent » (*cf.* ch. 18).

Enfin, des modifications sémantiques plus ou moins lourdes de conséquences n'ont pas manqué de se manifester dans plusieurs éléments lexicaux.

Des significations renouvelées

À côté de formes qui renvoient en principe à la même notion ou au même référent dans les deux langues, assez nombreux sont les mots dont la forme est restée latine, mais qui ont subi des modifications sur le plan du signifié.

désidérata, « (choses) désirées »
lupanar, « lupanar », le lieu de prostitution
lynx, « lynx », le félin carnivore
occiput, « occiput », l'os du crâne

phallus, « phallus », le symbole sexuel masculin
sphincter, « sphincter », le muscle contrôlant l'ouverture d'un orifice naturel
tribunal, « tribunal, le lieu où la justice est rendue »

On remarquera dans certains cas une simple restriction du sens, comme, par exemple :

- Le latin *femur*, « cuisse », correspond au français *fémur*, « os de la cuisse »
- Le latin *cubitus*, « coude », correspond au français *cubitus*, « os du coude »
- Le latin *magnum*, « grand », correspond au français *magnum*, « bouteille de contenance double »
- Le latin *duplex*, « double », correspond au français *duplex*, « appartement sur deux niveaux »
- Le latin *humus*, « terre », correspond au français *humus*, « végétaux décomposés »

On fait un pas sémantique de plus lorsque l'on passe d'une abstraction à un objet concret :

- Le latin *agenda*, « choses à faire », correspond au français *agenda,* « carnet de rendez-vous »
- Le latin *prospectus*, « action de regarder au loin », correspond au français *prospectus*, « brochure publicitaire »

La distance est encore plus grande, et vraiment inimaginable quand on constate que le mot français *pensum*, « punition », est un emprunt au latin *pensum* « poids de laine à filer chaque jour » (< verbe *pendere*, « suspendre », puis « peser »).

Enfin, si le substantif latin *solarium*, « cadran solaire », et son homographe français *solarium*, attesté en 1765, ont tout de même un point commun, le soleil, le rapport est un peu plus lointain pour le latin *museum*, « lieu consacré aux Muses, ou à l'étude », face au français *muséum*, attesté en 1778 avec le sens de « musée de peinture », mais aujourd'hui avec celui de « musée spécifiquement consacré aux sciences naturelles ».

Et c'est bien souvent sans penser faire preuve de cuistrerie que l'on glisse dans la conversation non seulement des mots, mais aussi des expressions latines devenues familières.

Des expressions latines connues de tous

Elles ont traversé les siècles, et on les emploie bien souvent en oubliant même que c'est du latin.

Liste des expressions latines en français

Une distinction pourra être établie entre de simples locutions employées par tous, telles que *in extremis* ou *a priori*, des citations historiques, comme *Homo homini lupus*, qui est un vers de Plaute, ou bien des proverbes comme *Asinus asinum fricat*, ou encore des devises, comme *Fluctuat nec mergitur*.

a fortiori, « à plus forte raison »

a posteriori, « après coup »

a priori, « avant toute expérience »

a quia, (dans *être réduit à quia* « rester sans voix », quand on ne sait que répondre et qu'on ne peut que répéter *quia…, quia* « parce que… parce que… »)

ab absurdo, « par l'absurde »

ab irato, « sous l'effet de la colère »

ad hoc, « qui convient à cet usage »

ad hominem, « qui est spécialement dirigé vers cette personne »

ad libitum, « au choix », « à volonté »

ad nauseam, « jusqu'à la nausée », c'est-à-dire « jusqu'au bout »

alea jacta est, « le sort en est jeté » (lat. *alea*, « jeu de dés »)

alter ego, « un autre moi-même »

aperto libro, « à livre ouvert » : se dit d'une lecture que l'on peut comprendre immédiatement

asinus asinum fricat, « l'âne frotte l'âne » : se dit, à l'origine, de personnes qui s'adressent réciproquement des compliments exagérés

audaces fortuna juvat, « la fortune sourit aux audacieux » (locution imitée de Virgile, *L'Énéide*, ch. 10, v. 284 : *Audentes fortuna juvat*)

Ave Caesar, morituri te salutant, « Bonjour, César. Ceux qui vont mourir te saluent » (= « te disent adieu »). Cette phrase était celle que les gladiateurs adressaient à l'empereur avant le combat.

beati pauperes spiritu, « heureux les pauvres d'esprit » : ce sont les mots du Christ au début du Sermon sur la montagne (*Évangile selon saint Matthieu*)

bis repetita placent, « les choses répétées plaisent ». Cette idée exprimée par Horace s'applique fort bien aux contes et légendes dits et redits de

génération en génération, et qu'on ne se lasse pas de raconter encore et encore.

carpe diem, « mets à profit le jour présent » (Horace, *Odes*, 1,118)

casus belli, « événement pouvant entraîner la guerre »

cave canem, « attention au chien », un avertissement souvent inscrit à l'entrée d'une propriété romaine

cogito, ergo sum, « je pense, donc je suis » (Descartes, *Discours de la méthode*)

coitus interruptus, « coït interrompu » ; *coitus* est dérivé du verbe *coeo, coire*, « aller ensemble », donc « s'unir, s'assembler » et, finalement, « s'accoupler, s'unir charnellement »

curriculum vitæ, abrégé en *CV*, « liste des titres et activités attestant des compétences d'une personne » (en latin, signifie simplement le « cours de la vie »)

de cujus, abréviation de la formule juridique *de cujus successione agitur* « celui de la succession de qui il s'agit »

de minimis non curat praetor, « le prêteur ne s'occupe pas des petites choses ». On connaît aussi en latin une autre formule équivalente, mais qui n'a pas traversé les siècles : *aquila non cepit muscas*, « l'aigle ne prend pas les mouches ».

desinit in piscem, « cela se termine en [queue de] poisson » (Horace, *Art poétique*, 4)

deus ex machina, personnage qui vient providentiellement arranger une situation désespérée

doctus cum libro, « savant avec le livre »

dura lex sed lex, « dure loi, mais c'est la loi »

errare humanum est, « l'erreur est humaine »

et cætera, « et toutes les autres choses » = etc.

ex abrupto, « tout d'un coup »

ex aequo, « à égalité »

ex voto, « suivant le vœu ». Il s'agit aujourd'hui d'un objet déposé dans une église en remerciement d'un vœu exaucé.

fac-similé correspond tout d'abord à la reproduction fidèle d'un dessin ou d'un texte. Plus familier sous sa forme abrégée, *fax*, il désigne actuellement un procédé de reproduction à distance utilisant le réseau téléphonique.

fiat lux « que la lumière soit ». La formule se trouve au tout début de la *Genèse*.

flagrante delicto « en flagrant délit ». De nos jours, la formule latine est le plus souvent remplacée par sa traduction en français.
fluctuat nec mergitur, « [le navire] est ballotté, mais il ne sombre pas » (la devise de Paris)
hic et nunc, « ici et maintenant »
hic jacet, « ci-gît », inscription habituelle sur une tombe, suivie du nom du défunt
homo homini lupus, « l'homme est un loup pour l'homme » (dans une pièce de Plaute)
horresco referens, « je frémis en le racontant » (dans *L'Énéide*, l'expression est employée par Énée lorsqu'il raconte la mort de Laocoon)
index (*librorum prohibitum*), « liste (des livres interdits) ». Ce sens très particulier survit en français dans l'expression *mettre à l'index*.
honoris causa, « pour l'honneur » : titre conféré à une personnalité que l'on veut honorer
in extremis, « en dernière limite »
in fine, « à la fin »
in silico, « par ordinateur » (pseudo-latin)
in vino veritas, « dans le vin, la vérité »
in vitro, « dans le verre », dans l'expression *procréation in vitro*, autrement dit dans des tubes, des éprouvettes
in vivo, « vivant »
intra muros, « à l'intérieur de la ville »
ipso facto, « par le fait même »
labor omnia vincit, « le travail triomphe de tout » (Virgile, *Les Géorgiques*)
lapsus linguae, « lapsus en parlant »
lapsus calami, « lapsus à l'écrit »
manu militari, « en employant la force »
margaritas ante porcos « des perles pour les cochons » (*Évangile selon saint Matthieu*, VII, 6)
mea culpa, « c'est ma faute »
mens sana in corpore sano, « un esprit sain dans un corps sain » (maxime de Juvénal, *Satires X*, 356)
ne varietur, « qu'il ne soit pas changé » (= document définitif)
nota bene (*NB*), « note bien »
o tempora, o mores, « ô temps, ô mœurs ! » (Cicéron)
panem et circenses, « du pain et des jeux » (Juvénal, *Satires X*, 81)

post-scriptum (*P-S*), « après ce qui est écrit »
pro domo, « pour soi » (lat. *domus*, « maison »)
qui bene amat bene castigat, « qui aime bien châtie bien »
recto-verso, « sur l'endroit et le revers d'un feuillet »
si vis pacem para bellum, « si tu veux la paix, prépare la guerre »
statu quo, « situation actuelle »
sui generis, « de son genre », c'est-à-dire « qui lui est propre »
terra incognita, « terre inconnue »
Te Deum, « à toi, mon Dieu » (hymne d'actions de grâce)
urbi et orbi, « à la ville [de Rome] et au monde »
vade retro, Satana, « recule, Satan ! »
veni vidi vici, « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »
vice versa « réciproquement, inversement »

Quelques citations célèbres

Très connues, certaines expressions latines ont été si souvent répétées qu'elles ont pu devenir des proverbes, des adages, des aphorismes, parfois des devises.

RÉCRÉATION

QUELQUES DEVISES EN LATIN

De qui sont les devises suivantes ?

1. *In varietate concordia* : « unis dans la diversité »
2. *E pluribus omnium* : « de plusieurs, faisons un »
3. *Quo non ascendet* : « jusqu'où ne montera-t-il pas »
4. *Nec pluribus impar :* « non égal au grand nombre », autrement dit « supérieur à tous »
5. *Fluctuat nec mergitur* : « il est battu par les flots, mais il ne sombre pas »

Vous avez le choix entre Louis XIV, Nicolas Fouquet, l'Union Européenne, la Ville de Paris, les États-Unis d'Amérique.

Certaines expressions latines ont été prononcées par des personnages historiques ou figurent dans des ouvrages célèbres. La récréation suivante permettra de retrouver l'origine de quelques-unes d'entre elles.

RÉCRÉATION

RENDONS À CÉSAR…

Voici quelques citations souvent répétées. Quels en sont les auteurs ?

1. *Alea jacta est*, « le sort en est jeté »
2. *Carpe diem*, « mets à profit le jour présent »
3. *Cogito ergo sum*, « je pense, donc je suis »
4. *Margaritas ante porcos*, « des perles aux cochons »
5. *Mens sana in corpore sano*, « un esprit sain dans un corps sain »
6. *O tempora o mores*, « ô temps ! ô mœurs ! »
7. *Veni vidi vici*, « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »

Vous avez le choix entre :

A. Jules César (2 fois)
B. Cicéron
C. Descartes
D. Horace
E. *Évangile selon saint Matthieu*
F. Juvénal

Tous ces mots et ces expressions de forme strictement latine, au moins dans leur graphie, témoignent par leur nombre et leur fréquence d'emploi dans la vie courante, de l'omniprésence persistante du latin dans la langue française, cette langue dont on a pu dire qu'elle est en vérité deux fois latine : une fois par héritage naturel et une fois par la volonté de ses usagers, qui ont tenu à la relatiniser.

La relatinisation

Le retour aux sources latines avait débuté en France avec la Renaissance carolingienne, époque qui correspond en fait aux tous débuts de la langue française.

C'est surtout dans les milieux religieux (*angélus, requiem, ave, te deum, de profundis…*), juridiques (*de cujus* « celui de l'affaire de qui il s'agit », *alibi*) et savants (*pollen, occiput, calcanéum…*), que l'on avait alors assisté à une relatinisation intensive de cette langue romane d'oïl, héritière du latin : en constatant qu'elle s'était considérablement altérée, en particulier sous l'effet de l'influence germanique des premiers siècles, les lettrés avaient ressenti le besoin pressant de renouveler le vocabulaire de cette langue romane en recourant à ses racines latines. Un bon exemple est fourni par les noms des parties du corps humain, qui ont bien souvent gardé la forme issue du latin qu'ils avaient à l'origine, sans modification.

En anatomie, des noms latins

Les noms qui désignent les principales parties du corps humain sont pratiquement tous des mots français issus du latin classique :
nez, de *nasus*
œil, de *oculus*
paupière, de *palpebra*
oreille, de *auricula*
cheveu, de *capillus*
main, de *manus*
pied, de *pedes*
bras, de *brachium*

Avec quelques exceptions de mots venus du latin populaire, comme *bouche*, de *bucca* (du latin vulgaire, car la bouche se dit *os, oris* en latin classique, d'où *oral, orateur*, ou *oratoire*), ou comme *tête*, qui est une formation métaphorique.

Plus tard, ce sont des mots latins sous leur forme vraiment latine qui ont été adoptés. En voici quelques exemples, parmi les plus familiers, suivis de leur signification en français.

TÊTE ET *CHEF*

Quel rapport entre ces deux mots français *chef* et *tête*, tous deux d'origine latine ?

Ils appartiennent en latin à deux registres différents : *caput* est le nom donné à la tête en latin classique (d'où *chef* en français), tandis que *tête* vient du latin vulgaire *testa*, « vase de terre cuite », qui a été à basse époque une manière familière de désigner le crâne, par plaisanterie.

Liste de noms français sous leur forme latine (*anatomie*)

abdomen (XVIe s.), « ventre, abdomen »
biceps (1562), formé à partir de *bi*, « deux » + *caput*, « tête », parce que ce muscle a deux attaches à sa partie supérieure
caecum (1541), « première partie du gros intestin » (proprement « aveugle ») : nommé ainsi « parce qu'il est comme sans issue, étant fermé à la base en cul-de-sac »
calcanéum (1541), « os constituant le talon »
cérumen (1751), dérivé de *cera*, « cire »
clitoris (1611), petit organe érectile féminin

coccyx (1541), os situé à l'extrémité du sacrum
cortex (1721), « couche superficielle du cerveau », du lat. *cortex*, « enveloppe, écorce »
cubitus (XVIe s.), « coude »
faciès (1865), « forme extérieure, aspect général » ; a été restreint en français à l'aspect du visage
fémur (1586), « cuisse »
foetus (XVIIe s.), « enfantement », a ensuite pris le sens d'embryon humain en français
humérus (XVIe s.), « humérus, os supérieur du bras », du lat. *humérus*, « épaule »
index (1503), « doigt de la main, entre le pouce et le majeur »
naevus, « tache sur le corps »
occiput (1372), « occiput, à l'arrière de la tête »
pelvis (1666), du lat. *pelvis*, « bassin (de métal) » ; en français, ne s'emploie que dans le sens anatomique
pénis (1735), « queue des quadrupèdes », puis « membre viril » chez les humains
plexus (XVIe s.), centre neurovégétatif de l'abdomen, situé entre l'estomac et la colonne vertébrale (sur le p. passé du verbe lat. *plecto, -ere,* « entrelacer »)
pubis (1503), du lat. *pubis*, « poil follet », en français « os pubis », près de la région qui se couvre de poils à la puberté
radius (1541), du lat. *radius*, « rayon », par comparaison avec le rayon d'une roue
rectum, intestinum rectum (1514), *rectum*, « qui est droit »
sacrum (XVIe s.), en lat., « objet de culte » ; en français, se dit aussi *os sacré*, ainsi nommé parce qu'on l'offrait aux dieux dans les sacrifices
scrotum (1541), « scrotum »
sinciput (1586), « demi-tête », d'où « devant de la tête »
sinus (1511), « courbure, sinuosité », d'où « cavité arrondie de certains os »
tibia (1555), « tibia, os antérieur de la jambe », du lat. *tibia*, « flûte »
utérus (XVIe s.), « matrice, utérus »

Ces termes d'anatomie empruntés au latin médical se retrouvent souvent aussi sous leur forme latine dans les autres langues romanes. Mais ces dernières n'ont pas été les seules à connaître cette incroyable recrudescence d'intérêt pour le latin : l'attachement constamment renouvelé à cette langue latine n'a pas été

moins grand en anglais, pourtant d'origine germanique. C'est ce qui sera détaillé dans les pages qui suivent.

CHAPITRE 5

LE LATIN ET L'ANGLAIS

L'influence des bases latines dans le lexique de l'anglais

Lorsque l'on examine dans le détail les éléments qui composent le lexique de l'anglais, on fait effectivement un constat qui n'apparaît pas à première vue, mais qui est incontestable.

Alors qu'il est avéré que l'anglais contemporain est bien le résultat de l'évolution d'une langue de populations germaniques – les Angles, les Saxons et les Jutes – arrivées, au milieu du Ve siècle apr. J.-C., dans le sud de l'Angleterre, en provenance du Continent, les dictionnaires anglais ne reflètent qu'assez imparfaitement cette origine germanique : les mots dont la racine est anglo-saxonne (bien qu'ils soient majoritaires dans le langage parlé) ne constituent pas la majorité de l'ensemble de leurs entrées, et le latin y est en revanche très largement représenté. Pour comprendre cette apparente anomalie, il faut se rappeler que le vocabulaire qui fait la richesse de cette langue devenue mondiale est le résultat de multiples apports venus d'ailleurs, et qu'elle a en particulier puisé sans compter dans la langue latine, soit directement, soit le plus souvent par l'intermédiaire du français.

On ne se doute pas par exemple que l'adjectif *cheap*, « bon marché », bien qu'il ne soit que récemment attesté en anglais sous sa forme adjectivale, repose en dernière analyse sur une base latine lointaine, *caupo*, « cabaretier », qui se retrouve également dans le verbe allemand *kaufen*, « acheter ». Plus étonnant encore, on a du mal à croire que l'adjectif *nice*, « agréable », remonte au latin *nescius,* qui ne signifiait pas « joli », mais « ignorant » : il était formé sur *ne* – la négation – et le verbe *scire*, « savoir »). Il était arrivé en anglais par l'intermédiaire de l'ancien français *nice*, « niais », et avait ensuite connu un

changement de sens radical en anglais, en passant de « benêt », à « timide » et, enfin, à « raffiné ».

Cette influence du latin sur la langue anglaise ne devrait pourtant pas surprendre, car la présence du latin outre-Manche remonte à l'époque de l'occupation partielle de la Grande-Bretagne par les Romains entre le milieu du Ier siècle av. J.-C. et la fin de l'Empire romain (476). Leur langue latine n'y avait alors laissé que peu de traces, à l'exception de quelques noms de lieux, qui en sont encore de nos jours de vivants témoignages.

Noms de lieux latins en Angleterre

Le nom même de la capitale britannique en anglais, *London*, dont l'origine et la signification restent encore obscures, remonte tout de même au nom latin de cette ville, *Londinium*, et celui de la ville de *Lincoln* apparaît sous la forme *Lindum Colonia* dès la fin du VIIe siècle : on reconnaît sous la deuxième syllabe de *Lincoln*, en réduction, le substantif latin *colonia*, « colonie », précédé d'une forme, également réduite, du nom celtique *lindo*, « mare, étang ». Cette ville était en effet à l'origine le lieu de résidence d'une colonie romaine pour légionnaires retraités, situé à mi-chemin entre Londres et le nord de l'Angleterre.

Mais ce n'est pas tout. Malgré les effets dévastateurs de l'évolution phonétique toujours en action, et qui brouille inévitablement les pistes, on peut encore identifier au moins deux séries de toponymes anglais manifestement formés à partir de noms latins :

- *castra*, pluriel de *castrum*, « camp, place forte », un nom qui servait chez les Romains à désigner des propriétés gardées,
- et un nombre encore plus grand de noms de lieux ayant pour base le latin *vicus*, « ferme, propriété à la campagne », ces derniers étant la plupart du temps des créations survenues à l'époque médiévale, où le latin était la langue de l'Église et de l'administration.

Une bonne vingtaine de toponymes en *-chester*

Les toponymes reposant sur le latin *-castra*, « camp militaire, place forte », ont pris différentes formes en anglais selon qu'il s'agit :

- du reflet de la prononciation scandinave (*-caster*) ;
- de la forme phonétique ultérieure (*-chester*) *;*
- d'une graphie due à la prononciation française au Moyen Âge (*-cester*) :

– *caster*, comme dans *Brancaster, Doncaster, Lancaster ;*
– *chester*, comme dans *Chester, Chesterfield, Chesterford, Chichester, Colchester, Dorchester, Goldmanchester, Kenchester, Irchester, Lanchester, Manchester, Ribchester ;*
– *cester*, comme dans *Cirencester, Leicester, Gloucester*.

Le nom latin *castra* est bien moins perceptible dans *Exeter*, qui est une formation hybride, où *exe* est un nom celtique désignant simplement l'eau.

Une bonne soixantaine de toponymes en -*wick* et -*wich*

Les toponymes forgés à partir du latin *vicus*, « BOURG, VILLAGE », et qui se manifestent sous la forme *wick*, ou *wich*, sont aussi très souvent des formations hybrides, comme dans *Gatwick* ou *Greenwich,* dont seule la seconde partie repose sur la base latine *vicus*, « bourg, village ».

Liste des toponymes reposant sur le latin vicus

Ainsi qu'on pourra le constater, les toponymes en -*wick*, où l'on identifie une influence scandinave, sont infiniment plus nombreux que ceux en -*wich*. La première partie du toponyme correspond très souvent au nom du propriétaire du lieu et la seconde partie désigne une habitation ou une ferme.

Toponymes en -wick (*ou* wick-)

Aldwick	Cowick	Sedgwick
Alfrick	Earswick	Shapwick
Alnwick	Eastwick	Urswick
Anwick	Eldwick	Walberswick
Appletreewick	Elswick	Warwick
Ashwick	Elwick	Welwick
Bamoldswick	Giggleswick	Westwick
Bastwick	Goswick	Whitwick
Berwick	Guestwick	Wick
Beswick	Hardwick	Wickford
Blatherwycke	Hewick	Wickham
Borwick	Keswick	Wickhampton
Bulwick	Kildwick	Wicklewood

Burstwick	Kilnwick	Wickmere
Butterwick	Lindrick	Wickwar
Catwick	Northwick	Winwick
Cemeywick	Papplewick	Cheswick
Renwick		

Toponymes en -wich

Blockswich	Ipswich	Norwich
Bromwich	Middlewich	Parwich
Greenwich	Northwich	Woolwich

En regardant cette liste plus en détail, on pourra remarquer qu'auprès de toponymes comportant simplement l'indication d'un nom propre, comme *Walberswick* (« la ferme d'un homme nommé *Walbert* »), on trouve aussi *Appletreewick*, la « ferme des pommiers », ou *Goswick*, la « ferme aux oies ».

À date ancienne, mais surtout à partir de la fin du XIe siècle, la preuve était ainsi faite, de la présence – bien qu'encore très modeste – de la langue latine sur le sol britannique, signe d'un attachement qui ne se démentira jamais au cours des siècles suivants.

Très vieux emprunts au latin

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est sous leur forme anglo-saxonne que l'on peut compter plusieurs centaines d'emprunts au latin.

En voici quelques exemples :

Des emprunts au latin dès le vieil-anglais

alms, « aumône » < lat. *eleemosyna* (v.a. *ælmesse*)
angel, « ange » < lat. *angélus* (v.a. *engel*)
ass, « âne » < lat. *asinus* (v.a. *assa*)
bishop, « évêque » < lat. *episcopus* (v.a. *biscop*)
butter, « beurre » < lat. *butyrum* (v.a. *butere*)
castle, « château (fort) » < lat. *castellum* (v.a. *castel*)
cheese, « fromage » < lat. *caseus* (v.a. *cyse*)
cook, « cuisinier » < lat. *coquus* (v.a. *cõc*)
crown, « couronne » < lat. *corona* (v.a. *corone*)

devil, « diable » < lat. *diabolus* (v.a. *deofol*)
dish, « plat » < lat. *discus* (v.a. *dise*)
fiddle, « violon » < lat. *fidicula « petite lyre »* (*v.a. fithele*)
kettle, « bouilloire » < lat. *catillus « petitplat »* (v.a. *cetel*)
kitchen, « cuisine » < lat. *coquina* (*v.a. cycene*)
lobster, « homard » < lat. *locusta* (v.a. *lopust*)
monk, « moine » < lat. *monacus* (v. *a. munuc*)
noon, « midi » < lat. *nona hora* (= neuvième heure, celle à laquelle étaient sonnées les nones, correspondant d'abord à 3 heures de l'après-midi, puis avancée à midi, sans changer de nom)
orchard, « verger » < lat. *hortus* (v.a. *ort-geard*, nom composé à partir de deux formes de la même racine : lat. *hortus* « jardin » + germ *geard* « jardin »)
paper, « papier » < lat. *papyrus* (v.a. *papef*)
to pine, « languir » < lat. *poena* (v.a. *pin*, « peine »)
pit, « fosse » < lat. *puteus* (v.a. *pyt.*)
purse, « bourse » < lat. *bursa* (v.a. *purs*)
short, « court » < lat. *curtus* (*v*. a. *sceort*)
silk, « soie » < lat. *sericum* (v.a. *seolk*)
street, « rue » < lat. *strata* (*viarum*) = pavés des routes (v.a. *stræt*)
tower, « tour » < lat. *turris* (v.a. *ton*)
wall, « mur » < lat. *vallum*, « palissade » (v.a. *weall*)
wine, « vin » < lat. *vinum* (v.a. *win*)

D'autres emprunts de l'anglais au latin

C'est peut-être la raison pour laquelle, lorsqu'en 1066 Guillaume le Conquérant devient roi d'Angleterre, la langue latine évoluée venue de France n'a aucun mal à s'imposer dans la haute société anglaise. Tout naturellement, à la cour du roi d'Angleterre, on parlera uniquement français entre le milieu du XIe siècle et le début du XVe siècle, c'est-à-dire pendant plus de trois cents ans, et Henry V sera, vers 1420, le premier roi d'Angleterre à utiliser l'anglais dans les documents officiels de son royaume. Enfin, lorsque, avec Chaucer (1340-1400), l'anglais entrera dans la littérature par la grande porte, on pourra constater que son vocabulaire, enrichi d'une grande quantité de mots français, est dès lors assez différent de celui du vieil-anglais.

Du latin à l'anglais, par le français

En effet le français, langue de souche latine, y est présent dans tous les domaines :

- Celui des institutions et de la société : *judge*, « juge », *to marry*, « se marier », *marriage*, « mariage », *exile*, « exil », *to summon*, « convoquer », *heir*, « héritier » (de l'ancien français *eir, oir* « *héritier* »)…
- Celui du commerce : *affair*, « affaire », *money*, « argent », *merchant,* « marchand », *to pay*, « payer », *to bargain*, « marchander » (de l'ancien français *bargaignier*)…
- Celui de la vie domestique et de l'habillement : *curtain*, « rideau » (du français *courtine*), *cushion*, « coussin », *to dress*, « habiller », *chair*, « chaise », *kerchief*, (aujourd'hui dans *handkerchief*, « mouchoir », de *couvre-chief*, « qui couvre la tête »)…
- Celui de la cuisine : *flour*, « farine » (écrit *flower* jusqu'au XVIIIe s.), *butler*, « maître d'hôtel », de l'ancien français *bouteillier, stew* « ragoût », de l'ancien français *estuver* (d'où *étuver*), *toast* (de l'ancien français *toster*, « rôtir, griller »)…

Ces quelques exemples ne représentent qu'une minime partie des innombrables termes anglais dont l'origine lointaine est certainement latine, mais dont toutefois on ne peut pas toujours dire si ce sont des emprunts directs au latin ou s'ils ont transité par une langue elle-même issue du latin, et, dans ce cas, le français.

Quoi qu'il en soit, ce qui est vraiment remarquable, c'est que la forme latine des mots en anglais est bien plus proche du mot latin d'origine que celle du français, qui a le plus souvent évolué pour prendre une allure résolument « française ».

Ainsi, par exemple, *forest, coast, honest* ou *master* ont gardé en anglais un /s/ que le français a perdu, dans *forêt, côte, honnête* ou *maître*. Ce maintien de la consonne latine rapproche d'ailleurs les mots anglais de ceux des autres langues romanes, où cette consonne n'a pas été éliminée… (*cf.* en italien *foresta, costa, onesto, maestro…*).

Le latin tel qu'en lui-même

Enfin, bien que très souvent ce soit par le truchement du français que le vocabulaire d'origine latine s'est introduit dans la langue anglaise, le latin lui-même, et sous sa forme graphique originelle exactement, n'a pas cessé de

prospérer en anglais. Là encore, on constate que l'anglais a été le plus souvent bien plus fidèle que le français à la forme latine d'origine. Sergio da Costa l'a abondamment montré dans les relevés de ses *Mots sans frontières.*

On y découvre par exemple que, parmi les mots latins qui sont passés à la fois en français et en anglais,

Le français a	L'anglais a gardé
asile	*asylum*
caducée	*caduceus*
critère	*criterium*
données	*data*
énigme	*enigma*
équilibre	*equilibrium*
génie	*genius*
vertige	*vertigo*

Dans un domaine plus particulier, et où on ne l'attend vraiment pas, la survie du latin se révèle de façon d'autant plus remarquable qu'il s'agit des rubriques donnant les prévisions astrologiques, imperturbablement présentes dans les magazines grand public.

LES SIGNES DU ZODIAQUE
EN ANGLAIS

Alors qu'en français, les signes du zodiaque ne sont connus que sous leurs noms français :

Bélier, du 21 mars au 19 avril
Taureau, du 20 avril au 20 mai
Gémeaux, du 21 mai au 20 juin
Cancer, du 21 juin au 22 juillet
Lion, du 23 juillet au 23 août
Vierge, du 24 août au 22 septembre
Balance, du 23 septembre au 22 octobre
Scorpion, du 23 octobre au 21 novembre
Sagittaire, du 22 novembre au 21 décembre
Capricorne, du 22 décembre au 19 janvier
Verseau, du 20 janvier au 19 février
Poissons, du 20 février au 20 mars

Ils ont tous une forme latine en anglais :
Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libra, Scorpio, Sagittarius, Capricornus, Aquarium, Pisces.

Un échantillon de latin gardé en anglais sous sa forme originelle

La liste de tous les mots latins de l'anglais est trop longue pour pouvoir figurer ici dans sa totalité, mais l'échantillon ci-dessous, réduit aux éléments les plus fréquemment présents de nos jours, permet de s'en faire une idée. Elle montre que l'anglais a conservé tels quels :

acumeti, « flair, perspicacité »

agenda, « ordre du jour, programme ». En anglais, le sens de « carnet sur lequel on inscrit jour par jour les activités prévues » n'existe pas.

alias, « pseudonyme »

alibi, « alibi »

alumnus, pl. *alumni*, « ancien élève, ancien étudiant »

annus horribilis, « année horrible ». Évocation d'une phrase prononcée par la reine d'Angleterre Elizabeth II en 1992, à l'occasion du 40e anniversaire de son accession au trône, en raison des multiples problèmes familiaux et financiers dont souffrait alors la cour d'Angleterre (divorce de ses trois enfants, et incendie de son château de Windsor). Avec humour, la reine faisait ainsi une allusion au poème de John Dryden « *Annus mirabilis* » (« L'année des merveilles »).

apparatus, « appareil »

appendix, pl. *appendices*, « appendice » (sens anatomique) et « annexe » (dans un livre)

area, « superficie, région »

asylum, « refuge ; asile (d'aliénés) »

bacillus « bacille »

bacterium, pl. *bacteria*, « bactérie »

bonus, « prime, bonification »

cactus, pl. *cactuses* ou *cacti*, « cactus »

campus, pl. *campuses*, « parc autour d'une université »

DEVISES LATINES D'UNIVERSITÉS
EN GRANDE-BRETAGNE
ET AUX ÉTATS-UNIS

Cambridge : HINC LUCEM ET POCULA SACRA, « D'ici, nous recevons la connaissance de la lumière et les vents saints »

Columbia : IN LUMINE TUO VIDEBIMUS LUMEN, « Dans ta lumière nous verrons la lumière »

Harvard : VERITAS, « Vérité »
MIT (Massachusetts Institute of Technology) : MENS ET MANUS, « L'esprit et la main »
New York : PERSTARE ET PRAESTARE, « Persister et exceller »
Oxford : DOMINUS ILLUMINATIO MEA, « Le Seigneur est ma lumière »
Yale : LUX ET VERITAS, « La lumière et la vérité »

caveat, « avertissement, notification »
caveat emptor, « aux risques de l'acheteur » (lat. *cavere*, « être sur ses gardes »)
census, « recensement »
chorus, « chœur, chorale ; troupe »
circa, « environ »
circus, « cirque »
condominium, « copropriété »
conundrum, « devinette, énigme »
corpus, pl. *corpora*, « ensemble de données d'étude »
criterium, pl. *criteria*, « critère »
dilemma, « dilemme »
enigma, « énigme »
exodus, « exode »
fauna, « faune »
flora, « flore »
focus, « foyer, centre »
genus, pl. *généra*, « genre »
id est (*i.e.*), « c'est-à-dire »
ignoramus, pl. *ignoramuses*, « *ignare* »
impetus, « force d'impulsion »
inter alia, « entre autres choses »
major, « majeur, principal »
magnum opus, « œuvre maîtresse, chef-d'œuvre »
medium, pl. *media*, « moyen de communication »
memorabilia, « objets-souvenirs »
millennium, « millénaire »
minus, « moins »
momentum, « impulsion »
museum, « musée »
octopus, pl. *octopuses* ou *octopi*, « pieuvre, poulpe »
omen, « présage »

pauper, « pauvre, indigent »
per capita, « par personne »
per diem, « indemnité journalière »
premium, « récompense »
ratio, « proportion, rapport »
recipe, « recette » (de cuisine)
rigor mortis, « raideur cadavérique »
saliva, « salive »
stamina, « force d'endurance »
thesaurus, « dictionnaire synonymique »
vacuum, « vide »
verbatim, « mot à mot, textuellement »
versus, « contre, par rapport à »
vertigo, « vertige »

Quelques observations grammaticales

Cette petite liste permet de confirmer, comme on l'a précédemment constaté pour le français, que l'anglais a aussi opéré des changements de catégorie grammaticale inédits, en passant par exemple d'un impératif à un substantif, comme dans *recipe*, « recette » (de cuisine), et plus tard « ordonnance (de médecin) », mais qui était en latin l'impératif du verbe *recipere* « recevoir », d'où « prendre », donc « prends ». Encore plus inattendu : *ignoramus* « ignare » est la forme latine du verbe *ignorare* « ignorer » à la première personne du pluriel du présent et signifie donc « nous ignorons », mais c'est devenu un substantif impersonnel en anglais.

Dans un tout autre ordre d'idées, on remarquera que l'anglais emploie également sans hésiter un assez grand nombre d'abréviations de mots latins, en oubliant parfois qu'il s'agit effectivement de latin.

Quelques abréviations de mots latins en anglais

Alors qu'en français, les abréviations de mots latins se réduisent à peu d'exemples (*etc. = et caetera, P-S = post-scriptum, NB = nota bene*), l'anglais en utilise un plus grand nombre, comme par exemple :

a.m. = *ante meridiem*, « avant midi »
c = *circa*, « environ »

e.g. = *exempli gratia*, « par exemple » (mot à mot « grâce à l'exemple »)
i.e. = *id est*, « c'est-à-dire »
p.m. = *post meridiem*, « après midi »
vg = *verbi gratia*, « par exemple » (mot à mot « grâce au mot »)
viz = *videlicet*, « c'est-à-dire, à savoir » (mot à mot « il est clair, il est évident »)

Mais il est clair aussi que rien n'indique dans leur forme que ces abréviations sont celles de mots latins.

En revanche, il existe des indices qui peuvent aider à en identifier un certain nombre.

Un inventaire aisément reconnaissable, mais parfois trompeur

Afin de repérer les formes purement latines de l'anglais, on peut être tenté de se fier à un critère simple, celui des désinences typiquement latines :

- *us* pour les noms latins au masculin singulier,
- *um* pour les noms au neutre singulier,
- *a* pour les noms au féminin singulier, mais aussi pour les noms au neutre pluriel.

On pourrait en faire un outil de recherche utile, mais, comme on va le voir dans les récréations suivantes, ce critère n'est pas infaillible.

RÉCRÉATION

MOTS EN -*US*

Tous les mots anglais de la liste ci-dessous sont des emprunts au latin, sauf un. Lequel ?

1. *campus*, « parc autour d'une université »
2. *asparagus*, « asperge »
3. *bacillus*, « bacille »
4. *ficus*, « centre, foyer »
5. *caucus*, « réunion à huis clos des dirigeants d'un parti »
6. *syllabus*, « programme »
7. *circus*, « cirque »
8. *ignoramus*, « ignorant »
9. *impetus*, « impulsion, élan »

Les mots terminés en *-um* ont également beaucoup de chances d'être des mots latins, mais… là aussi, il y a des exceptions.

RÉCRÉATION

MOTS EN *-UM*

Tous les mots anglais de cette liste sont des emprunts au latin, sauf deux. Lesquels ?

1. *serum*, « sérum »
2. *opossum*, « opossum »
3. *opium*, « opium »
4. *memorandum*, « mémorandum, note »
5. *ultimatum*, « ultimatum »
6. *asylum*, « asile, hospice »
7. *symposium*, « colloque »
8. *sodium*, « sodium »
9. *drum*, « tambour »

Avec les mots en *-a*, on est en face de deux possibilités : ils sont soit le reflet de formes latines au féminin singulier, soit celui de formes au neutre pluriel, mais cela ne change rien pour l'anglais.

RÉCRÉATION

MOTS EN *-A*

Tous les mots anglais suivants viennent du latin, sauf trois.
Lesquels ?

1. *circa*, « environ »
2. *retina*, « rétine »
3. *formula*, « formule »
4. *nirvana*, « nirvana »
5. *armada*, « armada »
6. *diploma*, « diplôme »
7. *saga*, « saga »
8. *saliva*, « salive »
9. *verruca*, « verrue »

On aura certainement remarqué une fois de plus dans ces trois récréations que les formes anglaises sont proprement latines pour *bacillus* et *circus*, face aux formes francisées *bacille* et *cirque*, pour

asylum en anglais, face à *asile*, ainsi que pour *retina, formula, diploma* et *verruca* en anglais, face à *rétine, formule, diplôme* et *verrue* en français. Un comble : l'anglais, langue germanique, se révèle donc plus respectueuse du latin classique qu'une langue romane !

Le pluriel des noms empruntés au latin

En réalité, il faut ajouter que cette fidélité au latin ne s'arrête pas là. L'anglais va beaucoup plus loin dans son attachement au latin, car il va jusqu'à en respecter les formes grammaticales : plusieurs pluriels se plient aussi aux spécificités des formes du pluriel en latin. En voici quelques exemples :

alumnus, pl. *alumni*, « anciens élèves d'un collège ou d'une université et plus récemment anciens collaborateurs d'une entreprise »
atrium, pl. *atria*, « cour intérieure »
corpus, pl. *corpora*, « recueil, collection d'écrits, de lois », etc.
datum, pl. *data*, « donnée », *datum point*, « point de repère »
erratum, pl. *errata*, « erreur »
formula, pl. *formulae*, « formule »
genus, pl. *genera*, « genre, groupe d'espèces »
gladiolus, pl. *gladioli*, « glaïeul »
maximum, pl. *maxima*, « maximum »
minimum, pl. *minima*, « minimum »
opus, pl. *opéra*, « œuvre »
podium, pl. *podia*, « banc qui fait le tour d'une salle »
serum, pl. *sera*, « sérum »
spectrum, pl. *spectra*, « spectre »
stamen, pl. *stamina*, « force vitale »
stimulus, pl. *stimuli*, « stimulus »
symposium, pl. *symposia*, « réunion amicale, à l'origine pour boire »
ultimatum, pl. *ultimata*, « ultimatum »
octopus, pl. *octopi*, « pieuvre »
nucleus, pl. *nuclei*, « noyau »

Toutes ces formes respectueuses de leur origine latine, attestées quotidiennement, montrent donc à l'évidence qu'aujourd'hui encore le latin reste éminemment vivant en anglais – sous sa forme graphique tout au moins – alors qu'en français comme dans les autres langues romanes, il ne se présente le plus

souvent que sous sa forme évoluée selon les principes de l'évolution phonétique propre à chacune d'entre elles.

Mais quelle que soit la forme prise dans chacune de ces langues, il n'en reste pas moins vérifiable que le latin y est omniprésent, sous différentes formes, et avec une nette prédilection dans les domaines de la technologie et des disciplines scientifiques.

CHAPITRE 6

LE LATIN DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Toutes les nomenclatures scientifiques sont fidèles au latin, mais il convient de faire une place à part aux sciences naturelles, car en zoologie ou en botanique, cet attachement va beaucoup plus loin puisque, de nos jours, la seule façon de s'y retrouver, pour désigner une espèce de plante ou d'animal, est de recourir à leur nom latin.

Mais ne nous y trompons pas ! Ce latin des sciences naturelles n'est ni le latin classique de Cicéron ou de Virgile, ni le latin populaire qui a donné naissance aux diverses langues romanes, mais un latin très particulier, connu sous le nom de *latin scientifique* ou *latin des naturalistes*, et qui n'a pris naissance qu'au XVIIIe siècle.

Le latin des naturalistes

Devant l'extrême diversité du monde vivant – plus d'un million d'espèces animales ont été répertoriées dans le monde, et on en découvre de nouvelles tous les ans – les spécialistes ont créé une nomenclature à base plus ou moins latine afin de leur attribuer des appellations sans équivoque, face aux dénominations variables adoptées par le grand public. Cette nomenclature s'appuie sur un classement scientifique rigoureux des différentes espèces.

Le classement des espèces

Malgré quelques rares divergences entre les spécialistes, on peut dire que le classement des espèces animales s'appuie sur un critère de base universellement reconnu : on estime en principe qu'appartiennent à la même espèce des individus capables de se reproduire dans leur milieu naturel.

Dans le domaine des mammifères, les zoologistes distinguent par exemple six espèces pour la famille des camélidés : en français, leurs noms sont d'une part le *chameau* proprement dit, ou *chameau à deux bosses*, et le *dromadaire*, ou *chameau à une bosse* (deux espèces distinctes, que le non-spécialiste confond très souvent sous le nom unique de *chameau*), et d'autre part le *lama*, le *guanaco, l'alpaga* et la *vigogne*, aux noms d'origine amérindienne, et qui figurent rarement dans le vocabulaire courant des Européens, sinon pour désigner par métonymie les tissus de laine soyeuse dont ils sont la source.

À chacune de ces espèces a été attribué un nom latin particulier, tout comme c'est le cas pour le mammifère que le commun des mortels de langue française nomme une *chauve-souris*, où la disproportion entre le nombre de noms savants et celui des noms courants est encore plus incroyable. Alors que l'on compte près de mille espèces de chauves-souris, chacune étant identifiée par un nom scientifique unique en latin des naturalistes, les dictionnaires usuels du français n'en recensent que sept : le *verspertilion*, la *pipistrelle, l'oreillard*, la *noctule*, la *roussette* (ou *renard volant*), le *rhinolophe* (ou *fer à cheval*) et le *vampire*.

La langue courante semble donc bien démunie devant la multiplicité des espèces auxquelles il importe pourtant d'attribuer un nom, et un seul, à chacune d'entre elles. Cette carence s'explique tout naturellement par l'impossibilité où se trouve l'observateur ordinaire de reconnaître les traits physiques ou comportementaux permettant de distinguer ces différentes espèces. En ce qui concerne les chauves-souris, par exemple, il sait seulement que le vampire (parfaitement désigné sans équivoque en latin des naturalistes sous la forme *Desmodus rotundus*) a coutume de sucer le sang des animaux pendant leur sommeil, mais il ne connaît certainement pas les noms du millier d'autres chauves-souris qui s'en différencient.

Désignations des espèces dans les usages ordinaires

En revanche, cette même langue courante se montre parfois prodigue puisqu'il lui arrive d'attribuer deux, ou même trois noms à la même espèce animale : en français, le *rat des champs* se nomme aussi *campagnol*, et le *rat d'égout* est également connu sous le nom de *rat gris* ou de *surmulot*. D'autre part, le *renne* est parfois appelé *caribou* – au Canada – et le nom *baleine blanche* a un synonyme, emprunté au russe, *bélouga*.

Cette diversité lexicale selon les lieux n'est pas pour surprendre le linguiste, car il est habitué à observer avec la plus grande attention la multiplicité des

variantes dans toutes les langues du monde. Et il ne s'en inquiétera pas, jusqu'au moment où il s'apercevra que *bélouga* n'est pas uniquement le nom du cétacé également connu sous le nom de *baleine blanche*, mais aussi celui d'un esturgeon réputé pour la qualité du caviar qu'on en tire, l'*esturgeon bélouga*.

Enfin, *renne* et *caribou* n'ont qu'une même dénomination en latin des naturalistes (*Rangifer tarandus*), et le *campagnol* ou *rat des champs* n'a qu'un seul nom scientifique, *Microtus arvalus* (*tridactyla*).

De toute façon, on l'a bien compris, le seul moyen sûr de se référer à une espèce donnée passe obligatoirement depuis Linné par le nom scientifique qui lui a été attribué en latin des naturalistes.

Mais qu'est-ce exactement que ce latin des naturalistes ?

Tout d'abord, on doit bien se rendre compte qu'il s'agit seulement d'un latin réduit à son lexique et qui ne permet pas toujours de reconnaître les racines latines de ces formes. En effet, on l'a déjà dit, ce n'est ni le latin classique tant estimé, ni le latin populaire des légions de l'armée romaine qui s'est diversifié au cours des siècles en plusieurs langues bien répertoriées et aujourd'hui toujours vivantes, mais un compromis entre des formes en majorité latines (*Ursus*, « ours », ou *Canis*, « chien »), mais aussi des formes grecques plus ou moins latinisées (*Alopias vulpinus*, par exemple, pour le *requin-renard*), ou même des formes venues d'ailleurs (*Martes zibellina* pour la *zibeline*, où *zibellina* représente son nom russe latinisé).

Ainsi, *Alopex lagopus* « renard aux pieds de fièvre » est le seul nom qui désigne scientifiquement le *renard polaire*, connu également en français sous le nom de *renard bleu* ou *isatis*, et *Monodon monoceros* « [qui a] une seule dent », est le nom scientifique permettant d'identifier à coup sûr le *narval*, qui est une sorte de licorne des mers arctiques.

Principes généraux de cette nomenclature binaire

Ce nom dit « latin » se compose finalement de deux parties indispensables, dont la première désigne le genre, et la seconde, une des caractéristiques de l'espèce, qui peut être :

Une caractéristique de l'animal
(*forme, couleur, habitat, comportement*)*, par exemple :*

Canis latrans, mot à mot « chien hurleur », pour le *coyote ;*

Ailuropoda melanoleuca, où l'on reconnaît, sous *melanoleuca*, une forme grecque latinisée signifiant « noir et blanc », et sous *Ailuropoda*, « aux pieds agiles ». C'est le nom scientifique du *grand panda* ou *panda géant*, mondialement célèbre pour avoir été choisi comme le représentant fétiche des espèces en danger ;

Atilax paludinosus pour la mangouste des marais.

Une appartenance géographique, comme :

Castor canadiensis pour le castor américain.

Un nom de personne en rapport
avec l'espèce ainsi nommée :

Ce nom est latinisé selon les formes de la deuxième déclinaison latine, et figure toujours au génitif (sous la forme *-i* ou *-ii*), par exemple :

Equus grevyi, pour le zèbre de Grévy ;

Phocoenides dalli, pour le marsouin de Dali ;

Okapia johnstoni, pour l'okapi de Johnston.

Un bilinguisme propre aux naturalistes

Grâce à l'analyse de ces noms scientifiques à partir des racines latines ou grecques sur lesquelles ils reposent, on se rend compte que si, à l'origine, ces noms sont en principe motivés, ils fonctionnent en définitive comme des noms propres, ce qui justifie la lettre majuscule à l'initiale. Cette indication suggère en particulier que ce sont des noms susceptibles de perdre leur signification à la longue et que, comme pour les noms propres, chacun d'entre eux renvoie par définition à une espèce unique.

C'est cette qualité de stabilité consensuelle, reconnue par la communauté scientifique internationale, qui permet aux naturalistes de tous les pays du monde d'identifier sans équivoque les différentes espèces du règne animal et végétal grâce à ce pseudo-latin si original, face aux appellations forcément imprécises de la langue courante.

Il faut bien sûr ajouter que le bilinguisme un peu particulier auquel il donne lieu (langue courante et langue scientifique) se manifeste surtout à l'écrit et presque uniquement chez les spécialistes des sciences de la nature et de la vie, et

que seuls certains amateurs passionnés, et plutôt rares, se font un devoir – et un plaisir – d'apprendre à connaître les termes savants des diverses espèces en plus de leurs appellations courantes ou régionales. Une dernière remarque : même les petites brochures touristiques décrivant la faune et la flore d'une région ne manquent pas de présenter, à côté du nom français, le nom savant dans ce latin des zoologistes et des botanistes.

Mais ce latin si spécial reste toutefois le propre des sciences naturelles, face à toutes les autres sciences, qui ont engrangé sans compter des milliers de noms du latin classique au cours des siècles.

C'est le vocabulaire de la chimie qui nous retiendra à présent un peu plus longuement.

Le latin et la chimie

Après la lointaine époque dominée par l'alchimie, où les éléments de base avaient des noms plus imagés que scientifiques, l'avènement de la chimie au XVIIIe siècle se caractérise en particulier par l'établissement d'une nomenclature précise, finalement devenue internationale : on est alors passé du flou artistique des alchimistes au langage rigoureux de la chimie, où les bases latines ont largement été mises à contribution.

RÉCRÉATION

DE L'ALCHIMIE À LA CHIMIE

Voici sept noms d'éléments tels qu'ils figuraient dans des traités d'alchimie (de 1 à 7). Dans la chimie moderne, ces termes correspondent mais dans le désordre, aux sept autres (de A à G). Pouvez-vous faire les rapprochements nécessaires ?

1. sucre de Saturne	A. acétate de calcium
2. safran de Mars apéritif	B. acétate de plomb
3. lune cornée	C. acide sulfurique
4. huile de vitriol	D. chlorure d'argent
5. cristaux de Vénus	E. oxyde ferrique
6. pierre infernale	F. nitrate d'argent
7. sel d'yeux d'écrevisse	G. nitrate de cuivre

Si l'on observe attentivement la centaine des éléments chimiques regroupés dans le tableau de Mendéléiev, il apparaît clairement que la moitié d'entre eux ont des noms d'origine latine (ou grecque, par le latin), et que, parmi les

représentants de l'autre moitié, c'est bien souvent la terminaison latine *-ium* qui s'ajoute à un nom propre de savant (*gadolinium* sur le nom du chimiste finlandais Gadolin, *einsteinium* sur celui de Einstein…).

Malheureusement les symboles qui les représentent ne sont pas toujours immédiatement transparents.

RÉCRÉATION

POURQUOI LE SYMBOLE *Na*
POUR LE SODIUM ?

Alors que, pour désigner l'argent, les anglophones continuent à dire et à écrire silver, les Allemands, *Silber*, sauf dans leurs communications scientifiques, où c'est le symbole *Ag* qu'ils utilisent (un symbole établi à partir du latin *argentum*), comment peut-on expliquer le symbole *Na*, devenu international, pour le sodium ?

Le latin et l'informatique

Même le vocabulaire de l'informatique, qui nous vient surtout de l'anglais, repose aussi en grande partie sur des bases latines : les termes anglais *computer, code, test, numerize* ne sont que quelques exemples de formes d'origine latine dans ce domaine.

Computer et *ordinateur*

Sous *computer*, on reconnaît le verbe latin *computare*, « calculer, compter ». C'est ce terme, *computer*, qui avait été emprunté en français aux tout débuts de l'informatique, avant d'être remplacé par *ordinateur* (lui-même également formé sur le latin). La proposition de ce terme français en avait été faite en 1955, par le professeur Jacques Perret, spécialiste de latin, et le nom *ordinateur* avait finalement été adopté par la société IBM France dans les années 1960.

La lettre ci-après, adressée au dirigeant de la société IBM France par Jacques Perret, explique très clairement les raisons de son choix. On voit qu'au lieu de favoriser la notion de calcul qui se trouve dans *computer*, c'est la fonction de mise en ordre des données qui a été privilégiée, en relation avec le verbe latin *ordinare*, « mettre en ordre ».

LA LETTRE DE JACQUES PERRET

Université de Paris

FACULTÉ
DES
LETTRES

Paris, le 16 IV 55

Cher monsieur,

Que diriez-vous d'*ordinateur* ? C'est un mot correctement formé, qui se trouve même dans le *Littré* comme adjectif désignant Dieu qui met de l'ordre dans le monde.

Un mot de ce genre a l'avantage de donner aisément un verbe *ordiner,* un nom d'action *ordination*. L'inconvénient est que *ordination* désigne une cérémonie religieuse ; mais les deux champs de signification (religion et comptabilité) sont si éloignés et la cérémonie d'ordination connue, je crois, de si peu de personnes que l'inconvénient est peut-être mineur.

D'ailleurs votre machine serait *ordinateur* (et non ordination) et ce mot est tout à fait sorti de l'usage théologique. […]

« Systémateur » serait un néologisme, mais qui ne me paraît pas offensant ; il permet « systématisé » ; – mais système ne me semble guère utilisable – « combinateur » a l'inconvénient du sens péjoratif de « combine » ; « combiner » est usuel donc peu capable de devenir technique ; « combination » ne me paraît guère viable à cause de la proximité de « combinaison ». Mais les Allemands ont bien leurs « combinats » (sorte de trusts, je crois), si bien que le mot aurait peut-être des possibilités autres que celles qu'évoque « combine ».

« Congesteur », « digesteur » évoquent trop « congestion » et « digestion ». « Synthétiseur » ne me paraît pas un mot assez neuf pour designer un objet spécifique, déterminé comme votre machine. En relisant les brochures que vous m'avez données, je vois que plusieurs de vos appareils sont désignés par des noms d'agent féminins (trieuse, tabulatrice). « Ordinatrice » serait parfaitement possible et aurait même l'avantage de séparer plus encore votre machine du vocabulaire de la théologie. Il y a possibilité aussi d'ajouter à un nom d'agent un complément : « ordinatrice d'éléments complexes » ou un élément de composition, par exemple : « sélecto-systémateur ». « Sélecto-ordinateur » a l'inconvénient de deux « o » en hiatus, comme « électro-ordinatrice ».

Il me semble que je pencherais pour « ordinatrice électronique ». Je souhaite que ces suggestions stimulent, orientent vos propres facultés d'invention. N'hésitez pas à me donner un coup de téléphone si vous avez une idée qui vous paraisse requérir l'avis d'un philologue.

Vôtre,

Jacques PERRET

Code, test, numériser

Sous le nom anglais *code*, on retrouve le substantif latin *codex*, dont le premier sens était « tablette à écrire », puis « livre de comptes », et il s'y ajoute, dans les usages modernes, une extension sémantique pour désigner un système de signes permettant de transformer un message en vue d'une utilisation particulière. Cette nouvelle acception s'applique parfaitement aux réalisations de l'informatique, qui utilise un *code binaire*, c'est-à-dire un système de numération de base 2 (les chiffres 0 et 1).

De son côté, *test* est un mot qui a beaucoup voyagé, et qui a une longue histoire puisqu'il remonte au latin *testum*, « vase d'argile », qu'il est ensuite passé par l'ancien français *test* pour désigner, au Moyen Âge, un pot de terre servant aux expériences des alchimistes, en particulier pour l'essai de l'or, avant d'être emprunté par l'anglais, et employé dans le sens de « essai, épreuve ». Et c'est dans ce dernier sens qu'il a fait le voyage de retour au français à la fin du XIXe siècle.

Enfin, on peut sans difficulté voir sous le verbe *to numerize* la racine latine *numerus*, « nombre », la *numérisation* étant la transformation d'un texte, d'un son ou d'une image, en une forme numérique directement utilisable par un système informatique.

Un cas très particulier : le *Lorem ipsum*

Ce nom mystérieux d'apparence toute latine a pour synonyme *bolobolo*, pour désigner, en imprimerie, du « faux texte » en attente, mais dont la constitution est semblable à du vrai texte, lorsque le texte définitif n'est pas disponible et que l'on désire calibrer l'espace qu'il recouvrira dans la maquette d'un livre, d'un article ou d'une publicité. Sous sa forme pseudo-latine, sa lecture ne dérangera pas le lecteur, qui pourra ainsi se concentrer sur le seul aspect graphique.

En réalité, *Lorem* n'est pas un mot latin, bien qu'il soit, semble-t-il extrait d'un texte de Cicéron (De *finibus bonorum et malorum*). On pense qu'il a été utilisé comme du faux texte dans les imprimeries depuis les années 1500, mais en le modifiant pour le travestir plus sûrement. À partir du texte de Cicéron « *Nequeporro quisquam est, qui dolorem ipsum quia dolor sit omet, consectetur, adipisci velit…* » « Il n'existe personne qui aime la souffrance pour elle-même, ni qui la recherche ni qui veuille pour ce qu'elle est… » On voit bien que *dolorem ipsum* a été tronqué pour devenir *lorem ipsum*, tout à fait inconnu et donc apte à jouer le rôle de simple remplissage.

Le latin et le droit

En France, le latin a été pendant des siècles la langue de la justice et du droit, et cette situation s'est maintenue jusqu'à l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, par laquelle, en 1539, François Ier met fin à une situation qui ne pouvait plus durer, les accusés tout comme les victimes ne réussissant plus à suivre ce qui se disait dans les tribunaux. En effet, la langue parlée par le peuple de France avait pris une forme de latin tellement évoluée que cette langue ne ressemblait plus que de

loin au latin des juges et des avocats, devenu aux justiciables aussi incompréhensible qu'une langue étrangère.

Exit le latin, mais pas tout à fait

15 août 1539 : une date emblématique dans l'histoire du français car elle marque l'entrée officielle de la langue française dans la vie du royaume, à la faveur de cette Ordonnance de Villers-Cotterêts promulguée par François Ier sur la réforme de la justice.

Dans le souci d'une meilleure compréhension entre les parties et d'une réduction de l'incertitude dans l'interprétation des textes administratifs et officiels ainsi que dans l'application des décrets et des lois, deux articles, l'article 110 et l'article 111, portent spécifiquement sur la langue des tribunaux et de l'administration : désormais, tout devait être parfaitement clair dans les plaidoiries et dans les jugements, et la solution était d'en exclure le latin.

Les raisons en sont nettement exposées dans le texte de cette ordonnance (où l'orthographe d'origine a été respectée) :

> « Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrests, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et escrits si clairement, qu'il n'y ait ne puisse avoir aucune ambiguïté ou incertitude, ne lieu à demander à interprétation. »

La mesure sera suivie d'effet dans toutes les juridictions, et le latin devra disparaître de tous les actes écrits ou parlés de la vie publique, comme cela est précisé dans les lignes ci-dessous :

> « Et pour ce que de telles choses souuent aduenues sur l'intelligence des mots latins contenus esdits arrests, nous voulons dores en auant que tous arrests ensemble toutes autres procedures, soient de nos cours souueraines et autres subalternes et inferieures, soient de registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments et autres quelconques actes et exploicts de justice, ou qui en dependent, soient prononcez, enregistrez et délivrez aux parties en langaige maternel françois et non autrement. »

Le latin est donc très clairement visé, et il disparaîtra effectivement des usages parlés et écrits des tribunaux… tout en laissant de nombreuses traces dans le langage du droit.

Survivances du latin dans le langage du droit et de la justice

En parcourant, encore de nos jours, plaidoiries et jugements rédigés en français, on peut trouver quelques locutions latines comme :

ad nutum, « à son gré » (littéralement, « à un signe de tête »)

ab intestat, (l'héritier) « lorsque le défunt n'a pas laissé de testament »
affectio societatis, « intention de s'associer »
de cujus, abréviation de *de cujus successione agitur*, « la personne dont on règle la succession »
sui generis, « [une disposition] qui n'est réductible à aucune catégorie préexistante »
intuitu personae, « en tenant compte de la personne »
corpus delicti, « le corps du délit »
exequatur, « que soit exécuté »
alibi, « ailleurs, dans un autre lieu »
donatio post nuptiae, « donation après mariage »
secundum legem, « selon la loi »
bonafides, « bonne foi »

Il existe aussi de très anciens adages du droit qui peuvent figurer en latin dans des textes juridiques, bien qu'ils soient de nos jours le plus souvent traduits en français :

testis unus, testis nullus, « un seul témoin, pas de témoin »
nulla poena sine lege, « nulle peine sans loi »

Toutes ces expressions latines gardent généralement en français une prononciation « à la française », ce qui n'est pas le cas pour une autre variété de latin, plus proche de la tradition, et reconnaissable entre toutes : celle du latin d'église.

CHAPITRE 7

LE LATIN D'ÉGLISE

Malgré l'évolution inévitable du latin vulgaire sur la voie des diverses langues romanes, la tradition du latin classique ne s'était pas perdue, et on pourra la voir clairement se perpétuer pendant encore de longs siècles, aussi bien dans les écrits des lettrés et les textes scientifiques que dans les documents et la liturgie de l'Église catholique romaine.

La diffusion du christianisme et le latin

Dès le très haut Moyen Âge, la propagation du christianisme avait sans doute été un des éléments décisifs pour favoriser l'adoption généralisée du latin, qui, au plus tard au IVe siècle, avait remplacé le grec dans la liturgie chrétienne, tandis que parallèlement commençait dans les usages quotidiens le lent processus de dialectalisation qui devait aller jusqu'à rendre le latin des offices religieux imperméable aux usagers.

En Gaule, dès la fin du IIe siècle, des communautés chrétiennes sont historiquement attestées à Lyon, Autun, Dijon, Langres et Besançon, et à la fin du IVe siècle, on peut estimer que toute la population des villes est convertie, tandis que commence la lente évangélisation des campagnes, au moyen du latin devenu la langue officielle de l'Église.

Une langue latine un peu évoluée

On ne peut pas préciser avec exactitude les transformations que le latin classique avait connues à cette époque, mais il est clair que la prononciation avait subi des changements inévitables, déjà visibles par exemple chez saint Augustin (IVe-Ve siècle) ou clairement signalés par Grégoire de Tours au VIe siècle.

Le vocabulaire aussi s'était modifié. C'est ainsi, par exemple, que dans la langue courante :

auris, « oreille », avait été remplacé par le diminutif *auricula*
os, « bouche », par *bucca*
ager, « champ » avait laissé la place à *campus*
potare, « boire », à *bibere*
domus, « maison », à *casa*
equus, « cheval », à *caballus*

Les divergences de plus en plus sensibles entre le latin entendu à l'église et les différentes nouvelles formes qu'il avait prises sur le terrain devaient ensuite provoquer une réaction de taille puisque vers le IXe siècle, et grâce à la réorganisation des écoles par la volonté de Charlemagne, le latin ancien avait été remis à l'honneur, en préconisant la relatinisation du vocabulaire.

Mais à l'église, cette relatinisation n'était pas nécessaire puisque le latin y régnait encore sans partage, aussi bien dans les diverses parties des offices religieux que dans les prêches.

Quelques spécificités phonétiques du latin d'église

En France, ce qui frappe tout d'abord, dans ce latin de la liturgie catholique, c'est probablement sa prononciation, qui ne suit ni les habitudes de la prononciation française (*civitatem* prononcé [sivi'tatem]), ni les principes de la prononciation restituée du latin classique telle qu'elle est préconisée par les professeurs de latin (*civitatem* prononcé [kiwi'tatem]).

En fait, l'Église catholique de France avait opté pour la prononciation à l'italienne, qui se distingue principalement de la prononciation à la française par quelques traits aisément repérables :

- la voyelle de la préposition latine *cum*, « avec », se prononce comme celle de la préposition française *pour*, alors que, selon les habitudes françaises, *cum* se prononce [kɔm] comme *comme*
- la succession *ti*, dans *potionem*, « potion », se prononce [ts]
- la consonne *c*-, devant *-e* ou *-i*, se prononce [tʃ], par exemple dans *cena*, « dîner », [tʃena]
- la consonne *g*-, devant *-e* ou *-i*, se prononce [dʒ], par exemple dans *frigidus*, « froid », [fridʒidus]

Quelques spécificités lexicales du latin d'église

Alors qu'il est assez particulier sur le plan phonétique, le latin de l'Église ne diffère que très légèrement du latin classique sur le plan grammatical ou lexical, et c'est même grâce à son omniprésence auprès des fidèles qu'une grande quantité d'éléments lexicaux du latin ont pénétré dans la langue générale, sous une forme plus ou moins évoluée par rapport à leur forme latine d'origine, et bien souvent avec des significations différentes, spécifiques de la vie religieuse.

Quelques éléments de vocabulaire religieux

absolution < lat. *absolutionem*, « acquittement »

ascension < lat. *ascensionem*, « montée au ciel miraculeuse du Christ quarante jours après sa résurrection »

assomption < lat. *adsumptionem* (*Vulgate*), « action d'être emporté au ciel ». N'est plus attesté en français qu'à l'occasion du 15 août, date de la fête de l'Assomption de la Vierge.

baptême < lat. *baptisma*, « immersion », plus tard « baptême » (dans la *Vulgate*)

bénédiction < lat. *benedictionem*, « louange », puis « bénédiction »

carême < lat. classique *quadragesima* (sous-entendu *dies*) : la forme *carême* représente l'évolution du latin populaire *quaresima* « quarantième (jour) », car le carême marque le quarantième jour avant Pâques

cathédrale < lat. *cathedra*, « siège à dossier », d'abord sous la forme *église cathédrale*

chanoine < lat. *canonicus*, « théoricien »

ciboire < lat. ecclésiastique *ciborium*. En français, le sens est restreint spécifiquement au vase où l'on garde les hosties consacrées, un sens qu'il tient du latin ecclésiastique *ciborium*, alors qu'en latin classique *ciborium* était le nom d'une « coupe ayant la forme d'une fleur de nénuphar d'Égypte ».

hostie < lat. *hostia*, « victime expiatoire », servant du temps des Romains aux sacrifices des haruspices, mais désignant de nos jours très précisément la petite rondelle de pain azyme consacrée au cours de la messe

jubé < lat. *jube*, « ordonne ! ». Il s'agit, pour désigner ce balcon d'où le prêtre lit un passage de *l'Évangile*, du premier mot de la prière : *Jubé, domine, benedicere*, « Ordonne, Seigneur, de bénir »

malédiction < lat. eccl. *maledictionem*, en lat. class. « médisance » (du verbe *maledicere*, « tenir de mauvais propos »)

messe < lat. *missa*, la phrase totale étant *Missa est contio*, « l'assemblée des fidèles est renvoyée », autrement dit « la séance est levée »

nonne < lat. eccl. *nonna*, attesté à basse époque au sens de « nourrice », mais ne désigne de nos jours qu'une « bonne sœur »

office < lat. eccl. *officium*, dans le sens de « service religieux », alors qu'en latin classique la signification était beaucoup plus large

oraison < lat. eccl. *orationem*, « prière » (lat. class. « discours »)

péché < lat. eccl. *peccatum*, « faute contre la loi religieuse »

prêcher < lat. eccl. *praedicare* (lat. class. « publier, annoncer »)

presbytère < lat. eccl. *presbyterium*, « fonction ecclésiastique ». Le sens de « lieu d'habitation du prêtre » ne s'est installé en français qu'au XVIIIe siècle

prêtre < lat. eccl. *presbyter*, qui a d'abord désigné dans le *Nouveau Testament* un des « anciens du peuple »

procession < lat. eccl. *processionem*, « cortège religieux accompagné de chants et de prières », à partir du verbe du latin classique *procedere* « avancer »

rédemption < lat. eccl. *redemptionem*, « rachat », du verbe latin classique *redimere*, « racheter »

RÉCRÉATION

DEUX MOTS À PARTIR D'UN SEUL :
LES DOUBLETS

Dans de nombreux cas, le latin a fourni deux mots français à partir d'un seul. C'est ce qu'on appelle des doublets, comme pour *froid et frigide*, du latin *frigidus*.

Quel est le doublet de :

1. *rédemption*, à partir du latin *redemptionem* ?
2. *monastère*, à partir de *monasterium* ?
3. *absolu*, à partir de *absolutum* ?
4. *sacrement*, à partir de *sacramentum* ?
5. *presbytère*, à partir de *presbyterium* ?

rogations < lat. eccl. *rogationes* « prières publiques faites pendant une procession », du lat. class. *rogare*, « demander »

sacerdoce < lat. class. *sacerdos* « prêtre », dont le sens s'est étendu à la fonction exercée par le prêtre

sacrement < lat. eccl. *sacramentum*, en lat. class. « obligation, serment »

séculier < lat. eccl. *saecularis*, formé sur *saeculus*, « siècle », avec le sens de « vie dans le monde », opposé à « vie religieuse »

sermon < lat. *sermonem*, « conversation », qui a pris, en latin ecclésiastique, le sens de « discours prononcé en chaire »

Ite missa est

Depuis les réformes liturgiques du Concile Vatican II, (21 novembre 1963), les langues vernaculaires avaient été autorisées dans la célébration de la messe, d'où le latin était resté absent jusqu'au 7 juillet 2007, date à laquelle le pape Benoît XVI publie un texte autorisant un plus large recours à la messe traditionnelle en latin, et un retour éventuel des prières en latin.

Une prière en latin

Voici, en guise de conclusion de ce chapitre sur le latin ecclésiastique, le *Notre-Père* en latin, précédé des quelques mots qui accompagnent le signe de la croix :

In Nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

Au Nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

Pater Noster, qui es in caelis : sanctificetur nomen tuum ;
Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié ;

adveniat regnum tuum ; fiat voluntas tua, sicut in caelo, et in terra.
que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie ; et dimitte nobis débita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris ;
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ;

et ne nos inducas in tentationem ; sed libera nos a malo. Amen.
et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Amen.

Le latin de la messe dans une chanson

On peut se demander si ce retour du latin dans les cérémonies à l'église aurait réjoui Georges Brassens, lui qui, dans sa chanson *Tempête dans un bénitier*, répétait comme en refrain :

« Sans le latin, sans le latin
La messe nous emmerde…
Sans le latin, sans le latin
Plus de mystère magique… »

En tout cas, même et surtout hors de l'Église, le latin reste encore de nos jours très visible, mais cette fois dans un esprit franchement ludique, ou tout au moins vraiment divertissant, sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler le *latin de cuisine*.

CHAPITRE 8

LE LATIN DE CUISINE

Le « latin de cuisine », vu comme une préparation culinaire assez incongrue, évoque l'idée d'un latin en quelque sorte « fabriqué », comme on confectionne un plat à partir d'ingrédients alimentaires dans une cuisine. C'est en fait une espèce de sport qui s'exerce le plus souvent « pour rire » ou pour « faire rire ».

Cette métaphore, *latin de cuisine*, a longtemps été concurrencée par une autre, venue d'Italie, que l'on connaît sous le nom de *latin macaronique*, et qui en est d'ailleurs le précurseur.

Le latin macaronique (XVI^{e} siècle)

On cite Teofilo Folengo (également connu sous le nom de *Merlin Coccaïe*, 1491-1544) comme l'auteur le plus doué de son temps pour écrire d'une manière originale : avec un vocabulaire italien de la langue usuelle, de préférence sous une forme dialectale, mais çà et là latinisé de façon humoristique grâce à des désinences latines ajoutées et en créant des formes inédites reposant sur des bases latines nettement reconnaissables. On en trouve chez Rabelais.

Le français latinisé de Rabelais

Rabelais était un fervent admirateur de Folengo, et c'est parfois dans un latin macaronique très élaboré, avec des allures de français très savant, que Rabelais avait rédigé (dans *Pantagruel*, livre VI) le récit de la rencontre de Pantagruel avec l'écolier limousin.

Une partie en est reproduite ci-dessous, où l'on peut reconnaître une caricature de la langue (française) pédante alors à la mode chez les étudiants de la Sorbonne, avec des mots français loin cherchés, et reposant sur des bases latines plus ou moins improbables.

DU « LATIN MACARONIQUE »
CHEZ RABELAIS

C'est une langue presque incompréhensible par ses latinismes sous-jacents, que l'on peut lire dans *Pantagruel*, lorsque le héros rencontre l'écolier limousin, l'échange suivant :

« Tu viens doncques de Paris ? dist-il. Et à quoy passez-vous le temps, vous aultres messieurs estudiens audict Paris ? »

Respondit l'escholier :

« Nous transfretons la Sequane au dilucule et crépuscule ; nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe ; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verosimiles amorabonds, captons la bénévolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe féminin. Certaines diecules, nous invisons les lupanares… »

Pour une aide à la lecture de ce latin macaronique déguisé en français, voici quelques points de repère :

transfretons, « traversons » ; *Sequane* « la Seine » ; *dilucule*, « le point du jour » ; *compites*, « carrefours de routes » ; *quadrivies*, « carrefour de chemins » ; *urbe*, « ville » ; *despumons*, « écumons » ; *verbocination latiale*, « le parler du Latium », autrement dit le latin ; *verosimiles amorabonds*, « vraisemblables amants » ; *certaines diecules* « à certains moments » ; *invisons* « visitons ».

François RABELAIS,
Pantagruel, livre VI.

Du latin macaronique chez Molière

C'est aussi pour ridiculiser le pédantisme des médecins incompétents que Molière n'a pas hésité à terminer *Le Malade imaginaire* (1673) par une parodie d'examen de médecine, où, au cours d'une cérémonie burlesque, plusieurs docteurs interrogent le candidat (Bachellerius) dans un latin approximatif, mêlé de barbarismes comme *maladus*, « malade » ou *mauvaiso*, « mauvais », ou encore *crevare*, « crever »:

PRAESES (le Président)
Juras gardare statuta
Per Facultatem praescripta
Cum sensu et jugeamento ?

BACHELLERIUS
Juro.

PRAESES
Essere in omnibus

Consultationibus,
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso ?

BACHELLERIUS
Juro.

PRAESES
De non jamais te servire
De remedis aucunis
Quam de ceux seulement doctae Facultatis,
Maladus dut-il crevare
Et mon de suo malo ?

BACHELLERIUS
Juro.

Il est sans doute inutile de traduire ce dialogue assez surréaliste, tout à fait transparent, mais on se doit de signaler que ce passage n'a pas été choisi au hasard. Il l'a été en raison de son importance pour la petite histoire littéraire : on dit que c'est en prononçant ce premier *Juro*, « Je le jure », que Molière, qui jouait le rôle du Malade, le 17 février 1673, avait ressenti les premières atteintes de son mal, qui devait lui être fatal, chez lui, une heure plus tard.

Exercices de style

C'est dans un esprit moins polémique, mais tout aussi réussi, que Raymond Queneau, fervent adepte du surréalisme et membre de l'Oulipo (OUvroir de Littérature Potentielle) a bien plus tard composé ses *Exercices de style* (*1947*). Dans ce petit ouvrage, il avait réalisé l'exploit de composer 99 versions pour une même histoire tout à fait anodine, mais chaque fois avec une contrainte différente, par exemple en utilisant des « italianismes », des « anglicismes », des « hellénismes », ou encore… en style « macaronique ».

Voici le texte de base :

Dans l'S, à une heure d'affluence. Un type dans les vingt-six ans, chapeau mou avec cordon remplaçant le ruban, ou trop long comme si on lui avait tiré dessus. Les gens descendent. Le type en question s'irrite

contre un voisin. Il lui reproche de le bousculer chaque fois qu'il passe quelqu'un. Ton pleurnichard qui se veut méchant. Comme il voit une place libre, se précipite dessus.

Deux heures plus tard, je le rencontre Cour de Rome, devant la gare Saint-Lazare. Il est avec un camarade qui lui dit : « Tu devrais faire mettre un bouton supplémentaire à ton pardessus. » Il lui montre où (à l'échancrure) et pourquoi.

Et voici la version macaronique :

Sol erat in regionem magnissima. Senatus populusque parisiensis sudebant. Autobi passebant completi. In uno ex supradictis autobibus qui S denominationem portebat, hominem quasi junum, cum collo multi elongato et cum chapito a galono tressato cerclato vidi. Iste junior imultavit alterum hominem qui proximus erat pietinat, inquit, pedes meos post deliberationem animae tux. Tunc sedem libram vidente, cucurrit là.

Sol duos horas in coelo habebat descendues. Sancti Lazari stationem rerrocaminorum passente devant, junum supradictum cum altero ejusdem farinae qui arbiter élegantiarum erat et qui apropo uno ex boutonis capae junioris consilium donebat vidi.

On aura remarqué qu'il ne s'agissait vraiment pas pour Raymond Queneau d'élaborer une traduction mot à mot, mais plutôt de saisir l'occasion de placer des formules latines archiconnues (mais dans d'autres contextes) comme *senatus populusque*, ou de se faire plaisir en glissant au beau milieu du texte une métaphore idiomatique bien française (*de la même farine*) déjà connue en latin (*ejusdem farinae*), ou encore de créer des barbarismes inédits (*chapito*, « chapeau », *boutonis*, « boutons », *arbiter elegantiarum*, « arbitre des élégances »).

DU LATIN POUR RIRE

C'est dans *Les Copains*, de Jules Romains, à la fin du chapitre 2, que l'auteur pousse la plaisanterie jusqu'à donner une traduction tout à fait farfelue et pince-sans-rire de son long discours en latin, qui se termine ainsi :

— *Merdam, merdam*, hurla Bénin exaspéré.
— Salut, salut, cria le traducteur.
— *Utinam super caput tuum cacent !*
— Que les oiseaux du ciel répandent leur bénédiction sur votre tête !

Ce type de plaisanterie, à partir du latin, est moins fréquent de nos jours, comme on pourra le constater dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 9

DU LATIN POUR AUJOURD'HUI

Comme on vient de le constater avec ce que l'on a appelé le latin *macaronique* ou latin *de cuisine*, cette langue vénérable qu'est pourtant le latin a donc pu être manipulée, malmenée, déguisée avec désinvolture, comme un matériau se prêtant sans peine aux contraintes d'un divertissement intellectuel pour amateurs cultivés.

Mais, au Vatican, le latin constitue également un véritable outil pratique dans la vie courante, par exemple pour retirer de l'argent dans un distributeur de monnaie.

LES DISTRIBUTEURS AUTOMATIQUES
PARLENT LATIN

Si l'on veut obtenir des espèces à partir d'un distributeur de monnaie de la Banque du Vatican, on sera sans doute surpris de découvrir le texte d'accueil que l'on voit s'afficher sur l'écran, car les instructions sont en latin :

Inserito scidulam quaeso ut faciundam cognoscas rationem.

« Prière d'insérer la carte pour accéder aux opérations possibles. »

Il est probable que tous les usagers de ces appareils ne puissent pas comprendre ces instructions, d'autant plus que de nombreuses réalités modernes n'ont pas reçu d'équivalents en latin.

Mais le latin a également été l'objet de recherches approfondies très sérieuses au Vatican.

Le latin et le Vatican

En 1964, c'est dans un but pédagogique, et afin de compenser les carences de la langue latine classique face aux nouveautés du monde contemporain, que le Vatican avait fondé un Institut, nommé *Institution Altioris Latinitatis*, avec pour mission de créer un vocabulaire latin apte à rendre compte des notions et des inventions inexistantes dans l'Antiquité mais qui nous entourent de nos jours quotidiennement.

Il en est résulté un dictionnaire bilingue italien-latin moderne, intitulé *Lexicon recentis latinitatis*, « Dictionnaire de la latinité récente », qu'il nous est à présent loisible de feuilleter avec curiosité.

Le *Lexicon recentis latinitatis*

Ce gros dictionnaire de 728 pages, élaboré sous la direction du révérend père Carlo Egger, et dont la première édition remonte à la dernière décennie du XXe siècle, a été réédité en un seul volume en 2003, et réimprimé en 2004.

Il offre près de 8 000 entrées présentant des formulations, en latin, de réalités de la vie moderne, mais qui étaient inconnues ou nommées autrement dans l'Antiquité. On en trouvera un certain nombre d'exemples, suivis de quelques commentaires, dans la liste suivante.

Un peu de latin modernisé

On remarquera dans cette liste que les entrées sont en italien (comme dans l'ouvrage cité ci-dessus), mais qu'elles présentent aussi, en italien, quelques emprunts au français (*beige, chic, menu…*) ou à l'anglais (*fifty-fifty, gang, VIP…*), devenus familiers un peu partout en Europe. Leurs formulations en latin sont ici suivies de leur signification mot à mot.

aerodromo, « aérodrome » : *aeronavium portus* (= port des aéronefs)
albicocca, « abricot » : *malum Armeniacum* (= pomme d'Arménie)
bazar, « bazar » : *emporium Muslimorum* (= marché des musulmans)
beige, « beige » : *lanicolor* (= couleur de la laine) berceuse, « berceuse » : *soporifera cantiuncula* (= petite chanson soporifique)
blue jeans, « [blue] jeans » : *bracae linteae caerulae* (= pantalon de toile bleue)
carburante, « carburant » : *liquor propulsorius* (= liqueur qui fait avancer)
chic, « chic, élégant » : *exquisitus* (= choisi, recherché)
chifel, « croissant » : *paniculus lunatus* (= petit pain en forme de croissant de lune)

computer, « ordinateur » : *instrumentum computatorium* (= instrument des calculateurs)
disoccupato, « chômeur » : *otiosus invite* (= oisif contre son gré)
fiacre, « fiacre » : *publica raeda* (= chariot public)
fifty-fifty, « moitié-moitié » : *aequissima partitio* (= partage très égal)
film, « film » : *pellicula cinematographica* (= pellicule cinématographique)
footing, « footing » : *exercitatio ambulandi currendique* (= exercice en marchant et en courant)
fotocopia, « photocopie » : *exemplar luce expressum* (= copie réalisée grâce à la lumière)
fotofobia, « photophobie » : *lucis timor* (= crainte de la lumière)
fox terrier, « fox-terrier » : *canis vulpium vestigator* (= chien chasseur de renards)
foyer, « foyer » (dans un théâtre) : *teatrale vestibulum* (= entrée de salle de théâtre)
frac, « frac, habit de cérémonie noir, à basques » : *tunicula caudata* (= petite tunique à queue)
frana, « éboulement » : *terrae lapsus* (= éboulement du sol)
francofono, « francophone » : *gallice loquens* (= qui parle « gaulois »)
frigorifero, « réfrigérateur » : *armarium frigidarium* (= armoire froide)
frittata, « omelette » : *ovorum intrita* (= soupe d'œufs)
frusta, « fouet » : *flagellum* (= fouet)
fucile, « fusil » : *manuballista ignivoma* (= arbalète qui vomit du feu)
fuggi fuggi, « sauve-qui-peut » : *fuga praeceps* (= fuite la tête en avant)
fumetto, « bande dessinée » : *libellus pictographicus* (= petit livre illustré)
fuoruscito, « réfugié politique » : *extorris* (= exilé)
gang, « gang, association de malfaiteurs » : *praedator manus* (= bande de voleurs)
garden-party, « garden-party, réception donnée dans un jardin » : *hortense conventiculum* (= petite réunion dans un jardin)
gendarme, « gendarme » : *miles a publica tutela* (= soldat de la protection publique)
giacchetta, « jaquette » : *levis tunicula manicata* (= petite tunique légère à manches)
giraffa, « girafe » : *camelopardalis* (= chameau panthère). Le lexique reprend ici l'ancien nom latin, cet animal étant apparu dans l'Antiquité comme un

animal fabuleux, et de taille gigantesque (le mâle peut atteindre jusqu'à six mètres de hauteur) : une sorte de chameau à peau de léopard.

landa, « lande » : *regio deserta* (= région déserte)

lenzuolo, « drap de lit » : *linteum lecti* (= toile de lin du lit) livrea, « livrée » : *vestis famuliaris* (= vêtement de serviteur)

mappamondo, « *mappemonde* » *: sphaerica terrarum imago* (= image sphérique des terres)

materasso, « matelas » : *culcita* (= matelas, coussin)

menhir, « mégalithe, pierre allongée dressée verticalement » : *lapis longus* (= pierre longue)

menu, « menu, liste des plats servis au cours d'un repas » : *escarum descriptio* (= description de ce qui est servi au repas)

meringa, « meringue » : *placenta ovicata* (= gâteau aux œufs)

minigonna, « minijupe » : *tunicula minima* (= tunique minuscule)

motto di spirito, « mot d'esprit » : *salse dictum* (= mot dit avec esprit)

occhiali, « lunettes » : *vitra ocularia* (= verres pour les yeux)

ONU « Organisation des Nations unies » : *Unitamm Nationum Coetus* (= réunion, assemblée des Nations unies)

paccottiglia, « pacotille » : *vilis merx* (= marchandise à bas prix)

pace maker, « stimulateur cardiaque » : *instrumentum cordi stimulando* (= instrument pour stimuler le cœur)

parafulmine, « paratonnerre » : *apparatus fulmen avertens* (= appareil détournant la foudre)

patois, « patois » : *angustioris regionis sermo* (= façon de parler d'une plus petite région)

picnic, « pique-nique » : *cenula subdivalis* (= petit repas en plein air)

slalom, « slalom, descente à ski selon un parcours sinueux » : *descensio flexuosa* (= descente tortueuse)

sonda spaziale, « sonde spatiale » : *siderale instrumentum exploratorium* (= instrument d'exploration des astres)

tabù, « tabou » : *sacra interdictio* (= interdiction sacrée)

telenovela, « série télé » : *fabula televisifica* (= pièce de théâtre télévisée)

ufo (= *unidentified flying object*) « ovni = objet volant non identifié » : *res inexplicata volans* (= objet volant non expliqué)

vip, « VIP » (= *very important person*) *: amplissimus vir* (= homme des plus considérables)

La publication de ce volumineux ouvrage par le Vatican a déjà connu un succès remarqué, et il sera sans doute suivi par d'autres opérations en faveur de la modernisation du latin, car le pape Benoît XVI avait dit son intention d'aller plus loin, en créant une nouvelle Académie de la langue latine, la *Pontificia Academia Latinitatis*. En feront partie d'éminents savants de différentes nationalités, avec pour mission de promouvoir la connaissance et l'utilisation de la langue latine aussi bien dans les milieux ecclésiastiques que dans les milieux scolaires.

Un guide de conversation à la portée de tous

Déjà, peu après sa publication en Italie, le *Lexicon recentis latinitatis* du Vatican avait aussi inspiré, en France, un auteur facétieux, qui avait eu l'idée, à l'occasion de l'Année sainte de l'an 2000, d'élaborer un petit guide amusant de conversation latine, pouvant éventuellement être utilisé dans la vie contemporaine : *Ad aeroportum !*.

On peut y lire par exemple des informations comme « le marmiton du Vatican (ou *Vaticani sublingio*) parle un latin de cuisine (*culinaria lingua utitur*) » ou encore « à la garden-party (*apud hortense conventiculum*), ce que l'on déguste est bien meilleur que chez McDo (*melius est quam filius Donaldi*) ». Ce pseudo-latin modernisé était en principe destiné au grand public.

Astérix en latin

Encore plus étonnant, le latin avait aussi trouvé plusieurs années auparavant une place inattendue – et vraiment de choix – dans des bandes dessinées destinées aux enfants, et en particulier dans les nombreux volumes d'*Astérix le Gaulois*, dont le premier date de 1961, et qui a même été traduit et édité en latin en 1973.

Ce premier volume totalement réalisé en latin a été suivi par plusieurs autres, tous publiés en Allemagne (*Falx aurea, Asterix apud Gothos, Asterix gladiator, Iter Gallicum…*).

Dans le premier volume de cette édition en latin (*Asterix Gallus*), au-dessous d'une carte où l'on peut lire, du nord au sud, *Lutetia, Aremorica, Celtae, Aquitania*, et *Provinda Narbonensis*, le texte commence ainsi :

« Tota Gallia, quae, ut vides, est divisa in partes quinque, a Romanis occupata est… Totane i Minime ! Vicus quidam a Gallis invictis habitatus invasoribus resistere adhuc non desinit. Neque vita facilis

legionariis Romanis, quibus sunt castra bene munita Babaorum, Aquarium, Laudanum, Parvibonumque… »

Ce qui correspond plus ou moins au texte original, en français :

« Toute la Gaule est occupée par les Romains… Toute ? Non ! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. Et la vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés Babaorum, Aquarium, Laudanum et Petibonum. »

Dès les premiers mots, il est évident que la traduction en latin n'est pas mot à mot, et plusieurs remarques viennent tout de suite à l'esprit : par exemple, au milieu d'une phrase latine anodine, on peut observer tout d'abord que les noms de lieux inventés – *Babaorum, Aquarium, Laudanum* et *Parvibonum* – ont, avec leur faux air authentiquement latin, un parfum nettement plaisantin. De plus, on appréciera le souci du détail latinisant qui se manifeste dans leur forme traduite : elle va jusqu'à modifier le nom du camp retranché nommé *Petibonum* dans la version française, en le transformant, dans sa version latine, en *Parvibonum* (grâce à l'adjectif latin *parvus,* « petit »).

Du latin dans l'univers *d'Astérix*

Mais c'est la version originale, en français, qui suscite les remarques les plus piquantes : on y trouve, aléatoirement réparties dans les différents volumes qui se sont succédé, auprès de multiples citations latines très célèbres (*alea jacta est* « le sort en est jeté », ou *veni, vidi, vici* « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ») et qui ont traversé les siècles, quelques rares formules en pseudo-latin, et qui illustrent à merveille ce que l'on entend par « latin de cuisine ».

On y découvre aussi parfois dans une même phrase des passages fortuits d'une langue à l'autre, qui surprennent et offrent un ressort comique, comme par exemple : *Bis repetita ne placent pas toujours* (*Le Bouclier arverne*, p. 46), ou *J'ai fait musca* « j'ai fait mouche » (*Astérix chez les Bretons*, p. 43).

Mais les trouvailles les plus amusantes des auteurs sont peut-être celles qui sous-tendent les noms des personnages, comme on pourra en apprécier le sel dans la liste qui suit :

Noms latins de personnages dans la série des Astérix

On y reconnaîtra sans peine des mots français latinisés sans effort particulier (*sacapus* = sac à puces), mais surtout des « à peu près phonétiques » voulus pour leur effet comique : *alavacomjetepus* = à la va-comme-je-te-pousse, ou *coquelus*,

coqueluche, ou encore *tomatojus,* cette fois avec un clin d'œil inattendu du côté de l'anglais (= *tomato juice*).

Ces terminaisons approximatives ont été soulignées dans tous les noms de cette liste présentant cette distorsion.

BISCORNUS, centurion (23. *Obélix et compagnie, 1976*, p. 5)

Caius MARCHÉOPUS, légionnaire (1. *Astérix le Gaulois*, 1961, p. 26)

Marius SACAPUS, centurion (1. *Astérix le Gaulois*, 1961, p. 9)

Gracchus NENPEUPLUS, général (3. *Astérix et les Goths*, 1963, p. 16). La terminaison *-us* a été ici soulignée afin de faire remarquer sa prononciation particulière, à la latine.

ASTERUS et OBELUS (3. *Astérix et les Goths*, 1963, p. 16) sont des noms qui méritent une mention spéciale : il s'agit de celui d'*Astérix* déguisé en Romain et de celui d'*Obélix* également déguisé en Romain. Attendu que la terminaison *-rix* dans *Astérix* est un nom gaulois, correspondant à *rex* en latin, le choix des auteurs aurait pu être *Astérex* et *Obélex*, mais la terminaison *-us* a sans doute semblé aux auteurs bien plus porteuse de romanité visible.

Gracchus NENJETEPLUS, centurion (4. *Astérix gladiateur*, p. 5, p. 2)

ZIGEPUS, légionnaire (4. *Astérix gladiateur*, 1964, p. 37)

Gracchus PLEINDASTUS, préfet (2. *La Serpe d'or*, 1962, p. 20)

Claudius METROBUS, guide touristique (2. *La Serpe d'or*, 1962, p. 28)

Circus GUGUS, marchand romain (32. *Astérix et la rentrée gauloise*, 1993, chapitre « L'Antiquaire »). Le nom *Gugus*, diminutif familier *d'Auguste,* le nom du clown au cirque, les auteurs ayant jugé bon d'y ajouter un prénom tout aussi évocateur du cirque, mais qui n'existait pas chez les Romains, *Circus*.

DÉCUBITUS, légionnaire (28. *Astérix chez Rahazade*, 1987, p. 13). Cette formulation médicale désignant le corps humain en position horizontale est pour le moins inattendue pour nommer un légionnaire.

FAITEXCUS, légionnaire (3. *Astérix et les Goths*, 1963, p. 8)

Caligula ALAVACOMJETEPUS, préfet des Gaules (4. *Astérix gladiateur*, 1964)

TIKEDBUS, dépanneur romain (5. *Le Tour de Gaule d'Astérix*, 1965, p. 14). L'anachronisme du ticket de bus pour régler le dépannage d'un char romain apporte un petit côté absurde qui peut faire sourire.

FAISMOJDUCUSCUS, Romain patricien (5. *Le Tour de Gaule d'Astérix*, 1965, p. 12). Bien sûr, on aurait tendance à prononcer autrement que *couscous* !

ENCORUTILFALLUQUEJELESUS, préfet (5. *Le Tour de Gaule d'Astérix*, 1965, p. 24). L'emploi de deux formes verbales au subjonctif imparfait surprend et fait aussi penser à l'ambiguïté de la dernière syllabe (= « susse » ou = « suce »), une plaisanterie habituelle en parlant français.

PACOTEALARGUS, légionnaire romain (3. *Astérix et Cléopâtre*, 1965, p. 37). Nouvel anachronisme faisant allusion à *l'argus*, une publication fournissant des informations spécialisées, en particulier dans le domaine de l'automobile.

Tullius STRATOCUMULUS, centurion (8. *Astérix chez les Bretons*, 1966, p. 5). Serait-ce une allusion au temps souvent gris dans la région ?

ARREDEBUS, légionnaire (9. *Astérix chez les Normands*, 1966, p. 20). Cet « arrêt de bus » est encore un anachronisme qui se veut amusant.

OLIBRIUS, légionnaire (9. *Astérix chez les Normands*, 1966, p. 26). Ce nom n'est pas une invention, mais celui d'un empereur romain du Ve siècle, dont la légende fit un fantoche. Son nom est de nos jours passé dans le langage courant, avec le sens de personnage pédant et ridicule.

HOTELTERMINUS, centurion (10. *Astérix légionnaire*, 1967, p. 22)

BELINCONNUS, centurion (10. *Astérix légionnaire, 1967*, p. 23)

Tullius FRANFRELUS, tribun romain (11. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 13). *Caius* JOLIGIBUS, soldat romain (11. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 24)

Lucius COQUELUS, archer, mais qui, en fait, est un fabricant de roues (n. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 28). Un nom à rapprocher de *Fanfrelus* (= fanfreluche), et *Ballondebaudrus* (= ballon de baudruche).

TOMATOJUS, garçon de bains (11. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 33)

Caius LAÏUS, garçon de bains (11. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 33)

BALLONDEBAUDRUS, centurion (11. *Le Bouclier arverne*, 1968, p. 37)

Tullius MORDICUS, centurion (12. *Astérix et les jeux Olympiques*, 1968, p. 5)

Caius SOUTIENMORDICUS (26. *L'Odyssée d'Astérix*, 1981, p. 7)

Gracchus GAROVIRUS, gouverneur romain (16. *Astérix chez les Helvètes,* 1970, p. 7)

DIPLODOCUS, gouverneur romain (16. *Astérix chez les Helvètes*, 1970, p. 19). Un des rares noms existant dans le vocabulaire scientifique zoologique actuel « espèce de dinosaure ».

DOICROCHUS (23. *Obélix et Compagnie*, 1976, p. 13)

INCONGRUS, Romain (23. *Obélix et Compagnie*, 1976, p. 37)

MALENTENDUS, marchand romain (23. *Obélix et Compagnie*, 1976, p. 38)

SAUDEPUS, soldat (18. *Les Lauriers de César*, 1972, p. 25. *Le Grand Fossé,* 1980, p. 18)

TROTTEMENUS, légionnaire (24. *Astérix chez les Belges*, 1970, p. 17)

SAINTLOUISBLUS, légionnaire (24. *Astérix chez les Belges*, 1970, p. 28) : un nouveau clin d'œil aux modes venues d'Amérique (= *Saint Louis blues*)

Caius SAUGRENUS, affranchi romain (23. *Obélix et compagnie, 1976*, p.12)

VOLFGANGAMADEUS, légat romain (24. *Astérix chez les Belges*, 1970, p. 28)

SOUSENTENDUS, sénateur (24. *Astérix chez les Belges*, 1970, p. 29)

PROSPECTUS, vice-amiral (30. *La Galère d'Obélix, 1996*, p. 6)

Le latin comme un intrus dans la langue gauloise

Tous ces efforts pour donner aux noms propres un habit proche du vrai latin s'accompagnent également de quelques réflexions de spécialistes tout à fait inattendues sur les emprunts du gaulois au latin, qui figurent aussi dans un des albums (32. *Astérix et la rentrée gauloise*, 2003), où Obélix s'écrie :

— Nous parlons latin, nous ?

Et voici la réponse du druide, Panoramix :

— Mais oui, *auditorium, ultimatum, aquarium*, c'est du latin, tout ça.

— Mais alors, druide, que faut-il dire ?

— Eh bien, il faut dire : « salle pour audition publique », « proposition n'admettant pas de contestation », « réservoir destiné aux animaux d'eau douce ou d'eau salée », *et caetera, et caetera*.

Sur le mode mi-plaisant, mi-savant, les auteurs d'*Astérix* reproduisent alors à leur manière les préoccupations et les solutions du *Lexicon recentis latinitatis*, où l'on peut lire, sous *acquario* (l'aquarium) : « *alveus beluarum marinarum* = baquet des animaux marins », et, sous *ultimatum, « extrema condicio* = les dernières conditions ».

Pourtant, on sait bien que les auteurs de ces bandes dessinées ne sont pas de savants latinistes, et ils le reconnaissent volontiers eux-mêmes.

LE LATIN DES « PAGES ROSES »

Les expressions et les phrases latines qui sont disséminées au hasard des différents volumes d'*Astérix* ne posent généralement pas de problème de compréhension car elles sont très célèbres ; elles vont de *Vae victis*, « malheur aux vaincus », à *Quid novi* ?, « quoi de neuf ? », en passant par *Vade retro,* « retire-toi ! », *De facto*, « de fait », ou encore, *Sursum corda !*, « haut les cœurs ! ».

Les quelques expressions citées ci-dessus sont déjà présentes dans le premier volume, *Astérix le Gaulois*. On les dirait sorties des pages roses du *Petit Larousse*, et, en consultant le site d'Astérix

sur Internet, on apprend d'ailleurs quelles en sont issues, René Goscinny ayant répondu avec humour à ses détracteurs à propos de son latin approximatif :

« Je me suis toujours inspiré des pages roses du *Petit Larousse* pour faire parler mes Romains en latin. Il m'est arrivé de recevoir des lettres de latinistes distingués me signalant une incorrection dans telle ou telle phrase, je les renvoyais à la page "tant" du *Petit Larousse*. Moi, je ne peux pas faire d'erreurs… Je n'ai jamais fait de latin ! »

Pullus Nicolellus Latina Lingua

Et, justement pour ceux qui n'ont jamais fait de latin, il est grand temps d'apporter quelques informations sur le latin des origines, sur sa structure et son évolution, non sans avoir auparavant salué la parution, le 9 novembre 2012, des aventures du *Petit Nicolas* en latin, plein de trouvailles, comme *glaucops est !*, « c'est chouette ! », *servus Pontifex*, « maître d'hôtel », *boum vir*, « cow-boy », *pediludus,* « football », ou même *r.m.s*. (= *risu mortuus sum*), « mdr (= mort de rire) ».

Après ce long voyage à la découverte du latin tel qu'il se manifeste aujourd'hui dans les langues occidentales, il est temps de chercher à mieux connaître les diverses facettes du latin classique qui l'avait précédé. Ce sera l'objet de la deuxième partie de cet ouvrage.

DEUXIÈME PARTIE

LE LATIN CLASSIQUE : STRUCTURE ET ÉVOLUTION

CHAPITRE 10

LE LATIN, LANGUE PRESTIGIEUSE

Comme on l'a vu précédemment, le latin est une langue de la famille indo-européenne appartenant au groupe des langues italiques, qui comporte également quelques langues moins répandues, comme par exemple l'osque ou l'ombrien, qui ont laissé peu de traces, alors que le latin a réussi à se faire une place de choix parmi les langues du monde au cours de sa longue histoire.

Les « âges » du latin

L'histoire de cette langue peut être découpée en tranches chronologiques :
latin archaïque (« très ancien latin »),
latin classique (« âge d'or »),
latin postclassique (« âge d'argent »),
latin tardif (« bas-latin »).

Le « très ancien latin »

Le latin archaïque (des origines jusqu'à la fin du IIe siècle av. J.-C.) nous est connu seulement grâce à des inscriptions ou des formules de lois, et ce n'est que vers le IIIe siècle av. J.-C. que la langue littéraire commence à se constituer, avec Livius Andronicus (–285/–204), de culture grecque, qui traduit *L'Odyssée* en vers latins, et Naevius, né à Capoue (–270/–200), qui écrit en latin des tragédies en vers.

Plus tard, Ennius (–239/–169) est considéré comme le père de la littérature latine, bien qu'il ait pratiqué tout d'abord l'osque et le grec. Malheureusement, les écrits de ces poètes anciens ne nous sont connus que par des fragments, et, de cette époque lointaine, seules quelques œuvres intégrales sont parvenues jusqu'à

nous : celles de Plaute (–254/–181), truculentes et pleines de calembours et celles de Térence (–190/–159), au comique plus discret.

De son vivant, Térence n'avait pas acquis une grande popularité, alors que Plaute était déjà très apprécié de ses contemporains, ce qui apparaît à l'évidence dans les termes de son épitaphe par Aulu-Gelle :

Postquam est mortem aptus, Comoedia luget, scaena est des Plautus erta, deiti Risus, Ludus Locusque et Numeri innumeri simul otnnes conlacrimarunt.

« Depuis que, de la mort, Plaute est l'hôte, la comédie est en deuil, le théâtre reste désert ; alors rires, jeux de scène, bons mots et rythmes innombrables, tous ensemble ont éclaté en larmes. »

L'influence de cet auteur comique s'est d'ailleurs poursuivie avec succès au cours des siècles, et en particulier en France, à l'époque classique, comme on peut le vérifier grâce à la Récréation suivante :

RÉCRÉATION

LA MARMITE (*AULULARIA*) DE PLAUTE A INSPIRÉ MOLIÈRE

Pour l'une de ses comédies, Molière s'est inspiré de *La Marmite*, de Plaute, où le personnage principal découvre une marmite pleine d'or, qui deviendra l'objet de tous ses soucis.

Quelle est cette pièce de Molière, qui a été créée le 9 septembre 1668 ?

Plus tard, Caton l'Ancien (–234/–149) a été le premier à écrire en latin une histoire de l'Italie. Il est également connu pour son traité d'agriculture (De re *rustica*) et il a été considéré comme le meilleur orateur de son temps.

Au Ier siècle av. J.-C., Varron (–116/–27) est un auteur de traités de philologie (De *lingua Latina*) ou d'agriculture (*Res rusticae*), tandis que Lucrèce (–98/–55), à la fois poète et philosophe, expose avec passion les vues scientifiques et philosophiques d'Épicure (*De natura rerum*), et que Catulle (–87/–54) est réputé pour ses poèmes dont le style recherché favorise les néologismes et affectionne particulièrement les hellénismes.

L'« âge d'or » du latin

On considère généralement comme l'âge d'or du latin la période qui va du milieu du Ier siècle av. J.-C. jusqu'au tout début du Ier siècle apr. J.-C. Cette forme aboutie du latin, appréciée pour sa perfection, est ensuite devenue la référence habituelle du latin classique pour les générations suivantes.

LES GRANDS AUTEURS LATINS

Sont considérés comme les plus importants représentants de la littérature latine classique :

Les prosateurs

CICÉRON (–106/–43), grand orateur, dont les discours sont un modèle de latin classique, et qui contrastent avec la langue plus relâchée de ses lettres.

CORNÉLIUS NEPOS (–110/–25), historien, auteur de plusieurs biographies.

JULES CÉSAR (–100/–44), dont le *De bello gallico* est un commentaire de sa campagne en Gaule.

SALLUSTE (–86/–35), homme politique et historien, amateur à la fois d'archaïsmes et de néologismes, et dont la concision est parfois facteur d'obscurité.

TITE-LIVE (–59/+17). l'historien de la Rome antique, depuis la fondation de Rome (*Ab urbe condita libri*).

Les poètes

LUCRÈCE (–98/–55), poète et philosophe, dont le *De natura rerum* expose la doctrine scientifique et philosophique d'Épicure.

CATULLE (–87/–54), poète lyrique, amateur de termes rares et d'hellénismes.

VIRGILE (–70/–19), illustre poète de la vie pastorale, et dont *L'Énéide* exalte l'histoire légendaire de Rome.

HORACE (–65/–8), un des plus grands poètes latins, ami de Virgile et protégé de Mécène.

PROPERCE (–47/–15), poète lyrique, dont les Élégies décrivent les tourments de l'amour.

OVIDE (–43/+17), dont les Métamorphoses sont un poème épique et mythologique, tandis que L'Art d'aimer et les Amours chantent l'acte sexuel sans fard, ce qui lui valut de mourir en exil.

L'« âge d'argent » du latin

La période allant de la mort d'Auguste (–14) à l'an 200 environ est celle du latin postclassique. Tout en renouant avec le latin classique, les auteurs de cette époque s'expriment dans un mode affecté et se plaisent à enrichir leur prose de nombreux éléments populaires ou archaïques. Tel est le style, par exemple, de l'historien Tacite (56/117), qui décrit avec pessimisme les mœurs de la cour impériale, du philosophe moraliste stoïcien Sénèque (–4/65), ou de Pline le Jeune (63/113), homme politique et écrivain, qui a su décrire avec finesse la société de son temps. Ce dernier est le neveu de Pline l'Ancien, qui n'est pas un poète, mais un grand savant.

PLINE L'ANCIEN (23/79)

De ce grand naturaliste romain, nous ne connaissons que *Naturalis historia*, le seul ouvrage qui nous soit parvenu, et qui regroupe en quelque sorte toutes les connaissances de son temps.

Cette œuvre monumentale, inspirée d'Aristote, est en réalité une vaste encyclopédie en 36 volumes, qui traite de sujets aussi divers que l'astronomie, la géographie, l'histoire naturelle, la métallurgie, l'anthropologie, la psychologie, la peinture, la sculpture, et qui a la particularité de comporter aussi des digressions intéressantes sur la vie quotidienne chez les Romains.

Pline l'Ancien fut témoin de l'éruption du Vésuve en 79 de notre ère, et il y trouva la mort.

À cette époque, outre le fabuliste Phèdre (vers –14/vers 50), dont certaines fables ont inspiré La Fontaine, deux auteurs en prose se signalent par leur originalité : Pétrone (14/66) qui, dans son *Satiricon*, donne une peinture truculente de la société romaine sous Néron, et Apulée (125/180) dont le récit fantaisiste (*Métamorphoses,* ou *L'Âne d'or*) mêle érotisme, scènes de violence et magie.

Dans un but bien plus pratique, Quintilien (v. 42/v. 95), avocat et professeur de rhétorique, élabore, dans son *Institution oratoire* (*De institution Oratoria*), un manuel éminemment pédagogique de conseils pour l'usage de la langue latine, où il enjoint à ses disciples – parmi lesquels se trouvait Pline le Jeune – de favoriser un retour à la pureté classique. Enfin, Suétone, ami de Pline le Jeune, s'est rendu célèbre par son ouvrage relatant les biographies des douze Césars (*De vita duodecim Caesarum libri*), de Jules César (–100/–44) à Domitien (51/96).

Le latin tardif

On a coutume de nommer latin tardif (ou bas-latin) la langue latine attestée entre l'an 200 environ et l'avènement approximatif des langues romanes (VIIe-VIIIe siècle).

À cette période appartiennent des œuvres d'auteurs chrétiens. Parmi eux, Tertullien (IIIe siècle), né et mort à Carthage, est le premier auteur chrétien à avoir exprimé sa foi en latin (alors qu'auparavant tout ce qui concernait cette religion se faisait en grec) ; un peu plus tard, saint Jérôme (340-420) est célèbre pour avoir traduit la *Bible* en latin à partir de l'hébreu. Cette traduction est désormais connue sous le nom de *Vulgate*. Enfin, saint Augustin (354-430) peut être considéré comme le plus savant des Pères de l'Église. Il influença Luther, Calvin, Jansenius, Descartes et Malebranche.

D'autres textes, de caractère non religieux cette fois, ont été rédigés à cette même époque (IVe siècle) : des grammaires, par exemple celle de Donat, précepteur de Jérôme, ou des textes historiques, comme ceux d'Ammien Marcelin, le plus connu des historiens de l'Antiquité tardive, ou encore poétiques

mais en même temps descriptifs de la nature, comme ceux d'Ausone (env. 309/env. 394).

Du VIe siècle jusqu'à la réforme carolingienne (VIIIe siècle), le niveau littéraire et grammatical baisse dangereusement : œuvres d'histoire et d'instruction religieuse, textes de lois, d'ordonnances et d'actes sont rédigés en un latin considéré comme plus ou moins décadent.

C'est en réalité l'époque où le *latin* dit *classique* commence à s'effacer au profit de formes nouvelles, qui vont peu à peu donner naissance aux différentes langues romanes.

L'éclipse progressive

On ne sait pas vraiment à partir de quand on n'a plus parlé latin en France, mais, grâce au Concile de Tours de l'an 813, on a la confirmation que s'y était développée une *rustica romana lingua*, différente du latin classique, dont il était nécessaire de tenir compte : il y est en effet préconisé en toutes lettres que les évêques seront dorénavant tenus de faire traduire les homélies dans cette *romana lingua,* dite « rustique ».

Un autre document, un peu plus tardif, connu sous le nom de *Serments de Strasbourg* (*Sacramenta Argentariae*), date du 14 février 842 et rapporte les discours prononcés par deux des petits-fils de Charlemagne afin de sceller leur alliance militaire. Ces serments présentent la particularité d'avoir été exprimés en deux langues – respectivement en langue romane (*romana lingua*) et en vieux haut allemand (*teudisca lingua* selon le texte latin) par chacun des deux monarques dans la langue de son frère : « *Ac sic, ante sacramentum circumfusam plebem alter teudisca, alter romana lingua alloquuti sunt* », c'est-à-dire : « Ils ont prêté serment devant le peuple, l'un en tudesque, l'autre en langue romane. »

Ce document, qui montre à l'évidence que le latin n'était plus une langue parlée à cette époque, est depuis lors considéré également comme le premier « monument » de la langue romane qui lui a succédé.

Face à cette nouvelle langue qui était en passe de devenir l'ancien français – mais qui ne l'était pas encore – le latin proprement dit ne subsistera plus que dans des usages propres à la liturgie dans le cadre de l'Église, d'une part, et dans des textes écrits par des lettrés et pour des lettrés, grâce à un alphabet qui a fait le tour du monde, d'autre part.

CHAPITRE 11

DES LETTRES ET DES CHIFFRES

L’alphabet latin s’enrichit

Cet alphabet latin ne comprenait à l’origine que des lettres capitales, 23 en tout :

ABCDEFGHIKLMNOPQRSTVXYZ

(déjà présenté ch. I, « Dans l’alphabet latin, une divergence inattendue », et « Tableau de l’évolution jusqu’à l’alphabet latin »)

Toutes les inscriptions latines apparaissent sous cette forme, et ce n’est que plusieurs siècles plus tard que seront aussi créées des lettres minuscules, mieux adaptées à une écriture cursive.

Cette innovation, effectivement destinée à faciliter l’écriture manuscrite, sera attestée vers la fin du VIIIe siècle, quand le grand savant Alcuin, évêque de York, sera appelé par Charlemagne à résider à l’abbaye de Saint-Martin-de-Tours afin de redonner vie à ce latin trop souvent malmené dans ses usages quotidiens, oraux et écrits : c’était là un des effets bénéfiques de ce que l’on a appelé la « Renaissance carolingienne », qui a eu pour résultat de promouvoir et d’améliorer la pratique du latin écrit.

Le progrès était en effet considérable, puisque l’alphabet latin est devenu depuis lors le plus largement répandu dans le monde, ce qui n’a pas été le cas pour la notation numérique romaine, qui, en revanche, est loin d’avoir connu un pareil succès…

Et pour cause, comme on pourra s’en persuader en observant de près les modalités de son fonctionnement.

Les chiffres romains de base

Ils ne sont que sept :

I (= I)
V (= 5)
X (= 10)
L (= 50)
C (= 100)
D (= 500)
M (= 1000)

À première vue, on les prendrait sans hésiter pour des lettres de l'alphabet latin, mais, selon les spécialistes, il n'en est rien à l'origine, car les chiffres romains dérivent en réalité, au moins pour les trois premiers (I, V, X), de la pratique de l'entaille, qui consistait à faire des encoches sur un fragment d'os ou un morceau de bois pour compter, par exemple, les animaux d'un troupeau ou la quantité de sacs de blé possédés : une encoche par animal ou par sac.

C'est ainsi que très naturellement, les quatre premières encoches ont pris la forme d'un simple trait vertical (I). Mais, pour une lecture plus rapide, la cinquième prendra ensuite une forme différente (V), et la dixième (X) sera composée de deux V superposés de façon inversée.

De leur côté, les signes L (= 50), C (= 100), D (= 500) et M (= 1 000), s'expliquent comme la déformation progressive de trois lettres grecques notant des consonnes qui n'existaient pas en latin : le théta, θ, le psi, Ψ, et le phi, φ.

Le θ grec, simplifié en C, a ainsi servi à noter le nombre « 100 », ce qui rappelait opportunément l'initiale de *Centum* « 100 » en latin. Le signe grec Ψ a été réduit à L, pour noter « 50 ». Le signe φ grec, progressivement transformé en M, a pu par ailleurs évoquer l'initiale de *Mille* « 1000 » en latin. Enfin, le signe D, moins transparent, résulte du choix de la moitié droite de cette même lettre grecque φ, pour correspondre à « 500 » (qui est effectivement la moitié de 1 000).

Un système de numération peu maniable

Ces sept chiffres étaient en principe aptes à écrire n'importe quel nombre de la langue latine, mais en pratique, la numération romaine n'a jamais servi que comme un système d'abréviations destinées uniquement à noter et à retenir les chiffres et les nombres, car elle se prêtait mal – pour ne pas dire pas du tout – aux opérations mathématiques. Cela explique pourquoi les Romains préféraient effectuer leurs calculs en utilisant des abaques à jetons.

L'ABAQUE ROMAIN

L'abaque romain était une table constituée de rainures parallèles sur lesquelles on faisait glisser des boutons mobiles. La première ligne était affectée aux unités, la suivante aux dizaines, la suivante aux centaines, et ainsi de suite. Les opérations se faisaient ainsi de façon rationnelle et rapide, ce qui était loin d'être le cas avec la notation numérique latine, trop peu maniable.

Pourquoi avoir abandonné ce système de notation

Si le système numérique romain n'a pas duré, c'est qu'après avoir été principalement régi par le principe de l'addition, il s'était ensuite compliqué de façon considérable par l'introduction d'une nouvelle règle, selon laquelle tout signe numérique placé à gauche d'un signe figurant une valeur supérieure devait en être retranché, et non pas ajouté.

Auparavant, très simplement, on pouvait, en appliquant la règle de l'addition, écrire :

I = I
II = I + I (= 2)
III = I + I + I (= 3)
IIII = I + I + I + I (= 4)

Avec la nouvelle règle permettant à la fois l'addition et la soustraction, les choses se sont gâtées : par exemple, pour 4, on pouvait écrire IV (c'est-à-dire 5 – 1), au lieu de IIII (c'est-à-dire I + I + I + I), mais pour 6, il fallait obligatoirement noter VI (c'est-à-dire 5 + 1). Les opérations en étaient évidemment ralenties.

Le nouveau système, un peu plus compliqué il est vrai, avait pourtant certains avantages, car on voit bien l'économie de place que cela représentait par rapport à la notation précédente puisque :

IX (= 10 – 1) au lieu de VIIII (= 2 signes au lieu de 5)
XL (= 50 – 10) au lieu de XXXX (= 2 signes au lieu de 4)
CM (= 1000 – 100) au lieu de DCCCC (= 2 signes au lieu de 5)

Mais la pratique simultanée du principe additif et du principe soustractif n'a finalement pas avantagé ce système de numération, décidément trop lent dans son application.

À titre d'exemple, voici, en chiffres romains, le nombre 1642, date de la naissance de Newton, ainsi que 1492, date de la découverte de l'Amérique :

1642 : MDCXLII, c'est-à-dire 1000 + 500 + 100 + (50 – 10) + 2
1492 : MCDXCII, c'est-à-dire 1000 + (500 – 100) + (100 – 10) + 2

Et pour mieux se rendre compte de la gymnastique peu commode qu'elle impliquait, on peut prendre quelques instants de détente (ou de « prise de tête ») en répondant aux questions de la Récréation suivante.

RÉCRÉATION

NUMÉRATION LATINE
ET NUMÉRATION ARABE

1. Comment pourrait s'écrire « à la latine » la date de la Révolution française ?
2. Comment peut-on transcrire en chiffres arabes la date de la création de l'Union Européenne par le traité de Maastricht, ici écrite à la latine : MDCCCCLXLII ?

On comprend donc pourquoi ce système de numération si malcommode ne fera pas d'adeptes hors de Rome, tandis que la langue latine elle-même traversera avec un succès jamais démenti les siècles et les pays, à la fois sous son apparence écrite et sous sa forme orale.

CHAPITRE 12

COMMENT ON PRONONÇAIT LE LATIN

Comment répondre à ceux qui montrent une méfiance un peu moqueuse à propos de la restitution de la prononciation du latin, qu'il est impossible de connaître, argumentent-ils, puisque les magnétophones n'avaient pas encore été inventés ?

La prononciation des voyelles

Il faut tout d'abord indiquer que les auteurs latins eux-mêmes se sont exprimés à ce sujet et qu'ils nous ont fourni de précieuses informations sur ce point.

Par exemple, si nous pouvons être sûrs que *lupus*, « loup », ne se prononçait pas avec la voyelle que l'on entend aujourd'hui dans le pronom personnel *tu* ou dans *rue*, c'est parce que déjà Quintilien, auteur latin du Ier siècle, confirmait que le latin ne possédait pas le son de l'upsilon grec.

De façon plus amusante, dans une comédie de Plaute (IIe siècle av. J.-C.), on voit un personnage qui feint de prendre le *Tu, tu*, « toi, toi », que lui adresse une personne qui l'interpelle, pour le cri d'un hibou, *tou-tou*.

Le texte de Plaute se déroule ainsi :

– *Tu, tu, istic !* (« Hé, toi, là-bas ! »)

– *Vin adferri noctuam, quae « tu tu » usque dicat* (« Veux-tu qu'on apporte un hibou, pour te répéter tou-tou »).

Avec une prononciation « à la française », c'est-à-dire avec la voyelle de *tutu* (le costume d'une danseuse), on ne pourrait évidemment pas reconnaître le hululement de l'oiseau, et l'allusion au hibou n'aurait alors aucun sens.

Sur ce point, un indice supplémentaire aboutissant à la prononciation *ou* peut être apporté par le vocabulaire onomatopéique latin, avec :

cuculus pour le nom du coucou, qui semble être une évidence

turtur pour le nom de la tourterelle, qui évoque assez bien son roucoulement
upupa pour celui de la huppe
ululare pour singer le cri des oiseaux de nuit
mugire pour imiter le beuglement des vaches
rugire pour le rugissement des félidés sauvages.

Des prononciations conformes à leur graphie

Par ailleurs, on a également la preuve, fournie par un auteur de l'époque de Cicéron, qu'en latin, *au* et *ae* se prononçaient comme de vraies diphtongues. Mais nous nous laissons leurrer par le français, où le substantif latin *aurum* est devenu *or* (prononcé avec une voyelle simple), et par l'italien et l'espagnol, où le nom latin *caena* « dîner » a abouti à *cena* (ces mots sont aussi prononcés avec des voyelles simples), en imaginant que c'étaient aussi les prononciations en latin. Et c'est grâce à l'historien Suétone (Ier-IIe s. apr. J.-C.) que nous apprenons, avec étonnement sans doute, qu'en latin, *au* et *ae* étaient au contraire bien réalisés au moyen de deux voyelles successives, dont la première était syllabique, et la deuxième articulée plus faiblement, c'est-à-dire réellement comme des diphtongues.

La prononciation de quelques consonnes

Les consonnes du latin étaient dans certains cas très différentes de ce qui nous est suggéré par leur graphie. Ainsi, la consonne notée dans l'alphabet phonétique par [ʒ], celle qu'en français nous entendons dans *joue* ou *jupe*, ainsi que celle qui figure au début de *vous* ou *vie*, [v], n'existaient pas en latin : *jam* « déjà » se prononçait comme *iam*, et *via* « voie, chemin », comme *wia*. Ces prononciations latines sont confirmées par exemple dans une fable de Phèdre, où le cri d'un corbeau (*aue !*), est pris par un passant pour un *ave* « bonjour » qu'on lui adresse. Il est évident, ici encore, qu'avec une prononciation « à la française », on ne comprendrait pas pourquoi cette méprise avait pu se produire.

Par ailleurs, la consonne notée <C> du latin se prononçait <u>toujours</u> comme [k], c'est-à-dire de la même manière devant <u>toutes</u> les voyelles (aussi bien devant <A> que devant <E> ou <I>) : dans *caelum*, « ciel », *calor*, « chaleur », *cena*, « dîner » ou *circus*, « cercle ». La même remarque s'applique à la consonne <G>, qui se réalisait comme dans le mot français *goût*, dans tous les cas : dans *Gallia,* « Gaule », *gustus*, « goût », *gibbosus*, « bossu » ou *genius*, « génie ».

La prononciation du latin, en français

Ces quelques indications permettent de se faire une idée un peu plus précise de la réalité du latin classique sous sa forme orale, alors qu'il avait en fait subi des déformations volontairement décidées en France au cours des siècles, d'où une prononciation du latin « à la française », assez éloignée de la réalité du latin classique.

EN FRANÇAIS, HISTOIRE DE LA PRONONCIATION DU LATIN

C'est vers le XIII^e^ siède que le latin commence à être prononcé « à la française ». Le latin *dictum*, participe passé du verbe latin *dicere*, par exemple, se prononçait à la française, et la meilleurs preuve, c'est que nous en avons gardé une trace en français moderne (*dicton*). On peut en dire autant du mot *rogaton*, qui, en latin, était *rogatum*, participe passé du verbe latin *rogare* « demander », et *de factotum*, du latin *fac totum*.

Au XVI^e^ siècle, les humanistes s'efforcent de faire prononcer toutes les lettres du latin, mais l'articulation de chaque lettre reste conforme aux habitudes françaises.

Avec l'introduction récente des consonnes <j> et <v>, distinctes respectivement de <i> et de <u>, le grammairien Ramus préconise plusieurs prononciations nouvelles du latin, comme par exemple [vita] « vie », au lieu de [wita]. De même, dans *alea jacta est*, « les jeux sont faits », *jacta* se prononce avec un [ʒ] au lieu de [j] (ce signe [j] représente, en écriture phonétique, un i non syllabique, comme dans *pierre*).

Au XVII^e^ siècle, Ménage conseille de prononcer la graphie <qu> comme [k], par exemple dans *quanquam*, ce qui donnera *cancan* (et qui nous est resté).

On aboutit ainsi au XIX^e^ siècle à des prononciations qui ne sont ni du latin ancien ni du français de l'époque : dans *rus*, « campagne », on entendait la voyelle de *rue*, mais *templum* se prononçait comme si ce nom s'écrivait *templomm*.

S'ensuit, à la fin du XIX^e^ siècle, une polémique qui a duré des décennies, entre les réformateurs, adeptes de la prononciation latine restituée, et certains lettrés qui désiraient lui garder une saveur typiquement française.

La réforme était sur le point d'aboutir en faveur de la prononciation latine restituée, quand l'Église décide d'adopter la prononciation « à l'italienne », où par exemple *ti* devant voyelle se prononce [ts], et où *c* devant *i* et *e* se prononce [tʃ], et g, [dʒ]. En 1929, c'est cette prononciation « à l'italienne » qui a fini par s'étendre en France à toute l'Église.

D'où la situation de désordre actuel, où l'on a du mal à choisir, entre la prononciation de l'Église, « à l'italienne », celle des universitaires, « à la latine », et l'ancienne prononciation, tout à fait aléatoire, « à la française ».

Comme cela a été montré dans les pages précédentes, on a bien un certain nombre de certitudes sur le latin tel qu'on le prononçait à l'époque de Cicéron, mais ces quelques indications sur les différences entre les prononciations du latin à l'époque classique et celles que l'on entend à l'heure actuelle ne font qu'effleurer la réalité de la structure du système phonologique du latin

(consonnes, voyelles et diphtongues, accent) : ce sera le sujet du prochain chapitre.

CHAPITRE 13

LE LATIN CLASSIQUE : STRUCTURE PHONIQUE

Grâce à l'abondante littérature latine parvenue jusqu'à nous, on a pu, par divers recoupements et par la comparaison des formes attestées, reconstituer le système phonologique du latin classique, ce qui revient à identifier l'ensemble des unités phoniques pertinentes de cette langue, c'est-à-dire celles qui permettent d'apporter une modification du sens.

Comment on établit un système phonologique

En remplaçant par exemple /p/ par /m/ dans *pater*, « père », on obtient un mot dont le sens est différent, *mater*, « mère », et ce rapprochement permet d'en conclure que /p/ et /m/ sont des phonèmes consonantiques distincts en latin.

On opère de la même manière pour tester la pertinence des distinctions vocaliques ou des diphtongues : par exemple, grâce à *planas*, « de surface plane », qui se distingue sémantiquement de *plenus,* « plein », on confirme que /a/ et /e/ sont deux phonèmes différents, et c'est parce que *cado*, « je tombe », s'oppose à la fois à *caedo,* « je frappe », et à *cedo*, « je m'en vais, je me retire », que l'on peut déduire que /a/, /ae/ et /e/ sont trois phonèmes distincts.

On trouvera ci-dessous successivement le système consonantique, le système vocalique et celui des diphtongues du latin.

Les consonnes du latin classique

CONSONNES SIMPLES
DU LATIN CLASSIQUE

	bilabial	labio-dental	dental	sifflant	vélaire	labio-vélaire
OCCL. SOURDES	p		t		k	kw

OCCL. SONORES	b	d		g	gw/w
FRICATIVES		f	s		
NASALES	m	n			

+ la latérale /l/, la vibrante /r/ et, en voie de disparition, la fricative glottale /h/

En positions initiale et finale, le système consonantique s'organise ainsi :

La disposition de ce tableau fait apparaître que le système repose en premier lieu sur deux séries de consonnes occlusives (elles sont réalisées par une fermeture totale du canal vocal, suivie par une ouverture brutale), qui peuvent être sourdes (p, t, k, kw), c'est-à-dire sans vibrations des cordes vocales, ou sonores (b, d, g, gw), avec vibrations.

Ces consonnes occlusives s'opposent à des consonnes fricatives (qui se réalisent par un simple rapprochement des organes de la parole en provoquant un frottement audible), /f/, et /s/.

On remarquera que les fricatives ne connaissent pas d'opposition entre sourdes et sonores, c'est-à-dire que /v/ et /z/ sont absents du système latin.

De même, les consonnes nasales /m/ et /n/, nommées ainsi parce qu'elles s'articulent en laissant passer une partie de l'air par le nez, se réalisent généralement comme des consonnes sonores, mais n'ont pas d'équivalents sourds.

Enfin, trois autres consonnes sont des phonèmes à classer à part parce qu'ils ne partagent aucun trait pertinent avec les autres phonèmes : la latérale /l/ (qui est la seule pour laquelle l'air passe sur les côtés de la langue), la vibrante /r/ (qui est également la seule à être roulée, de la pointe de la langue) et la fricative glottale /h/ (qui est la seule à être articulée au niveau de la glotte, et qui est obtenue par friction de l'air dans l'espace libre entre les cordes vocales à l'intérieur du larynx, la glotte). Cette consonne /h/ n'existe pas à la finale des mots.

Ces trois consonnes ont donc été disposées séparément, au bas du tableau.

En observant une nouvelle fois le tableau de ce système, on remarquera en outre que le classement des consonnes sur des lignes horizontales repose sur leur mode d'articulation, tandis que celui des colonnes verticales se fonde sur leurs points d'articulation.

Les colonnes verticales

Verticalement, chaque colonne correspond en effet à un point donné du canal vocal où se produit l'articulation :

Au niveau des lèvres : /p/, /b/, /m/
Au niveau des lèvres + dents : / f/
Au niveau des dents + langue plate : /t/, /d/, /n/
Au niveau des dents + langue creusée : /s/
Au niveau des dents + l'air passant sur les côtés : /l/
Au niveau des dents + pointe de langue relevée : /r/
Au niveau du voile du palais : /k/, /g/
Au niveau du voile du palais + lèvres arrondies : /kw/, /gw/
Au niveau de la glotte : /h/

À l'intervocalique

Toute une série d'autres consonnes vient s'ajouter aux précédentes dans la position entre deux voyelles : ce sont des consonnes longues, dites « géminées », homologues de toutes les consonnes figurant dans le tableau, à l'exception des occlusives sonores et de la consonne /h/. Ces géminées sont notées ci-dessous par un redoublement de la consonne, conformément à la forme graphique sous laquelle elles apparaissent dans les textes latins :

CONSONNES À L'INTERVOCALIQUE

pp	ff	tt	ss	kk	kk^w
p	f	t	s	k	k^w
b		d		g	g^w/w
mm		nn			
m		n			
		ll			
		l			
		rr			
		r			

Par exemple, *curo*, « je soigne », se distingue de *curro*, « je cours » ; *vero*, « je dis la vérité », de *verro*, « je balaie » ; *vita*, « vie », de *vitta*, « bandelette » ; *annus*, « année », de *ănŭs*, « vieille femme » ; *malo*, « je préfère », de *mallo*, « j'accuse » ; *pala*, « bêche, pelle », de *palla*, « manteau de femme » ; *pannus*, « morceau d'étoffe », de *panus*, « fil du tisserand ».

Quelques précisions

Un tableau de ce genre resterait parfaitement abstrait si l'on ne prenait la précaution de le compléter par quelques commentaires sur les modalités d'apparition de ces phonèmes, sur la manière dont ils se réalisaient et sur leur degré de vitalité à l'époque classique.

Il est par exemple nécessaire de rappeler que la consonne /h/ avait disparu très tôt de l'usage à Rome et qu'elle n'existait, au temps de Cicéron, qu'à l'initiale des mots, et uniquement en prononciation soignée. C'est sans doute la raison pour laquelle elle n'a jamais été prononcée en français dans le vocabulaire d'origine latine, contrairement à ce qui s'est produit dans les emprunts du français au germanique.

Il faudrait aussi indiquer que la sifflante /s/ se réalisait probablement à la manière du /s/ en castillan, c'est-à-dire comme une sifflante apico-alvéolaire, avec la pointe de la langue très relevée contre les alvéoles, au-dessus des dents supérieures.

On ajoutera que l'articulation de la consonne latérale /l/ était apico-vélaire, c'est-à-dire avec un relèvement du dos de la langue vers le voile du palais, tout en maintenant la pointe de la langue au niveau des dents. L'impression auditive est alors toute proche de la voyelle écrite *ou* en français. On peut s'en faire une idée en écoutant la prononciation de cette consonne dans les usages du portugais contemporain. Et nous avons une preuve de la réalité de cette prononciation en latin en constatant qu'en français, le latin *alba* est devenu *aube* (tout d'abord prononcé avec une diphtongue [aw]), ou que *palma* a abouti *à paume, talpa*, à *taupe*, ou encore l'adjectif *falsus*, à *faux*.

Enfin, il ne faudrait pas croire que la consonne /r/ était prononcée faiblement, et à la hauteur de la luette, comme aujourd'hui en français, mais un peu à la façon du [r] italien ou espagnol, avec la pointe de la langue produisant à l'avant de la bouche de fortes vibrations successives. Il est d'ailleurs bon de rappeler à ce propos que l'articulation uvulaire profonde [ʁ] que l'on connaît aujourd'hui dans la très grande majorité des usages du français, est plutôt récente et qu'elle n'est pas attestée, même à Paris, avant le XVIIe siècle.

Le système vocalique du latin classique

Il comptait 10 voyelles (5 brèves et 5 longues) et 4 diphtongues :

	VOYELLES				
brève	ĭ	ĕ	ă	ŭ	ŏ

longue	ī	ē	ā	ū	ō

Grâce au trait de longueur, on distinguait, par exemple :
pŏpulus, « peuple », de *pōpulus*, « peuplier »
mălum, « le mal », de *mālum*, « la pomme », ou encore
ŏs, ossis, « l'os » et *ōs, oris*, « la bouche ».

NB : Pour simplifier la composition typographique de cet ouvrage, la quantité des voyelles n'a été indiquée dans les exemples cités en latin, que dans les cas précis où ces caractéristiques font, comme ici, l'objet d'un commentaire.

La prononciation du phonème /ĭ/ bref était très relâchée, et se rapprochait de l'articulation de [e]. Il en était de même pour le /ŭ/ bref, qui tendait à se rapprocher de [o].

DIPHTONGUES
/ae/ /au/ /eu/ /oe/

Les diphtongues figurent dans les textes écrits en latin, mais elles se sont assez vite réduites. La diphtongue /eu/, très peu fréquente, a bientôt disparu, et les diphtongues /ae/ (*laetus*, « joyeux », *caecus,* « aveugle ») et /oe/ (*poena*, « châtiment, peine ») avaient déjà tendance à être prononcées comme des voyelles simples, du temps de Cicéron.

Une seule diphtongue /au/ (ex. *aurum, causa*…) s'est maintenue beaucoup plus longtemps et on en a gardé des traces dans les langues romanes : par exemple le mot latin *cautela*, « précaution, défiance », se dit encore *cautela* en italien. Il en est de même pour le nom latin *aula*, « salle d'entrée », resté *aula* en italien pour désigner une « salle de classe », et également passé en allemand dans le sens de « grande salle de conférences ».

L'accent

Enfin, on ne peut pas se faire une idée juste de la prononciation du latin et du fonctionnement du système total au cours de son évolution si l'on ne rappelle pas que tous les mots étaient porteurs d'un accent, et que cet accent avait une place fixe. Il se plaçait :

- sur l'avant-dernière syllabe si elle était longue, c'est-à-dire si elle comportait une diphtongue ou une voyelle longue (dans le verbe *dēbēre* « devoir », par

exemple, l'accent tombait sur la deuxième syllabe) ;

- sur la syllabe précédente (l'antépénultième) si l'avant-dernière syllabe était brève (dans le verbe *crēdĕre* « croire », l'accent tombait sur la première syllabe).

Cette insistance sur la place de l'accent dans le mot est d'autant plus indispensable que l'évolution phonétique du latin vers les langues romanes n'a pas été la même en position accentuée ou en position inaccentuée.

Une lente évolution phonétique

Le système phonologique du latin au Ier siècle av. J.-C., tel qu'il vient d'être présenté, connaîtra bientôt une réorganisation progressive, conduisant à la modification générale de la forme des mots, en raison de la création de nouvelles consonnes et de nouvelles voyelles, mais aussi, bien souvent, de la mise en place de formes raccourcies par rapport aux mots latins d'origine.

Tout cela aura une répercussion sensible, non seulement sur les formes lexicales, mais aussi sur la grammaire du latin.

CHAPITRE 14

LE LATIN CLASSIQUE : UN PEU DE GRAMMAIRE

Une des étrangetés qui, dès les premiers contacts avec cette langue, frappe le débutant désireux de s'initier au latin est certainement l'existence des déclinaisons, cette curieuse liste de formes différentes pour un même mot, que l'on doit choisir selon sa fonction dans la phrase, et que les écoliers apprennent par cœur comme une litanie.

Les déclinaisons latines

Jacques Brel (1929-1978) en a même fait le refrain d'une chanson, qui évoque le temps de l'école et qui commence ainsi :

Rosa, rosa, rosam,
Rosae, rosae, rosa,
Rosae, rosae, rosas,
Rosarum, rosis, rosis.

Pour l'auteur, cette déclinaison devient même :

« *Le plus vieux tango du monde*
Celui que les têtes blondes
Ânonnent comme une ronde
En apprenant leur latin. »

Mais Jacques Brel n'en dit pas plus sur l'essentiel, qui est la fonction de ces différentes formes, à savoir que :

rosa est un nominatif (le cas du sujet).
Ex. *Rosa pulchra est* « la rose est belle »
rosa un vocatif (le cas de l'apostrophe).
Ex. *Rosa, pulchra es !* « Rose, que tu es belle ! »

rosam est un accusatif (le cas du complément direct).
Ex. *Lego rosam* « je cueille une rose »
rosae un génitif (le cas du complément de nom).
Ex. *Odor rosae* « l'odeur de la rose »
rosae un datif (le cas du complément d'attribution).
Ex. *Nominem rosae datur* « on donne un nom à la rose » (où *nominem* est à l'accusatif, *rosae* au datif)
rosā un ablatif (le cas du complément circonstanciel).
Ex. *ornatus cum rosā* « décoré d'une rose »

Il ne dit pas non plus que le latin compte cinq déclinaisons différentes, indispensables à maîtriser pour pouvoir s'exprimer en latin.

Bien sûr, apprendre les cinq déclinaisons du latin par cœur, avant même de pouvoir faire la moindre phrase, peut être ressenti comme assez fastidieux, mais on se console vite lorsqu'on apprend que c'est là un moyen astucieux d'indiquer la fonction des mots dans une phrase sans être obligé de recourir à un ordre fixe ou à des prépositions. C'est ainsi qu'on peut dire indifféremment *Paulus Petrum caedit*, ou *Petrum Paulus caedit*, en étant sûr que l'interlocuteur comprend sans se tromper que c'est toujours « Paul qui frappe Pierre », et jamais l'inverse, qui serait *Petrus Paulum caedit*.

Cet exemple révèle aussi une partie des désinences de la deuxième déclinaison (*-us* pour le nominatif, *-um* pour l'accusatif), différentes de celles de *rosa*, qui n'est représentative que de la première déclinaison.

Pour être complet, il faudrait présenter les trois autres déclinaisons, qui ont encore des formes différentes, mais nous n'entrerons pas dans d'autres détails, car il était seulement question ici de montrer le fonctionnement des déclinaisons, puisqu'elles ont presque totalement disparu à leur passage dans les langues romanes.

Abandon progressif des déclinaisons

Ce système très élaboré et un peu ennuyeux à apprendre a été plus tard remplacé par d'autres éléments grammaticaux permettant d'assurer les mêmes fonctions, grâce en particulier à des prépositions en nombre croissant, comme nous pourrons le constater bientôt en français, qui a pourtant gardé de très rares vestiges des déclinaisons latines.

DE VAGUES TRACES DE DÉCLINAISON EN FRANÇAIS

1. Dans les mots *sire* et *seigneur*, subsistent en français des vestiges du nominatif et de l'accusatif du latin. Vrai ou faux ?

2. *Chance* et *cadence* proviennent de deux mots latins déclinés à des cas différents. Vrai ou faux ?

3. *Compagnon* correspond au latin *companionem*, accusatif de *companio*. Vrai ou faux ?

En même temps, les déclinaisons, tout en indiquant la fonction des éléments de la phrase, révèlent aussi certaines autres caractéristiques du vocabulaire latin, et en particulier le genre des noms.

Les genres en latin

Contrairement au français, qui n'en connaît que deux, le masculin et le féminin, le latin distingue trois genres grammaticaux, masculin, féminin et neutre, dont l'identité se manifeste :

- par la désinence du nominatif en *-a* pour la première déclinaison (Ex. *ancilla*, « la servante »),
- par la désinence du nominatif en *-us*, en *-um* ou *-er* pour la deuxième déclinaison (Ex. *dominus*, « le maître », *templum*, « le temple », *caper*, « le bouc »).

Au vu des exemples donnés ci-dessus, il ne faudrait pas se laisser entraîner et croire qu'en latin, le masculin était réservé aux êtres vivants de sexe masculin, que le neutre n'était attribué qu'aux objets inanimés, et le féminin seulement aux êtres animés de sexe féminin.

La récréation suivante permettra au contraire de constater que leur répartition se révèle plutôt aléatoire.

RÉCRÉATION

GENRE GRAMMATICAL ET SEXE

Pour avoir un aperçu de certains éléments qui composent l'identité des noms latins, rien de tel que de tenter de classer quelques noms selon leur genre grammatical (qui, cela va apparaître assez vite, ne se confond pas avec le sexe). Et l'on s'apercevra aussi que le classement de ces noms ne va pas de soi.

1. 2. 3.

agricola, « le paysan »	*quercus*, « le chêne »	*balneum*, « le bain »
poeta, « le poète »	*servus*, « l'esclave »	*prandium*, « le repas de midi »
mensa, « la table »	*domus*, « la maison »	*tectum*, « le toit »
regina, « la reine »	*pelagus*, « la haute mer »	*malum*, « la pomme »
Sequana, « la Seine »	*malus*, « le pommier »	*forum*, « la place

Quelle leçon peut-on tirer de cette Récréation ?

Les réponses à cette Récréation auront certainement suscité quelque surprise, car on ne pouvait pas s'attendre à y trouver par exemple l'indication qu'en latin, *Sequana* « la Seine » est un nom masculin ou que *quercus*, « le chêne », et *malus*, « le pommier », sont du féminin. Ces attributions de genres paraissaient très évidentes aux Romains, car il ne s'agit pas là d'exceptions : les noms des fleuves sont, en latin, ordinairement du genre masculin (autres exemples : *Garumna*, « la Garonne », ou encore *Somena*, « la Somme ») et ceux des arbres généralement du féminin (autres exemples : *fagus*, « le hêtre », *pirus,* « le poirier », *pinus*, « le pin », *taxus*, « l'if », *cupressus*, « le cyprès »), à l'exception de l'érable, qui se dit *acer*, et qui est neutre, ainsi que du pin sauvage, *pinaster*, et de l'obvier sauvage, *oleaster*, qui sont du masculin.

Et, par rapport au français, on aura remarqué au passage que le pommier, *malus*, est féminin, tandis que la pomme, *malum*, est neutre.

Mais ce n'est pas tout, et le genre des noms de pays réserve aussi quelques surprises.

RÉCRÉATION

LE GENRE DES NOMS DE PAYS

Les noms de pays suivants sont-ils tous du même du genre en latin ?

Lusitania « la Lusitanie »
Aegyptus « l'Égypte »
Cyprus « Chypre »
Carthago « Carthage »
Graecia « la Grèce »
Germania « la Germanie »

La situation est donc parfaitement claire : de même que les déclinaisons, essentielles en latin, n'ont plus de réalité effective dans les langues romanes actuelles (à l'exception du roumain), la distribution des genres ne s'est pas transmise telle quelle en français ou dans les autres langues romanes.

Mais si les déclinaisons ont bien disparu presque partout, et si la répartition des genres ne se retrouve pas identique dans les langues issues du latin, il est par ailleurs un procédé stylistique, qui était très prisé en latin, et qu'il convient à présent d'évoquer car on en constate encore des manifestations fréquentes à l'heure actuelle : il s'agit de la période oratoire.

La période oratoire

Entre grammaire et stylistique, la période oratoire est un des héritages du latin que l'on ne souligne pas assez, mais qui a imperturbablement traversé les siècles puisqu'il est encore largement présent dans les usages actuels.

En ces temps où tout va vite et où les phrases courtes sont favorisées pour aller sans tarder à l'essentiel, il est paradoxal de voir également prospérer en France cette pratique stylistique, et bien souvent de façon spectaculaire, chez les acteurs de la vie politique.

La période oratoire se manifeste sous la forme d'une longue phrase soigneusement proportionnée pour produire un effet d'attente chez ceux qui l'entendent. Ce procédé a toujours été considéré comme le fleuron de l'art d'écrire depuis les grands orateurs de l'Antiquité qui l'ont illustré : à Athènes, Isocrate, orateur contemporain d'Aristophane, et Cicéron, avocat à Rome, en ont été les grands représentants. Elle se caractérise par l'usage récurrent d'une figure de style, l'anaphore, qui consiste en la répétition des mêmes mots au début de chaque phrase, pour y créer une sorte de rime inversée, rythmant le débit.

Un exemple d'anaphore

Récemment, un événement médiatique de la vie politique française – le dernier débat télévisé entre les deux tours des élections présidentielles (le 2 mai 2012) entre les deux candidats – a défrayé la chronique et suscité de très nombreux commentaires à propos d'une période commençant par « Moi, *président de la République*… » : une anaphore de 5 mots, répétée 16 fois et qui a duré 3 minutes et 21 secondes, en produisant un effet de balancement et de suspense très remarqué.

Le candidat à la présidence de la République française, François Hollande, répondait à la journaliste Laurence Ferrari, qui lui demandait quel président il souhaitait être, et sa réponse commençait par :

> « Moi, président de la République, je ne serai pas le chef de la majorité… », se poursuivait par quatorze autres phrases commençant de la même manière, et se terminait par :
> « Moi, président de la République, j'essaierai d'avoir de la hauteur de vue, pour fixer les grandes orientations, les grandes impulsions, mais en même temps je ne m'occuperai pas de tout, et j'aurai toujours le souci de la proximité avec les Français. »

Ce faisant, le futur président de la République française, François Hollande, renouait, comme bon nombre de ses contemporains, avec la vieille tradition gréco-latine de l'art oratoire, si bien illustrée par Cicéron.

Il faudrait certainement, pour donner une idée un peu plus précise du fonctionnement général de la langue latine, compléter ces quelques indications par bien d'autres aspects grammaticaux spécifiques. Mais il ne s'agissait pas ici de prétendre offrir un manuel d'apprentissage du latin. On se contentera seulement, dans les pages qui suivent, d'ajouter aux particularités phonétiques et grammaticales déjà esquissées, quelques observations à propos de certains éléments singuliers, parfois surprenants, de son lexique.

CHAPITRE 15

LE LATIN CLASSIQUE : LEXIQUE

Chercher à retrouver dans les langues romanes toutes les subtilités du lexique du latin classique, ou parfois à constater leur absence, serait une démarche à la fois compliquée et vouée à l'échec. C'est pourquoi l'exposé de ce chapitre se bornera à mettre simplement en lumière quelques-uns des éléments lexicaux qui ont permis à cette langue latine d'exprimer une vision personnelle de l'univers.

Certains mots du latin nous sont familiers parce qu'on les retrouve, malgré des formes un peu ou très altérées, dans nos langues romanes. Nous les nommerons les « bons amis », comme *homo*, « l'homme », *color*, « couleur », ou même *puer*, « l'enfant » (à cause de *puéril* « enfantin »).

D'autres mots, dont la forme est familière, doivent nous retenir plus particulièrement car leurs significations étaient si différentes, en latin, de celles qui se sont développées dans les langues romanes, qu'ils peuvent nous induire en erreur. On les classera parmi les « faux amis » : par exemple *lavabo* (en français « appareil sanitaire en forme de cuvette »), qui était en latin le futur du verbe *lavare,* « laver », à la 1re personne du singulier, ou *liberi* qui désignait en latin « les enfants » (par rapport aux parents).

Dans les pages qui suivent, on se familiarisera tout d'abord avec quelques distinctions lexicales du latin classique afin d'en apprécier certaines subtilités.

Des mots différents pour ne pas confondre

Il y avait par exemple en latin deux mots pour désigner une étendue de terrain dans la campagne : *ager* désignait plus exactement un champ cultivable, et ne se confondait pas avec *campus*, généralement non cultivé.

Pour nommer la couleur blanche, il y avait même trois possibilités, selon qu'il s'agissait de blanc mat (*albus*), de blanc brillant (*candidus*) ou d'un objet en

quelque sorte « couvert de blanc » (*canus*).

Ce dernier est l'adjectif que l'on employait pour les cheveux blancs, ce qui explique l'existence de *canus* signifiant parfois « vieux ». On retrouve cet adjectif en français dans une forme un peu recherchée : *chenu*, « aux cheveux blancs ». De même, il y avait en latin deux mots pour le « noir » *: ater*, « noir mat », et *niger*, « noir brillant », mais seul *niger* s'est perpétué dans les langues romanes.

Quant au jaune, il était représenté à la fois par *galbinus*, qui a abouti au mot *jaune* en français, et par *flavus*, que l'on traduit par « jaune », mais dont la couleur était sans doute moins nettement définie, puisqu'on le retrouve sous le mot français *flou*. En réalité, il semble bien que *flavus* avait pris, déjà en latin, le sens de « fané, flétri », donc « flou ».

RÉCRÉATION

DES NUANCES AVANT TOUTE CHOSE

Voici des synonymes qui n'en sont pas : quelle nuance faut-il y voir, pour les mots signifiant « vieux », le « sang », la « maison », le « don » ?

Quelques suggestions :

1. *antiquus*, « qui a été, mais qui n'est plus » – *vetus* « vieux, mais encore en vie », VRAI ou FAUX ?
2. *cruor*, « sang versé » – *sanguis*, « sang en circulation », VRAI ou FAUX ?
3. *aedes* « maison » (l'édifice) – *domus* (maison, avec tout ce qu'elle renferme), VRAI ou FAUX ?
4. *donum*, « don fait pour des motifs de reconnaissance et d'affection » – *munus*, « don gratuit » (terme générique), VRAI ou FAUX ?

Liste de synonymes approximatifs

Des noms

insania, « vraie maladie mentale » et
furor, « accès de folie pouvant occasionnellement frapper une personne saine d'esprit » ;
favilla, « cendre chaude, braise » et
cinis, « cendre éteinte » ;
vir, « l'homme, le mâle » et
homo, « l'homme, pouvant représenter le genre humain » (terme générique) ;

imber, « grosse pluie, averse » et
pluvia, « pluie » ;
ludus, « jeu pratiqué, matériel » et
iocus, « jeu verbal » ;
opus (neutre, sing.), « œuvre concrète » et
opera (féminin, sing.), « activité abstraite » ;
hostis, « l'ennemi » (de la patrie)
inimicus, « l'ennemi » (personnel)
adversarius, « l'adversaire », celui qui se bat (en dehors de tout sentiment hostile) ;
tellus, « terre » (plutôt religieux et poétique) et
terra, « terre » ;
loquor, loqui, « parler » (conversation)
dicere, « parler en public ».

Des adjectifs

magnus, « grand » (terme générique) et
grandis, (qui se réfère souvent à l'âge, et qui est plus concret) ;
largus, « copieux » et
latus, « large » ;

Des verbes

flere, « pleurer, avec gémissements et sanglots » et
lacrimare, « pleurer en silence » ;
desiderare, « désirer de façon spontanée » et
optare, « désirer à la suite d'un choix rationnel ».

On pouvait aussi distinguer entre *penna*, « grosse plume des oiseaux » et *pluma*, « plume légère, duvet », ou entre *minutus*, « petit », et *parvulus*, « très petit ».

Ce qui se cache sous quelques mots français

En allant à la recherche du lexique latin, on se laisse parfois arrêter par un détail qui incite à un retour vers la langue française, qui reçoit soudain un nouvel éclairage.

Ainsi, *meticolosus*, qui est à l'origine de *méticuleux*, est formé sur le nom latin *metus*, « la peur », et l'on se prend alors à imaginer qu'être *méticuleux*, c'est, au fond, être habité par la peur, mais peur de quoi… ? de se tromper, peut-être.

Un autre adjectif ouvre un nouvel espace sémantique, quand on se rend compte que *docilis*, « docile », est formé sur *docere*, « enseigner » : « être docile », c'est donc en réalité « être prêt à apprendre ».

L'adjectif *affabilis* engage pour sa part à regarder du côté du verbe latin *fari*, « parler à quelqu'un » *:* être « affable », c'est donc en principe être quelqu'un à qui on peut parler (et cela rappelle que l'*enfant,* du latin *infans*, est un être qui ne sait pas encore parler).

Le substantif *coma*, « chevelure », qui renvoie immédiatement à *chioma*, de même sens, en italien, n'évoque a priori aucun mot du français, à moins de pousser la recherche un peu plus loin, et de tomber sur le mot *cometes* (ou *sidus cometes*) « étoile chevelue », ce qui permet de comprendre ce qu'est étymologiquement une *comète*.

En revanche, le verbe *colo, -ere*, « habiter » se découvre sous l'adjectif français *agricole* « qui habite la campagne », sous *colonie,* aboutissement du latin *colonia* « propriété rurale », et jusqu'à *culture* et *cultiver*, utilisés finalement à la fois dans le sens matériel et dans le sens intellectuel.

Mais le plus instructif se trouve sans doute caché dans le mot *summa*, qui désigne tout d'abord le point le plus élevé, mais également la somme, le total, car cette dénomination permet d'imaginer que, contrairement à ce que nous faisons aujourd'hui, les additions s'exécutaient à Rome en commençant par le bas pour se terminer tout en haut de la colonne de chiffres.

Enfin, il convient de rappeler que le latin était également omniprésent partout dans les noms de lieux, en Europe et dans tout l'Empire romain.

Du latin dans les toponymes

Il n'est sans doute pas nécessaire de rappeler que *Britannia* était le nom de la grande île située au nord de la Gaule (actuellement la Grande-Bretagne), ou *Hispania* celui de la péninsule Ibérique, mais il faudrait peut-être préciser que cette péninsule se divisait alors entre ce que les Romains nommaient *Hispania citerior* (la *Tarraconaise*) et *Hispania ulterior* (cette dernière formée à son tour de la *Lusitania*, à l'extrême ouest, en gros l'actuel Portugal, et de la *Baetica,* au sud, en gros l'actuelle Andalousie).

Ce que révèlent ces toponymes

C'est leur origine gauloise qui se manifeste dans les toponymes suivants :

Arelate, l'ancien nom de la ville d'Arles (Bouches-du-Rhône) ; on reconnaît, sous *are*, le même élément gaulois, *are* « près de », que dans *Aremorica* « Armorique » « près de la mer », et *late* « terrain plat, marais » ;

Argentoratum, l'ancien nom de Strasbourg (Bas-Rhin), repose sur la forme *ratum*, empruntée par le latin au gaulois *rate* « rempart » ;

Condate, l'ancien nom de Rennes (Ille-et-Vilaine) désignait en gaulois un « confluent » ;

Eburacum, et *Eburodunum* comportent tous deux, à l'initiale, le nom de l'if, *eburo* en gaulois, et *dunum*, du gaulois *duno*, signifiait « forteresse élevée, hauteur » ;

Dans *Mediolanum*, l'ancien nom de Milan, on identifie *lano* « plaine, clairière sacrée » en gaulois ;

Vindobona s'explique comme *vindo*, « blanc », et *bona*, « fondation, village », en gaulois ;

Caledonia pour l'Écosse et *Hibernia* pour l'Irlande sont aussi d'origine gauloise.

RÉCRÉATION

DES TOPONYMES LATINS UN PEU PARTOUT

Voici quelques toponymes en latin, un peu oubliés parce qu'on les connaît de nos jours uniquement sous d'autres noms, plus récents. Ils sont classés par ordre alphabétique dans la colonne de gauche, avec des propositions d'équivalences dans la colonne de droite, également par ordre alphabétique.

NOM LATIN	NOM ACTUEL EN FRANÇAIS
Adrumetum	*Aix-en-Provence* (France)
Aquae Sextiae	*Arles* (France)
Arelate	*Constantine* (Algérie)
Argentoratum	*Écosse* (Grande-Bretagne)
Caesarea Augusta	*El-Djem* (Tunisie)
Caledonia	*Fréjus* (France)
Cirta	*Irlande*
Condate	*Mariefred* (Suède)
Eburacum	*Milan* (Italie)
Eburodunum	*Munich* (Allemagne)
Forum Julii	*Rennes* (France)
Hibernia	*Saragosse* (Espagne)
Mediolanum	*Sfax* (Tunisie)
Monasterium Westphaliae	*Sousse* (Tunisie)
Pax Mariae	*Strasbourg* (France)

Taparura	*Vienne* (Autriche)
Thysdrus	*York* (Grande-Bretagne)
Vindobona	*Yverdon* (Suisse)

Parmi les noms forgés à partir du latin, *Aquae Sextiae* « les eaux de Sextius » (aujourd'hui *Aix-en-Provence*), rappelle à la fois que le lieu était caractérisé par des sources d'eau chaude et froide et que le proconsul Caius Sextius Calvinus y avait établi un poste fortifié en 122 av. J.-C.

Avec *Caesarea Augusta*, (aujourd'hui *Saragosse*, en Espagne), on retrouve une trace de l'histoire de la ville, qui a été nommée ainsi par décision de l'empereur Auguste en 25 av. J.-C. (alors qu'on la connaissait auparavant sous son nom ibère, *Salduba*, attesté chez Pline l'Ancien).

Quant à *Forum Julii* « le marché de César » (aujourd'hui *Fréjus*), c'est Jules César qui avait fondé cette ville de marché sur la *Via Aurelia* en 49 av. J.-C.

Enfin, la Méditerranée a été dénommée de façons diverses au cours du temps : *Mare internum* était le nom que lui donnait Pline l'Ancien, alors que c'est *Mare nostrum* que l'on trouve chez Jules César. La première attestation du nom (*Mare*) *Mediterraneum* apparaît chez Isidore de Séville (VII^e siècle) et il ne s'est répandu que par le latin médiéval.

RÉCRÉATION

D'AUTRES DÉSIGNATIONS MARINES

À quoi correspondent aujourd'hui les anciens noms latins suivants ?

1. Mare Oceanus
2. Mare Rubrum
3. Euxinus Pontus

Et pour terminer cette séquence sur les noms propres, nous évoquerons rapidement la manière particulière qu'avaient les Romains de se nommer.

Trois ou quatre noms chacun

Les citoyens romains avaient un prénom, un nom mais aussi un ou plusieurs surnoms.

Les femmes, elles, n'avaient généralement qu'un seul nom, formé sur le *nomen* du père, auquel on ajoutait un *-a : Calpurnia* épouse de Jules César, par exemple, portait le nom de son père, *Calpurnius*, et on ne connaît l'épouse de Néron que sous le nom de *Livia*, l'épouse de Marc Antoine, sous celui d'*Octavia* (que Marc Antoine délaissa pour Cléopâtre), et l'une des épouses de l'empereur Claude, sous celui de *Messalina*.

Pour les garçons, le nom reçu à la naissance était le *praenomen,* dont on ne connaît qu'une vingtaine ou une trentaine d'exemples, dont *Marcus, Titus* ou *Tiberius*. Le choix était apparemment bien maigre puisque, à court d'imagination, les Romains se contentaient souvent de prénoms comme *Quintus*, qui était celui que l'on donnait au cinquième enfant, *Sextus*, au sixième,… et *Decimus*, au dixième. Le prénom d'Ausone, le plus grand poète du IVe siècle, par exemple, était *Decimus Magnus* (*Ausonus*), et celui de Properce, *Sextus Aurelius* (*Propertius*).

Puis venait le *nomen*, le nom de la *gens*, ou *gentilice*, en quelque sorte le nom de famille, qui se terminait le plus souvent en *-ius,* comme par exemple *Julius*, de la gens *Julia*. C'était le nom de la famille de l'empereur Jules César (dont le nom complet était *Gaius Julius Caesar*), et également celui que portait *Gaius Julius Octavianus,* fils adoptif de Jules César et qui devint l'empereur Auguste (27 av. J.-C., 14 apr. J.-C.).

Mais le troisième nom, ou *cognomen*, était sans aucun doute le plus imagé : il faisait allusion à une particularité physique, intellectuelle ou professionnelle, qui n'était pas toujours un compliment : *Brutus*, « stupide », *Naso*, « gros nez », *Flaccus*, « aux oreilles pendantes (en parlant d'un chien) ». Le nom complet de Cicéron était *Marcus Tullius Cicero*, où *Cicero* signifie « pois chiche ».

Celui de Tibère (–42/37) : *Tiberius Julius Caesar*
Celui de Néron (37-68) : *Lucius Domitius Claudius Nero*
Celui de Caracalla (188-217) : *Marcus Aurelius Antoninus Bassianus*

Bassianus est le nom de son grand-père maternel, et son surnom, *Caracalla*, lui vient du vêtement gaulois à capuchon et à longues manches qu'il portait depuis l'âge de douze ans, et qui avait été mis à la mode chez les Romains.

Cette habitude des *tria nomina* est un héritage étrusque : alors que le *praenomen* est donné par le père au moment de la naissance de l'enfant, le *nomen* est commun à tous les descendants d'une même famille, et ne fait donc pas l'objet d'un choix, tandis que le *cognomen,* qui, à l'origine, est strictement personnel, a fini aussi par se transmettre.

On y ajoute quelquefois un quatrième nom (ou *agnomen*), en raison d'actions particulières ou prestigieuses, comme c'était le cas pour Scipion l'Africain, *Publius Cornelius Scipio Africanus*, ainsi nommé pour ses exploits en Afrique au cours de son affrontement avec Hannibal.

Mais le *cognomen*, c'est-à-dire le surnom, était devenu si célèbre qu'il a bien souvent été le seul à avoir survécu au-delà des siècles. On en découvrira quelques exemples dans la Récréation suivante.

RÉCRÉATION

LES CHOIX DE LA POSTÉRITÉ

Parmi les noms latins de quelques auteurs latins célèbres, quel est celui des trois noms (*praenomen, nomen, cognomen*), sur lequel repose celui que nous connaissons aujourd'hui ?

Cicéron, César, Sénèque, Plaute, Virgile, Horace, Salluste, Tacite, Térence ?

CHAPITRE 16

GLOSSAIRES ET DICTIONNAIRES

Pour comprendre l'évolution lexicale : des gloses

Pour comprendre comment on a pu passer du latin aux langues romanes, on a la chance d'avoir retrouvé deux ouvrages du Moyen Âge qui éclairent un peu les différentes étapes de l'évolution qu'ont pu connaître les mots latins dans la langue parlée : le *Glossaire de Kassel* et surtout le *Glossaire de Reichenau*, déjà cité.

Ces petits textes peuvent être considérés comme de petits dictionnaires bilingues avant la lettre, vraiment précieux car ils permettent de connaître les formes intermédiaires des mots entre le latin classique et l'apparence sous laquelle ces mots se manifestent par écrit quelques siècles après la chute de l'Empire romain.

Dans le *Glossaire de Kassel* on trouve, en face de chaque mot latin sous sa forme évoluée, sa traduction en langue germanique de l'époque, par exemple :

indica mihi : sage mir (« dis-moi »)
homo iste : deser man (« cet homme »)
mantun : chinni (« menton »)
figido : lepara (« foie »)
iunuclu : chniu (« genou »)

De son côté, le *Glossaire de Reichenau* part du texte latin de la *Vulgate* (IVe siècle) pour indiquer, face à chaque mot latin choisi pour être glosé, la forme sous laquelle il se manifestait à l'époque de sa rédaction vers la fin du VIIIe siècle.

Le *Glossaire de Reichenau*

Ce document, important pour connaître une étape intermédiaire entre le latin et une langue romane, ici le français, avait été trouvé dans un monastère bénédictin, situé dans une île du lac de Constance, à Reichenau, d'où son nom.

Il contient un peu plus de trois mille entrées et il avait été rédigé dans le but de faciliter aux clercs la lecture du latin de la *Bible*. Tel qu'il nous est parvenu, il représente pour ainsi dire le premier dictionnaire latin-français, ou plutôt latin-protofrançais, car les *gloses,* c'est-à-dire les explications, qu'il contient, sont soit des traductions ou des synonymes, soit des périphrases explicatives en latin tardif.

QUELQUES ÉQUIVALENCES
LATIN CLASSIQUE/LATIN TARDIF

La liste suivante est extraite du *Glossaire de Reichenau* (fin du VIII^{e} s.). Si on veut bien prendre la peine de l'examiner pendant quelques instants, on peut la comprendre sans peine grâce aux explications de la liste de droite, où la forme des mots est bien plus proche de leur apparence actuelle en français.

ager : campus
aper : salvaticus porcus
arenam : sabulo
canere : cantare
caseum : formaticum
coturnix : quaccola
hiems : ibernus
iecore : ficato
in ore : in bucca
optimos : meliores
ostendit : monstravit
pueros : infantes
pulchra : bella
semel : una vice
sexagenarius : qui LX annos habet
transgredere : ultra alare
uvas : racemus
vespertiliones : calves sorices

Ce que nous apprend ce glossaire de la fin du VIII^{e} siècle

Il n'est sans doute pas nécessaire de commenter toutes ces informations, car on aura certainement reconnu dans *ager* le mot qui se trouve à la base de l'adjectif *agricole*, et dans *sabulo* le mot *sable* du français, de même qu'il n'est pas indispensable d'insister sur *in bucca, meliores* ou *bella*, dont le sens est évident.

Pareillement, la traduction de *aper* par *salvaticus porcus* (« porc sauvage », c'est-à-dire « sanglier ») ne pose pas de problème, mais on peut ajouter qu'il constitue un bon exemple de commentaire explicatif, tout comme *sexagenarius*, traduit par *qui LX annos habet* « qui a 60 ans » – et on remarquera au passage qu'à cette époque la numération romaine (LX pour 60) n'avait pas encore été détrônée. Le remplacement de *transgredere* par *ultra alare* « aller outre » et de *semel* par *una vice* « une fois » relève du même principe.

On constate en outre que le verbe du latin classique *canere* avait été remplacé par *cantare*, dont la conjugaison était plus simple, et que *ostendit* « il montra », avait été éliminé et remplacé par *monstravit*, une forme devenue plus usuelle à l'époque des gloses, et déjà plus proche du français *montrer*.

Le vrai nom du fromage en latin, *caseum*, avait cédé la place à la façon de le faire (*formaticum :* « moulé dans une forme »). Le nom de la caille était désormais *quaccola*, et non plus *coturnix*, et le remplacement du latin classique *hiems* (n. m.) par *hibernus* (adj., d'où le français *hiver*) permet de comprendre que ce n'est pas le nom, mais l'adjectif *hibernus* qui est finalement passé en français, en devenant un nom (*hiver*).

Il est plus difficile d'expliquer le passage de *vespertiliones* (formé sur *vesper*, « soir », car ces mammifères manifestent un goût certain pour l'obscurité), à *calves sorices*, « souris chauves » (= *chauves-souris*), jusqu'au moment où l'on apprend qu'il existait en latin populaire un nom *cawa*, pour désigner la chouette (un autre animal nocturne). Déformé en *calva*, il a finalement été confondu avec l'adjectif *calvus, -a, -um* « chauve ». Résultat : cet adjectif n'a plus aucun rapport avec la chouette !

On constate en outre que *puer*, « n'importe quel enfant, jusqu'à l'âge de 17 ans », n'était déjà plus usité et que le nom *infans*, qui désignait à l'origine seulement le tout petit enfant (celui qui ne parle pas encore), était sans doute la seule forme restée familière, mais avec un sens élargi.

Enfin, c'est le nom de la grappe (*racemus*) et non pas celui du raisin (*uva*), qui a donné *raisin* en français.

Reste le mystère de *iecur*, « foie », remplacé par *ficato*, qui désignait en latin classique (*ficatum*) uniquement le « foie d'oie engraissée avec des figues » ; on voit ici que le penchant pour la gastronomie l'a finalement emporté dans les langues romanes (*foie* en français, *fegato* en italien, *higado* en espagnol, *figado* en portugais, *ficat* en roumain) sur la rigueur de la désignation anatomique !

Une autre révélation du *Glossaire de Reichenau*

Ce qui est également attesté dans le *Glossaire de Reichenau*, c'est la présence d'un certain nombre d'emprunts au germanique, qui se révéleront bientôt très importants dans la composition du lexique français. On y trouve déjà par exemple :

galea : *helmus*, « heaume » < germ. **helm*
non pepercit : non spamiavit, « il n'épargna pas » < germ. **sparanjan*
respectant : rewardant, « regarder » < germ. *wardôn*, « garder, protéger »
Gallia : Frantia, « France », puis *Francia* « pays des Francs »
pignus : wadius, « gage » < germ. **wadu*, « gage »

Mais cet ouvrage n'est en fait, comme son nom l'indique, qu'un modeste *glossaire*, c'est-à-dire un recueil partiel de mots choisis pour être expliqués dans un ouvrage particulier. Ce n'est évidemment pas encore un dictionnaire tel qu'on l'entend de nos jours.

Depuis quand des dictionnaires ?

Le mot *dictionarius* existait déjà en latin médiéval. Il désignait alors un recueil de *dictiones*, c'est-à-dire d'expressions réunies dans un inventaire bilingue, ou parfois même multilingue.

Mais le point de départ d'un ouvrage réunissant un vaste ensemble d'informations remonte à une époque beaucoup plus lointaine.

Tout avait commencé aux environs du IIIe siècle apr. J.-C., lorsque le *volumen*, qui était une longue bande de papyrus enroulée autour d'un bâton en corne, avait été progressivement remplacé par le *codex*, véritable précurseur du dictionnaire : il ne s'agissait plus d'un rouleau difficile à manier, que l'on devait tenir des deux mains, mais de cahiers de feuillets cousus ensemble, que l'on pouvait consulter recto verso et feuilleter commodément à plat, les deux mains étant libérées. En raison de cette consultation plus pratique et plus rapide, c'est la forme du *codex* qui a été adoptée dans les ouvrages didactiques et, bien sûr, les dictionnaires, alors que les œuvres littéraires resteront plus longtemps fidèles au modèle du *volumen*. L'un des plus célèbres *codex* du haut Moyen Âge est représenté par l'ouvrage d'Isidore de Séville, *Etymologiae*, au VIIe siècle, qui était en fait une encyclopédie, évidemment écrite en latin.

Les premiers embryons de dictionnaire

On constate donc que les premiers embryons de dictionnaire remontent un peu partout en Europe au très haut Moyen Âge, et qu'ils sont toujours écrits en latin : les érudits avaient en effet pris l'habitude de rédiger des *gloses*, c'est-à-dire des explications en latin dans les marges des textes, eux-mêmes écrits en latin, et ils les avaient par la suite réunies en listes et classées par ordre alphabétique pour en faciliter la consultation, comme on a pu le constater avec le *Glossaire de Reichenau*.

Le latin, grand favori des premiers dictionnaires

Bien plus tard, c'est tout d'abord dans des lexiques bilingues, et toujours en combinaison avec le latin, que le français fera son apparition dans ce type d'ouvrage vers le début du XVIe siècle. Les mots y étaient alors classés soit par thèmes, soit à partir de leur étymologie, et complétés par leurs formes dérivées à la suite des formes de base. L'ordre alphabétique, comme on le voit, n'était pas encore généralisé.

En français, le premier ouvrage portant le nom de *dictionnaire* dans son titre date de 1539, date mythique de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts. Sous son titre, qui met pourtant le français et le latin à égalité, le *Dictionnaire françoislatin* (*sic*) de Robert Estienne, donne encore au latin une place prépondérante.

De plus, lorsqu'en 1604 paraît le *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* de Jean Nicot, érudit français, célèbre auprès du grand public mais pour d'autres raisons – car on l'associe plus volontiers à l'histoire du tabac, également appelé « *herbe à Nicot* » –, on constate que cet ouvrage, malgré son titre annonçant qu'il est spécifiquement consacré à la langue française, n'est pas encore totalement libéré de l'emprise du latin.

De même, l'ouvrage qui est considéré comme le tout premier dictionnaire digne de ce nom en Occident, le *Cornucopiæ* ou *Dictionnaire de la langue latine* (1502) de Ambrogio dei Conti di Caleppio, dit *Calepino* – dont le nom est à l'origine de notre *calepin* était à ses débuts un dictionnaire tout en latin, qui avait ensuite été progressivement complété par des traductions en plusieurs autres langues, pour devenir en fin de compte un dictionnaire plurilingue extrêmement volumineux.

Lorsque finalement, en 1530, paraît un premier véritable ouvrage sur la langue française, il est intitulé *Lesclarcissement de la langue française* et son auteur est un grand savant anglais, diplômé des universités de Cambridge et de Paris, John

Palsgrave. Il avait été le précepteur de Mary, sœur d'Henry VIII d'Angleterre, en prévision de son prochain mariage avec le roi de France Louis XII.

En réalité, cet ouvrage n'était pas encore à proprement parler un dictionnaire comme on les conçoit aujourd'hui, mais un traité hybride, à la fois dictionnaire, grammaire et manuel d'enseignement, où se mêlaient français, anglais et toujours un peu de latin, comme si le latin était là pour aider à mieux comprendre les deux langues modernes. Cette habitude ne s'est pas démentie au cours des siècles suivants, puisqu'en 1704, le *Dictionnaire* dit *de Trévoux* comporte encore une traduction en latin en regard de chaque terme français.

Cette permanence sans faille du latin dans les dictionnaires plusieurs siècles après la chute de l'Empire romain ne devrait pas étonner nos contemporains, car ils savent bien que cette situation avait été précédée par l'incroyable expansion durable de cette langue latine dans les pays conquis.

On pourra suivre le cheminement de ce mouvement à partir des premiers siècles de notre ère dans des textes où commencent à apparaître des traces d'évolution en direction des langues romanes, sujet de la troisième partie de cet ouvrage.

TROISIÈME PARTIE

LE LATIN POPULAIRE ET SA MULTIPLE PROGÉNITURE

CHAPITRE 17

EXPANSION DU LATIN : LA « ROMANIA »

La conquête de la Gaule par Jules César s'était déroulée vers le milieu du Ier siècle avant notre ère, entre 58 et 51 av. J.-C., c'est-à-dire pendant la période dite « classique », qui a vu l'épanouissement de la littérature latine (*cf.* ch. 10 Le latin, langue prestigieuse). Toutefois, ce n'est pas cette forme de latin littéraire que les légions romaines avaient transportée et acclimatée dans les pays conquis puis occupés, mais une langue latine présentant de nombreux traits assez différents.

Latin classique et latin vulgaire

L'hypothèse de l'existence d'une autre forme de latin à l'origine des langues romanes a été énoncée dès la fin du XVIe siècle mais c'est surtout grâce au développement de la grammaire comparée des langues romanes vers le milieu du XIXe siècle que l'on a pu prouver que la langue latine à laquelle il faut remonter pour expliquer la constitution des langues romanes n'est pas le latin classique tel qu'on le trouve chez Cicéron ou chez Virgile : on la désigne assez généralement sous les termes de *latin vulgaire*.

Qu'est-ce que le latin vulgaire ?

On définit communément le latin vulgaire comme une sorte de latin parlé quotidien, dans ses différentes variétés régionales, individuelles et stylistiques, assez divergent par rapport au latin classique, mais difficile à cerner.

En l'absence de documents oraux, si l'on désire s'en faire une idée plus ou moins approximative, on recourt aux « fautes » involontaires que l'on peut détecter dans des écrits non littéraires des premiers siècles, et qui sont soit des écrits personnels, soit des traités techniques. On peut également consulter

plusieurs textes des débuts du christianisme, par exemple ceux de Tertullien (Quintus Septimius Florens Tertullianus, vers 150-220), le véritable père de la littérature latine chrétienne.

Quelques traces écrites de ce latin tardif

Parmi les traités techniques, on possède par exemple un livre de cuisine où sont rassemblées des recettes vraisemblablement dues à l'origine à Apicius, un cuisinier réputé sous l'empereur Tibère. Toutefois, le texte qui nous est parvenu semble dater des environs de 400 et comprend de nombreuses additions bien plus tardives.

APICIUS ET LE FOIE GRAS

Né aux alentours de 25 av. J.-C., Apicius s'était rendu célèbre pour ses extravagances culinaires. D'après Pline, c'est lui qui avait par exemple mis au point la technique du gavage des oies aux figues sèches, qu'il tuait ensuite en leur donnant à boire du vin miellé. Dans *De re coquinaria* (« De l'art culinaire »), on trouve deux attestations du nom du foie, *ficatum*, abréviation de *ficatum iecur* « foie (d'oie engraissée) aux figues », où c'est *iecur*, qui en réalité désignait le foie.

Il existe aussi un livre de médecine, datant du Ve siècle, d'un certain Marcellus, dit *Empiricus*, de Bordeaux, intitulé *De medicamentis liber* (« le livre des médicaments ») qui est en fait un recueil de formules pharmaceutiques plutôt qu'un livre de médecine, et qui présente certaines traces des nouveautés lexicales ou grammaticales alors en cours.

Parmi les textes religieux, toutes les traductions de la *Bible* avant la *Vulgate*, c'est-à-dire avant le début du Ve siècle, offrent aussi de précieuses indications sur ce que devait être le latin parlé à cette époque.

Enfin, l'ouvrage d'un grammairien nommé *Probus* (sans doute du IVe siècle apr. J.-C.) l'*Appendix Probi*, donne vraiment une liste des fautes à ne pas commettre, sous la forme : « Dites… mais ne dites pas… ». Ce faisant, il met en réalité l'accent sur une partie des nouveautés de cette variété de latin dit « vulgaire », celle qui a donné naissance aux langues romanes, et dont nous avons ainsi un aperçu partiel, en quelque sorte « en avant-première ».

LES RÉVÉLATIONS DE L'*APPENDIX PROBI*

Grâce à l'annexe d'un petit livre de grammaire latine, l'*Appendix Probi,* (du IIIe-IVe s. av. J.-C.), nous pouvons prendre connaissance d'un certain nombre de mots (227 exactement)

considérés comme incorrects, mais qui ont pourtant traversé les siècles, par exemple :

Dites :

vetulus, non *veclus*, « un peu vieux, vieillot »
calida, non *calda*, « chaude »
frigida, non *fricda*, « froide »
tabula, non *tabla*, « table »
auris, non *oricla*, « oreille »
vinea, non *vittia*, « vigne »
viridis, non *virdis*, « vert »
olim, non *oli*, « autrefois »
idem, non *ide*, « le même »

On y voit de nombreuses traces de la tendance à ne pas prononcer la consonne *-m* à la finale (*oli, ide*, pour *olim, idem*), à confondre le timbre des voyelles (*vinia*, au lieu de *vinea*) ou encore à favoriser les diminutifs (*oricla* « petite oreille », au lieu de *auris*, ou encore *vetulus* au lieu de *vetus* « vieux »).

Enfin, nous disposons aussi d'un vaste corpus d'inscriptions sur les murs de Pompéi, qui nous est particulièrement précieux pour la précision de leur datation, puisqu'elles ne peuvent pas être postérieures à l'éruption du Vésuve qui avait détruit la ville (24 août 79).

SALUT LES COPAINS

Les 6 000 inscriptions de citoyens de la ville, découvertes après l'éruption volcanique de Pompéi, le 24 août 79, sont de toutes sortes, et elles permettent de connaître le mode de vie de ses habitants : affiches électorales, sentences moralisatrices, annonces de spectacles ou d'offres de location de logement, déclarations d'amour ou messages de haine, allusions à des actes explicitement sexuels, liste de prix…

En voici quelques exemples :

Sodales ave te, « Salut les copains » ;

Tu mortus es, Tu nugas es, « Tu es une charogne. Tu es un farceur » ;

Hic futui XIX K Sep XIII K Sep, « Ici, j'ai baisé le 19 des calendes de septembre » ;

Mais l'inscription la plus piquante est sans doute celle qui s'adresse directement au mur sur lequel elle est gravée :

Admiror o paries te non cecidisse ruinis qui tot scriptorum taedia sustineas,

« Je m'étonne, ô mur, que tu ne te sois pas effondré, toi qui dois supporter tant de niaiseries de scribouillards ».

À la fois lucidité et humour !

Toutes ces données éparses sont évidemment bien utiles pour acquérir un petit nombre de certitudes sur les stades intermédiaires entre les formes du latin classique et celles du latin déjà sur la voie des langues romanes, mais, afin de mieux inscrire ces informations dans leur contexte historique, un retour sur la chronologie de l'aventure romaine est à présent nécessaire.

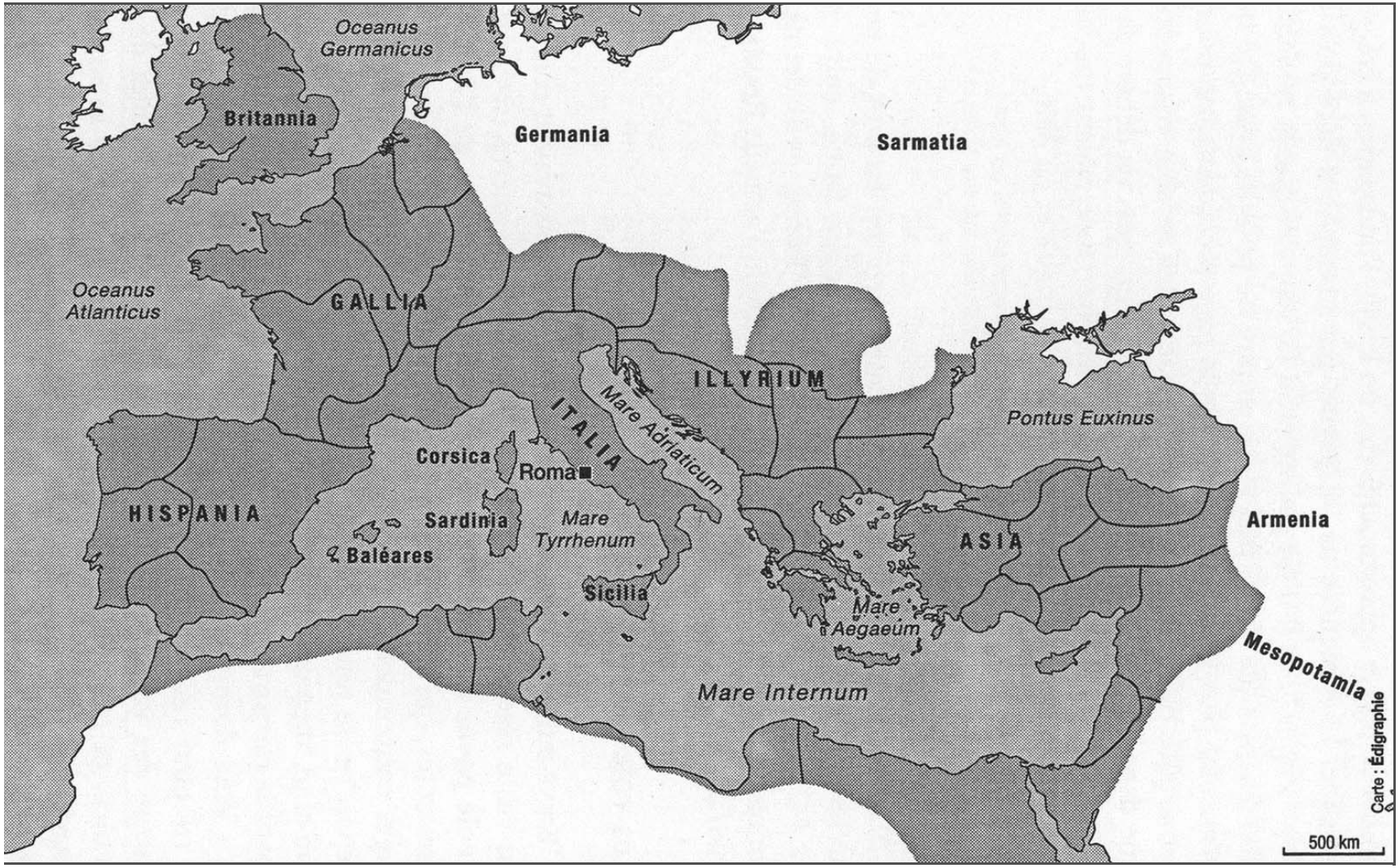
L’expansion romaine

Une première constatation s’impose : elle ne s’est vraiment pas faite dans la précipitation.

LES DIFFÉRENTES ÉTAPES
DE L’EXPANSION ROMAINE

–753 Fondation de Rome
IIIe s. av. J.-C. Conquête de l’Italie
– 238 Conquête de la Sardaigne et de la Corse
– 212 Conquête de la Sicile
fin IIIe s.- Ier s. av. J.-C.
Conquête du Bassin méditerranéen (Gaule, péninsule Ibérique, une partie des Balkans, de la Grèce, de l’Afrique du Nord et de l’Asie Mineure)
Conquête de la Pannonie (Hongrie de l’Ouest et une partie de l’ancienne Yougoslavie)
Conquête de la Britannia (l’actuelle Angleterre)
Ier s.-IIe s. de notre ère

Carte de l’expansion romaine


Oceanus Germanicus
Britannia
Germania
Sarmatia
Oceanus Atlanticus
GALLIA
ILLYRIUM
Mare Adriaticum
ITALIA
Pontus Euxinus
Corsica
Roma
HISPANIA
Sardinia
Mare Tyrrhenum
Armenia
ASIA
Baléares
Sicilia
Mare Aegaeum
Mesopotamia
Mare Internum
Carte : Édigraphie
500 km

Une précaution à prendre, cependant : les datations figurant dans l'encadré ci-dessus doivent être considérées seulement comme des points de repère approximatifs car, on le sait, l'occupation a été progressive. La conquête de l'Espagne, par exemple, a duré près de deux siècles, et il n'est pas superflu de rappeler que la romanisation linguistique de ce très vaste empire ne pouvait avoir été que beaucoup plus lente. Sur la carte de la page précédente, on pourra remarquer que les langues romanes actuelles ne sont maintenues que dans une partie de l'Empire romain alors que, en dehors de la Britannia, tous les pays autour de la Méditerranée étaient touchés, non seulement en Europe mais aussi en Afrique et en Asie.

La lente progression du latin

Il est en effet considérable, le chemin parcouru en près de neuf siècles par ces Romains, porteurs de la langue latine, entre 753 av. J-C., date légendaire de la fondation de Rome, et la dernière conquête, celle de la Dacie, approximativement l'actuelle Roumanie (106/124 apr. J.-C.).

Les voies romaines

Entre-temps, à l'intérieur des terres, les Romains avaient construit un vaste réseau de routes aux solides pavés de pierre (*strata via,* « voie pavée »). Instruments majeurs de l'expansion de l'Empire, ces routes, qui sont encore présentes pour la plupart dans nos paysages contemporains, témoignent de leur incroyable résistance à l'épreuve du temps : la *Via Appia*, qui est la toute première route romaine, menant de Rome à Capoue (312 av. J.-C.), est probablement la mieux conservée, et, en Gaule, la première route romaine, la « Voie domitienne » (*Via Domitia*), avait été créée à partir de –118 pour relier l'Italie à la péninsule Ibérique. On peut en voir encore des vestiges tout au long de son tracé dans le midi de la France, et une petite étendue très bien conservée de sa surface couverte de pavés peut se découvrir par exemple devant la mairie de Narbonne (Aude).

De la Sicile à l'Afrique du Nord et à la Britannia

Toutefois les premières régions à avoir été conquises ne l'ont pas été grâce à ces routes à toute épreuve, puisque ce furent, entre –241 et –238, les trois grandes îles de la Méditerranée (Sicile, Sardaigne et Corse), puis la péninsule

Ibérique. Mais l'occupation de cette dernière n'a pas été suivie d'une latinisation rapide et homogène.

CHRONOLOGIE DÉTAILLÉE
DE L'EXPANSION ROMAINE

Les noms en lettres capitales sont les anciens noms latins, alors que les noms actuels ont été mis entre parenthèses

–241	SICILIA (Sicile)
–238	SARDINA (Sardaigne)
–227	CORSICA (Corse)
–197	HISPANIA (péninsule Ibérique)
–168	ZACYNTHUS et CEPHALLENIA (les îles Zante et Céphalonie)
–167	ILLYRICUM (côte de Bosnie et Serbie)
–166	DELOS
–146	AFRICA (nord-est de la Tunisie)
–146	MACEDONIA (Macédoine), ACHAIA (Grèce)
–129	ASIA (Asie Mineure)
–118	GALLIA NARBONENSIS (Gaule du Sud)
–96	CILICIA (sud de la Turquie)
–81	GALLIA CISALPINA (plaine du Pô)
–74	CYRENAICA (Libye)
–68	CRETA (Crète)
–64	BITHYNIA (nord-ouest de la Turquie)
–63	SYRIA (Syrie)
–58	CYPRUS (Chypre)
–51	GALLIA TRANSALPINA (Gaule du Nord)
–46	AFRICA NOVA (Tunisie)
–30	AEGYPTUS (Égypte)
–15	NORICUM et RHAETIA (Autriche, Bavière)
+9	PANNONIA (Hongrie)
+17	CAPPADOCIA (Turquie centrale)
+43	BRITANNIA, jusqu'en 409 (Angleterre)
+106	DACIA, jusqu'en 250 (Roumanie)

Avec des différences de détails selon les régions, le latin adopté par ces nouvelles populations se manifestera graduellement sous de nouvelles formes, aussi bien pour la prononciation que pour la grammaire ou le lexique.

La prononciation du latin au IIIe siècle apr. J.-C.

Sur le plan de la prononciation, le système des voyelles accentuées du latin apparaît dès les premiers siècles de notre ère comme profondément modifié, en particulier parce que les oppositions de longueur (*cf.* ch. 12 Le système vocalique du latin classique) ont fait place à des oppositions de timbre. On a

d'ailleurs vu que déjà en latin classique, les réalisations de /ĭ/ bref, très relâchées, tendaient à s'ouvrir en [e], et celles de /ŭ/ bref, en [o].

Les voyelles

En syllabe accentuée, d'une manière générale, au IIIe siècle, les voyelles brèves se sont ouvertes, tandis que les voyelles longues ont maintenu leur timbre primitif et se sont maintenues distinctes des nouvelles brèves par un plus grand degré de fermeture. Seules les voyelles les plus ouvertes, /ă/ bref et /ā/ long, se sont confondues.

De 10 voyelles se distinguant par la longueur, on est passé à 7 voyelles se distinguant par le timbre :

ă	ā	ĕ	ē	ĭ	ī	ŏ	ō	ŭ	ū
\	/	|	\	/	|	|	\	/	|
	a		ɛ		e	i		ɔ	o	u

Ainsi, le /ĭ/ de *pīra*, « poire » et le /ē/ de *tēla*, « toile », se sont confondus en [e] fermé, (et ultérieurement, en français, en [wa]). De même, le [ō] long de *flōrem*, « fleur », et le /ŭ/ bref de *gŭla,* « gosier », se sont confondus en [o] fermé (et ultérieurement, en français, en /œ/ : *fleur, gueule*).

En syllabe inaccentuée, les confusions de timbre ont été plus précoces et plus totales, la plupart des voyelles allant, dans certaines régions, jusqu'à ne plus être prononcées : par exemple, dans *civitátem*, « cité », seules la voyelle accentuée, á (devenue /e/) et la voyelle de la première syllabe, se sont finalement maintenues en français, dans *cité*.

Les diphtongues

La diphtongue /au/, seule survivante des diphtongues du latin classique, montre, selon les régions, une tendance à se simplifier en [o] fermé.

L'accent

La place de l'accent, qui était prévisible en latin puisqu'on pouvait le déduire de la longueur, ne l'est plus car les voyelles ne se distinguent plus par la longueur mais par le timbre. Sa place devient pertinente, et dans les évolutions romanes, la place de l'accent jouera désormais un rôle primordial car, comme on

vient de le voir, les voyelles ont eu un sort différent selon qu'elles étaient accentuées ou inaccentuées.

Les consonnes

Alors qu'une base populaire commune peut être établie dès le IIIe siècle pour les voyelles, les évolutions consonantiques seront assez différentes selon les régions. Une exception pourtant : le passage de [u] consonantique latin, labio-vélaire, prononcé [w], sous la forme graphique <v> (comme dans *vivere* « vivre »), à une bilabiale relâchée [β], puis à une labio-dentale plus tendue [v]. Cette évolution a abouti au phonème /v/ dès les premiers siècles de notre ère dans la plupart des régions romanisées, à l'exception de l'Espagne, où, même aujourd'hui, on ne distingue pas /b/ de /v/ (*vino*, « vin » se prononce ['βino], *vaca* ['βaka], où [β] représente une consonne spirante bilabiale, une espèce de [b] mal fermé).

La consonne [m] en position finale, on l'a vu ci-dessus (Encadré : Les révélations de l'*Appendix Probi*, dans ce même chapitre), était pratiquement inaudible dès le Ier siècle de notre ère, et probablement déjà auparavant. Dans la même position finale de mot, la consonne /-t/ disparaît également dans presque toutes les régions, alors que /-s/ final se maintient mieux.

Comme on l'a indiqué plus haut, certaines des consonnes que nous connaissons aujourd'hui en français n'existaient pas en latin. Elles se développeront en particulier en raison du phénomène de la palatalisation, c'est-à-dire de l'articulation des consonnes vers le palais dur, autrement dit vers l'avant de la bouche.

La palatalisation

À l'intérieur des mots, l'élimination des hiatus du type /-ea-/ (prononcé en deux syllabes) se fait en une seule syllabe [ja], où [j] (réalisé comme un [i] non syllabique), s'articule à l'avant de la bouche, dans la région du palais dur : *valeat* > [walja(t)], « (qu')il vaille », et conduit à la réalisation de la latérale palatale [ʎ] [waʎa]. De même *filia* > [filja], puis [fiʎa]. Dans des contextes au voisinage des nasales, comme *vinea* « vigne », on aboutit à [winja], puis à la nasale palatale [ɲ], d'où [wiɲa],

La réalisation très avancée de /k/ et de /g/ devant les voyelles antérieures /i/ et /e/ provoque également une palatalisation de ces consonnes et aboutit à des

affriquées (c'est-à-dire des consonnes commençant par une occlusive et se terminant par une fricative) et aboutit à /ts/ ou /t∫/ selon les régions.

D'autre part, on constate en de nombreux endroits des confusions /i/ + voyelle (par exemple dans *maior*, prononcé en deux syllabes, avec [j] non syllabique), et /g/ + /i/ ou /e/ : ainsi, dans *septuaginta*, le /g/ est prononcé avec la fricative palatale [j] (comme dans *maior*).

L'élimination des géminées

Entre deux voyelles, les géminées s'affaiblissent, ce qui conduit en particulier les consonnes sourdes /p/, /t/, /k/ à se conformer aux articulations qui les entourent, c'est-à-dire à se sonoriser entre voyelles (qui sont des articulations sonores : elles s'articulent avec des vibrations des cordes vocales), ce qui a pour conséquence que les consonnes sonores /b/, /d/, /g/ se relâchent pour demeurer distinctes des anciennes sourdes devenues sonores.

Dans certains cas, leur relâchement va jusqu'à leur disparition : lat. *mutare* > ital. *mutare*, esp. *mudar*, fr. *muer*.

On constate ainsi :

- le maintien de la consonne latine /-t-/en italien (*mutare*) ;
- sa sonorisation et son relâchement en espagnol *mudar* (*où* le relâchement se réalise avec une consonne interdentale relâchée [ð]) ;
- sa disparition totale en français entre deux voyelles (*muer*). En français, il ne reste plus de géminées que dans la graphie (*apparence, abbé, attendre, addition, accord, aggraver*), où elles se prononcent comme des simples : [aparãs], [abe], [adisjõ], [akɔr], [agrave].

Les premières manifestations de ce phénomène de réduction des géminées sont beaucoup plus tardives que celles de la palatalisation – vers le VIe siècle de notre ère – et ne deviennent fréquentes qu'au VIIe siècle.

Quelques innovations grammaticales

Les changements grammaticaux ont été multiples, mais on se contentera d'insister uniquement sur certains des plus remarquables :

- réduction des trois genres grammaticaux (masculin, féminin, neutre), à deux (masculin et féminin) ;
- perte partielle ou totale de la déclinaison, compensée par une prolifération de

prépositions et de conjonctions ;
- naissance d'un nouveau futur ;
- création d'un article à partir d'un démonstratif.

Les genres grammaticaux

Le latin classique connaissait trois genres : le masculin, souvent représenté par la deuxième déclinaison, comme dans *dominus*, « le maître », le féminin, par la première déclinaison, comme pour *rosa,* « la rose », et le neutre, avec pour prototype *templum*, « le temple ».

C'est le neutre qui a progressivement décliné, le plus souvent au profit du masculin, et en aboutissant finalement à une répartition aléatoire des noms entre le masculin et le féminin. Ainsi, *balneum* (neutre), « le bain », du latin classique se rencontre sous la forme *balneus* (masc.) chez Pétrone, au Ier siècle de notre ère, et dans les inscriptions de Pompéi (79), ou encore *vinum* sous la forme *vinus* (masc.), également chez Pétrone. En outre, le nominatif pluriel des noms neutres en *-um* étant en *-a* (*vina*, « les vins », *folium*, « la feuille », *folia*, « les feuilles »), on a vu proliférer à partir de ce nom collectif de nouveaux féminins (en *-a*), par analogie avec des formes comme *rosa*, « la rose », ou *domina*, « la maîtresse ».

Perte de la déclinaison, désormais inutile

Au cours de l'évolution du latin, une tendance de plus en plus nette s'était manifestée dans les usages parlés pour préciser la valeur des cas à l'aide de prépositions, créant ainsi une situation de double emploi, en favorisant la disparition des cas, puisqu'ils étaient devenus moins importants et moins nécessaires. Ainsi, *eo urbem*, « je vais à la ville », du latin le plus formel, était fréquemment remplacé par *eo ad urbe*, en supprimant par la même occasion la marque du cas à l'accusatif, la fonction du mot étant déjà marquée par la préposition.

De plus, on remarquera que ce n'est pas le nominatif *urbs* qui refait surface, mais *urbe*, autrement dit une forme réduite de l'accusatif *urbem*. Cet exemple permet de rappeler que, d'une manière générale, seules les formes de l'accusatif ont survécu dans la plupart des langues romanes. Ainsi, en français, *pied* remonte à *pedem*, accusatif de *pes*, « pied », *seigneur* est issu de *seniorem*, accusatif de *senior,* « plus âgé » (comparatif de *senex* « vieillard »), *paon* est une forme évoluée de *pavonem*, accusatif de *pavo*, « paon ».

Naissance d'un nouveau futur

Aux multiples formes synthétiques du futur du latin classique (*amabo*, « j'aimerai », *faciam*, « je ferai », *aget*, « il agira »), on substituera de plus en plus souvent soit le présent, soit surtout des formes composées, constituées d'un infinitif, accompagné des formes conjuguées du verbe *habere*, « avoir » : pour *amabo*, la forme nouvelle sera *amare* + le verbe « avoir » au présent, ce qui donne, en français : *aimer-ai, aimer-as, aimer-a, aimer-ons, aimer-ez, aimer-ont*, où l'on reconnaît à la finale la conjugaison du verbe *avoir* au présent : (*j'*)*ai*, (*tu*) *as*, (*il*) *a*, (*nous av*)*ons*, (*vous av*)*ez*, (*ils*) *ont*.

Un déterminant qui accompagne le substantif : l'article défini

Contrairement au latin, qui n'avait pas d'article défini, les langues romanes en ont créé un, la plupart d'entre elles à partir du démonstratif *ille* (par exemple *le, la, les* en français), à l'exception du sarde, du catalan et du gascon, où l'article remonte au démonstratif *ipse.* Ces deux démonstratifs, qui servaient déjà, aux premiers siècles du latin, à mettre un mot en relief, étaient donc tout trouvés pour devenir des articles définis.

D'autres modifications grammaticales intéressantes se sont produites, qui ne peuvent pas toutes être détaillées ici, mais on insistera à présent sur le renouvellement du vocabulaire, qui a été vraiment considérable.

Les innovations lexicales

En examinant le vocabulaire des langues romanes, ce qui étonne le plus, c'est peut-être d'y découvrir des mots qui n'existaient pas en latin classique, mais qui se sont révélés dans ce latin populaire que l'on nomme le *latin vulgaire*. Certains d'entre eux ont été regroupés dans le petit glossaire qui suit, ce qui permettra de repérer d'une part une partie des mots du latin classique qui n'ont pas été transmis directement (mais dont certains ont été repris ultérieurement comme formes savantes), de l'autre une partie des mots du latin vulgaire qui ont été hérités par transmission naturelle.

Petit glossaire latin-latin

Les entrées de ce petit glossaire sont présentées sous leur forme évoluée en latin vulgaire et sont suivies par un commentaire à propos des mots du latin

classique délaissés.

agnellus : lat. class. *agnus*, « agneau ». On peut constater dans *agnellus* la présence du suffixe diminutif *-ellus*, impliquant qu'il s'agit ici du « petit agneau », et non pas de l'agneau tout court. De nombreux autres exemples illustrant la tendance à former des diminutifs plutôt que de continuer les noms du latin classique jalonnent le parcours de ce petit glossaire.

articulus : lat. class. « petite articulation », diminutif de *artus*, « articulation ». Ce diminutif a fini par se spécialiser en gallo-roman pour désigner la petite articulation du doigt de pied, *l'orteil*, un nom d'abord attesté sous la forme *arteil*.

auricula : lat. class., « petite oreille », diminutif de *auris*, « oreille ».

avicellus : lat. dass. « petit oiseau », alors que le nom de l'oiseau était *aves*.

bucca : il y avait deux mots en lat. class., *os, oris*, « bouche », et *bucca,* désignant plutôt les mâchoires, voire les joues. C'est ce dernier nom qui a été maintenu dans les langues romanes.

caballus : lat. class. *equus*, « cheval ». Le mot *caballus* existait aussi en lat. class., mais avec le sens péjoratif de « cheval de trait, canasson ».

cantare : ce verbe fréquentatif « chanter de façon habituelle » a remplacé dans les langues romanes le verbe du lat. class. *canere*.

ON FAVORISE LES FRÉQUENTATIFS

Entre *canere*, « chanter », et la forme fréquentative *cantare*, « avoir l'habitude de chanter », *torrar*, « griller, rôtir » et *tostare*, fréquentatif de ce même verbe, qui étaient présents en latin classique, les langues romanes n'ont finalement retenu que le deuxième, le goût pour les formes verbales à valeur fréquentative étant de plus en plus favorisé en latin tardif.

Témoin également le verbe *carricare*, « charger (habituellement) », qui n'est pas attesté en latin classique, mais qui est bien présent dans toutes les langues romanes (*charger* en français, *cargar* en espagnol, *caricare* en italien…), ou encore *saltare*, préféré à *salire* (ce dernier ayant finalement donné *saillir* en français, avec un sens particulier). De même, le verbe français *bouger* laisse supposer l'existence préalable de **bullicare*, fréquentatif de *bullare*, « bouillir ».

casa : lat. class. *domus*, « maison ». Le mot *casa* est également attesté en lat. class., avec le sens particulier de « cabane, chaumière », mais il a finalement pris de sens de « maison » en général dans les langues romanes.

catellus : lat. class. *catulus*, « petit chien », le nom *catellus* semblant être lui-même, en latin vulgaire, un diminutif de *catulus. L'Appendix Probi* conseille d'ailleurs : *catulus*, non *catellus*.

cepulla : lat. class., « petit oignon », diminutif de *cepa*, « oignon », d'où *cipolla* en italien, *cebolla* en espagnol.

comparare : lat. class. *emere*, « acheter ». Le verbe *comparare*, présent déjà en lat. class., dans le sens de « procurer », est à la base de l'italien *comprare*, « acheter », tandis que le français *acheter* vient du latin de basse époque **accaptare*, « saisir ».

conucula, colucula : lat. class. « petite quenouille », diminutif de *colus* « quenouille ».

cultellus : lat. class. « petit couteau », diminutif de *culter*, « couteau », d'où l'italien *coltello*, « couteau », et franç. *couteau*.

fabulari : lat. class. *loqui*, « parler », tandis que *fabulari* signifiait plutôt « bavarder ». Le verbe français *parler* vient du latin ecclésiastique *parabolare*, dérivé de *parabola*, « parabole, comparaison ».

furari : lat. class. « voler, dérober » (roum. *jura*, « voler »), qui connaissait aussi *rapere*, « emporter précipitamment, violemment » (d'où franç. *ravir*) et *involare*, « s'abattre sur » (franç. *voler*).

genuculum : lat. class. « petit genou », diminutif de *genu*, « genou ». En ancien français, on connaissait la forme *genouil* et, en italien, *gitiocchio*, qui montrent tous deux une trace du suffixe diminutif.

grandis : lat. class. « de grandes proportions », tandis que son concurrent *magnus*, qui avait un sens souvent plus moral, a été éliminé dans presque toutes les langues romanes, au profit de *grandis*. Un cas particulier est représenté par *grand-père, grand-mère, grand-oncle, grand-tante* en français, où le sens de « grand » n'est pas tout de suite évident.

infirmus : lat. class. « faible », d'où « malade ». Le mot *aeger*, « en mauvaise santé, souffrant », du latin classique, n'a pas été gardé dans les langues romanes, qui lui ont souvent préféré *male habitus*, « mal en point », d'où l'évolution ultérieure en *malade* en français ou *ammalato* en italien.

longo tempore : lat. class. « longtemps », mais une forme concurrente, *diu*, « longtemps, pendant longtemps », du lat. class., n'a pas survécu dans les langues romanes.

RÉCRÉATION

POURQUOI DIT-ON *GRAND*-MÈRE ?

Est-ce :

1. Parce que, autrefois, les aïeules étaient plus grandes de taille que leur progéniture ?
2. Parce qu'on devait le respect à la génération précédente ?
3. Parce qu'en latin classique, *grandis* avait aussi le sens de « âgé » ?

manducare : le lat. class. *edere*, « manger », qui coexistait toutefois avec *manducare*, « mâcher », puis « bâfrer ». On retrouve cet autre verbe à la base du français (*manger*) et de l'italien (*mangiare*). Mais c'est une forme dérivée, *comedere*, à partir de *edere*, qui est à la base de l'espagnol et du portugais *comer*.

minutus : lat. class. « très petit », formé sur le comparatif de *parvus,* « petit », ce dernier n'ayant généralement pas survécu dans les langues romanes.

occidere : lat. class. « abattre en frappant, tuer » (it. *uccidere*, « tuer »). Ne pas confondre *occīdere* (qui comporte un /ī/ long) avec *occĭdere* (où se manifeste un ĭ bref) qui signifie « tomber à terre, succomber, périr ».

plorare : en lat. class., *flere* « , pleurer, verser des larmes », alors que *plorare*, « pleurer bruyamment ».

portare : en lat. class., *ferre* était usuel pour « porter ». Le verbe *portare* existait aussi en lat. class, qui a finalement été préféré à *ferre*, sans doute en raison de la conjugaison vraiment compliquée du verbe *ferre* (*tuli* pour le passé simple « je portai », *latus* pour le participe passé « porté »).

soliculum : lat. class. « petit soleil », diminutif de *sol*, « soleil », le diminutif *soliculum* étant particulièrement fréquent dans les régions où les voyelles finales se prononçaient de moins en moins, allant parfois jusqu'à s'effacer, et où par exemple *sole*(*m*) avait tendance à se confondre avec *solu*(*m*). Cela a été en particulier le cas pour le français (*soleil* < *soliculus*).

testa : en lat. class. « vase en terre cuite ». Ce nom a ensuite pris le sens de « crâne », et, par plaisanterie, celui de « tête ». C'est seulement ce nouveau sens que l'on retrouve plus tard en italien (*testa*), ou en français (*tête*), où l'image du vase en terre cuite a supplanté celle évoquée par *caput*, « tête », en latin classique, une forme qui toutefois s'est prolongée en *cabeza* en espagnol.

vetulus : lat. class., « petit vieux, vieillard », diminutif de *vetus*, « vieux ».

vitellus : lat class. « petit veau », moins usuel que *vitulus*, « petit d'un animal ».

vulpecula : lat. class. « petit renard », diminutif de *vulpes*, « renard ».

Réapparition de formes du latin classique

Après avoir été éclipsé pendant plus ou moins longtemps selon les mots et les régions, le latin classique refait lentement surface par la volonté des gens

instruits, et coexistera désormais, dans le lexique de toutes les langues romanes, avec les formes héritées du latin populaire.

RÉCRÉATION

DU LATIN CLASSIQUE RÉCUPÉRÉ

Avec un petit effort, et une relecture attentive du petit glossaire latin-latin ci-dessus, on peut retrouver, en français, certains des mots qui ont été repris tardivement au latin classique. Il s'agit de trouver les mots français qui correspondent respectivement à…

1. « en mauvaise santé »
2. « mis à mort »
3. « de la maison »
4. « celui qui parle »
5. « l'ancien nom du renard »
6. « vieux, détérioré par le temps »

Et les mots latins auxquels il faut penser sont :
aeger, *domus, loqui*, *occidere*, *vetus*, *vulpiculus*

Les doublets

Comme on vient de le voir, après la chute de l'Empire romain, le latin classique avait progressivement disparu des usages en laissant libre cours au latin populaire, puis était réapparu dans son lexique, désormais hybride, puisque figurent désormais côte à côte, en français, *chance* et *cadence* (du lat. *cadentia*), ou encore *écouter et ausculter* (du lat. *auscultare*). C'est ce que l'on a appelé des *doublets*, c'est-à-dire des mots du français issus du même étymon latin, dont l'un avait été repris au latin classique sous une forme savante et l'autre avait librement évolué dans les usages parlés pour constituer la plus grande partie du vocabulaire ultérieur.

Un latin transformé

Dès lors, une constatation s'impose : il faut croire qu'il y avait dans cet autre latin, joliment métissé, le ferment d'une vitalité exceptionnelle, puisqu'elle ne s'est pas démentie après plus de deux millénaires.

La meilleure illustration de ce dynamisme, on la trouve brillamment réalisée dans les diverses langues romanes actuelles, qui, en ce début de XXIe siècle, sont bien vivantes sur les cinq continents. Le récit de leurs aventures et mésaventures

fera l’objet des prochains chapitres, en commençant tout naturellement par celles de l’Italie, berceau du latin.

CHAPITRE 18

LANGUES ROMANES EN ITALIE

À tout seigneur, tout honneur : c'est en Italie que nous commencerons notre voyage sur les traces des langues issues du latin puisque c'est effectivement en Italie que tout avait commencé. Comme nous l'avons déjà vu (ch. 1 Le latin, depuis des siècles), c'est dans la région du Latium que le latin s'était développé (ch. 1 Carte des langues dans l'ancienne Italie).

Le latin, face aux autres langues dans l'Italie ancienne

À regarder à nouveau la carte des langues de l'ancienne Italie (1re partie, La place du latin dans l'Italie ancienne), on ne peut qu'être frappé par le grand nombre de langues qui entouraient le latin à cette époque, et qui ont toutes disparu : l'étrusque, bien sûr, mais également des langues indo-européennes comme l'osque et l'ombrien, auprès du falisque, du sabin, ou du picène, dont les noms n'évoquent de nos jours que des temps révolus.

Le falisque, pratiqué au nord de Rome, et proche du latin, semble n'avoir subsisté que jusque vers 150 av. J.-C., tandis que le sabin, dont une variété était le volsque, au sud-est de Rome, avait pu influencer le latin.

On pense d'ailleurs que le mot *lingua*, « langue », pourrait être un emprunt au sabin, langue du groupe osco-ombrien.

L'osque (Italie méridionale) et l'ombrien (vallée du haut Tibre) semblent avoir connu une période d'assez grande expansion, et l'osque, dont les premières attestations remontent au IVe siècle avant notre ère, ne s'est sans doute éteint que vers le Ier siècle avant notre ère. On sait qu'il avait été jusque vers cette date la langue des inscriptions officielles dans plusieurs cités d'Italie du Sud, comme à Capoue ou à Pompéi, mais il semble qu'il n'y ait pas eu de littérature en osque.

Le poète Ennius (–239/–169), par exemple, qui savait l'osque aussi bien que le latin, n'a jamais écrit en osque, mais seulement en latin.

L'ombrien, on l'a déjà vu (1re partie ch. 1 Le latin, depuis des siècles, D'autres langues autour du latin) est connu par une trentaine d'inscriptions, dont la plus importante (les *Tables eugubines*), datée du IIIe siècle av. J.-C., décrit des rites religieux.

Un peu d'osco-ombrien en latin

Des considérations phonétiques permettent de faire l'hypothèse que c'est à l'osco-ombrien que le latin doit :

anas, « canard »
bos, « bœuf »
casa, « maison »
comilium, « délibération »
lacrima, « larme »
lupus, « loup »
scrofa, « truie »
turdus, « grive »
ursus, « ours »

Un latin fragmenté en plusieurs dialectes

Les caractéristiques déjà signalées dans les chapitres précédents pour le latin parlé étaient évidemment partagées par les habitants du reste de l'Italie, selon des modalités qui se différencieront par la suite sur le plan géographique en plusieurs groupes dialectaux :

– au nord : le piémontais, le ligure, le lombard, l'émilien romagnol, le vénitien, ainsi que le ladin et le fxioulan ;
– au centre : le toscan, avec le florentin en position centrale ;
– plus au sud :
    1. le groupe des Marches, de l'Ombrie, de Rome ;
    2. le groupe des Abruzzes, des Pouilles du Nord, de Molise, Campanie et Lucanie ;
    3. le groupe de Salento, de la Calabre et de la Sicile ;
– le groupe sarde (Sardaigne, à l'exception de l'îlot catalan d'Alghero, et de deux îlots génois).

Les premiers textes « italiens »

Comme on a pu le remarquer, l'italien n'a pas été cité ci-dessus, car on ne sait pas à quelle date on peut en fixer la naissance. En revanche, on peut signaler que c'est en Italie qu'a été trouvé le document sans doute le plus ancien de toute la « Romania » ; il se présente sous la forme d'une énigme, l'*Inovinello veronese* « la devinette de Vérone », qui date de la fin du VIIIe ou du début du IXe siècle.

RÉCRÉATION

L'INDOVINELLO VERONESE, PREMIÈRE ATTESTATION D'UNE LANGUE ROMANE

Se pareba boves, « des bœufs se préparaient » ;
alba pratalia araba « ils labouraient une prairie blanche » ;
albo versorio teneba « ils tenaient une charrue blanche » ;
negro semen seminaba « ils semaient une semence noire ».

De quoi s'agit-il ?

La traduction proposée ci-dessus est approximative et pose encore des problèmes, mais on peut néanmoins faire plusieurs remarques grammaticales, et en particulier souligner l'absence de désinence consonantique dans les quatre verbes à l'imparfait (*pareba, araba, teneba, seminaba*) *où* l'on attendrait, à l'image du latin classique, soit la désinence de la 3e personne du singulier, *-at*, soit celle du pluriel, *-ant*.

Plus généralement, ce texte manifeste une réalité incontestable : ce n'était déjà plus du latin, mais ce n'était pas encore de l'italien, comme cela est confirmé par le maintien du /b/ latin entre deux voyelles, alors que cette consonne évoluera en /v/ en italien, tout comme le latin *habebat*, « il avait », deviendra *aveva* en italien.

On peut donc confirmer qu'au IXe siècle, on était encore assez loin de l'italien, et il faudra d'ailleurs attendre encore plus d'un siècle pour trouver des documents juridiques considérés comme de l'ancien italien ; il s'agit de quatre témoignages prêtés sous serment au sujet de terrains appartenant à trois monastères bénédictins de Monte Cassino, que des notaires avaient consignés sous la forme évoluée qu'avait prise le latin dans la région de Capoue : *I placiti cassinesi* (960-963).

La situation de l'Italie au Moyen Âge

Le pays était alors divisé en une quantité de petits États rivaux, parmi lesquels on peut distinguer le royaume de Sicile au sud et les États de l'Église au centre, tout en constatant l'importance de plus en plus envahissante de quelques grandes villes du Nord : Florence, Gênes, Milan, Venise. Dans chacun de ces États de plus ou moins grande taille s'était donc développée une forme de langue particulière, à partir du latin, qui s'était fragmenté en un grand nombre de dialectes, modelés progressivement au hasard des rencontres des habitants avec d'autres populations parlant des idiomes différents, et tout d'abord des langues germaniques.

L'apport des langues germaniques

Le vocabulaire de l'italien actuel témoigne encore de la présence d'apports lexicaux de plusieurs langues germaniques anciennes, mais il est souvent difficile de faire la distinction entre les éléments qui sont dus aux Longobards, aux Ostrogoths ou aux Francs.

Les Ostrogoths s'étaient installés en Italie à la fin du Ve siècle et c'est sans doute à leur influence que l'italien doit le verbe *bandire,* « bannir », ou encore des noms comme *gruppo*, « groupe » ou *guerra*, « guerre ».

Les Longobards, ces Germains « à la longue barbe », originaires du sud de la Scandinavie, étaient arrivés en Italie vers le milieu du VIe siècle en y créant un royaume qui durera un peu plus de deux siècles. On a pu établir, par exemple, qu'un certain nombre de mots aujourd'hui italiens, tels que *zaino*, « sac, cartable », *scaffale*, « étagère », *scherzare*, « plaisanter », *ciuffo*, « touffe de cheveux », *zazzera,* « tignasse », *zanna*, « croc », *spaccare*, « casser », ont été des emprunts au longobard.

Arrivés plus tard, les Francs, déjà un peu bilingues (germanique/latin) après leur long séjour en Gaule transalpine, transmettront à leur tour à l'italien en devenir un grand nombre de formes lexicales, parmi lesquelles : *bosco*, « bois », *guadagnare*, « gagner », *abbandonare*, « abandonner », *guarire*, « guérir », *troppo*, « trop », *galoppare*, « galoper », *tregua*, « trêve », *guanto*, « gant ».

Nous sommes alors à l'époque qui a succédé à la chute de l'Empire romain d'Occident (datée symboliquement de l'année 476), et où commence une période obscure, très mal documentée sur la réalité des langues parlées, en Italie comme ailleurs, et il faudra attendre encore de longs siècles pour que l'on voie émerger

les langues romanes que nous connaissons, déjà influencées par des langues venues d'ailleurs, parmi lesquelles l'arabe.

La culture arabe en Sicile

C'est vers le IXe siècle que l'influence arabe va s'exercer, surtout à travers la Sicile, qui, pendant plus de deux siècles (de 827 à 1091), connaîtra la domination arabe. Palerme, qui était devenue la capitale prestigieuse d'un émirat arabe, à la fois centre administratif et foyer de culture renommé, allait le rester longtemps encore car, malgré l'arrivée des Normands en 1091, l'arabe n'avait pas disparu. En effet, les rois normands s'étaient entourés de conseillers, de poètes, d'artistes, de médecins, d'historiens, de géographes d'origines diverses, où brillaient d'un éclat particulier ceux de langue arabe.

Un géographe arabe célèbre : Idrissi

Au milieu du XIIe siècle, le roi normand Roger de Hauteville, devenu Roger II de Sicile, avait demandé au célèbre géographe arabe al-'Idrissi (Idrissi) de réunir en un grand ensemble toutes les connaissances géographiques du monde alors disponibles. Il en est résulté ce que l'on peut considérer comme la première grande fresque géographique de l'Europe.

L'ouvrage élaboré par Idrissi est connu comme le *Livre de Roger* (1154) dont le titre en arabe peut se traduire par « Le livre de la promenade de celui qui désire aller au-delà des horizons ».

Poussant ses recherches bien au-delà du monde islamique, l'auteur apporte par exemple des précisions sur les villes de France et d'Italie, tel ce passage extrait de la description de Rome, où, après avoir signalé que la ville comptait douze cents églises et mille bains, l'auteur s'attarde sur un autre aspect de la ville : « On voit à Rome le palais du prince que l'on nomme pape. Ce prince est supérieur en pouvoir à tous les rois ; ceux-ci leur sont inférieurs et le respectent à l'égal du Créateur. Il gouverne avec justice, punit les oppresseurs, protège les faibles et les misérables et empêche qu'il ne soit commis de vexations. »

Des emprunts lexicaux à l'arabe

À la fin du XIIe siècle, la couronne de Sicile passe à Frédéric II Hohenstaufen, petit-fils de Roger II d'une part et petit-fils de Frédéric Barberousse de l'autre, qui fera de sa cour un lieu prestigieux où se croisaient savants et artistes des trois

religions (chrétiens, juifs et musulmans). C'est ainsi que de nombreux éléments de vocabulaire d'origine arabe se sont introduits dans la langue italienne en formation.

Les emprunts à l'arabe ont un caractère concret, et ils relèvent la plupart du temps du domaine des sciences et du commerce. La liste ci-dessous en présente une sélection.

Liste des emprunts de l'italien à l'arabe

On pourra constater que certains de ces mots d'origine arabe se retrouvent également dans d'autres langues de l'Europe.

Les vents

libeccio, « vent du sud-ouest », de l'arabe *lebeq*, « qui vient de Libye »
scirocco, « vent chaud du sud-est », en français *sirocco*

L'activité commerciale

dogana, « douane »
fardello, de l'arabe *farda*, « lourde charge » (en français *fardeau*)
fondaco, de l'arabe *funduq*, « logement pour les marchands »
gabella, « impôt ». Il en est résulté une expression familière dont l'équivalent en français serait *faire l'âne pour avoir du son : fare il tonto per non pagar gabella* (= faire l'idiot pour ne pas payer la taxe).
magazzino, « entrepôt » *tariffa*, « tarif »
quintale, « quintal »

L'habillement et les tissus

bazzana, « basane », fine peau de chèvre, utilisée pour relier les livres
burnùs, « manteau de laine à capuche », attesté en italien depuis le XVIe siècle
cotone, « coton »
giubba, « veste, casaque »
facchino, « portefaix ». Ce nom a une longue histoire. Il vient de l'arabe *faqîh*, « jurisconsulte, théologien », puis « inspecteur des douanes ». Mais vers le XVe siècle, de « vérificateur des douanes », on est passé à « porteur de

colis » : cela s'explique en raison de la grave crise économique du monde arabo-islamique qui contraignit les anciens fonctionnaires à se contenter du commerce des étoffes, qu'ils portaient sur les épaules, de marché en marché.

La nourriture et les épices

zafferano, « safran »
albicocco, « abricot »
carciofo, « artichaut »
melanzana, « aubergine »
limone, « citron »
zibibbo, « raisin sec »
marzapane, « massepain »

L'astronomie

azimut, « azimut » < arabe classsique *as-samt*, « chemin », terme d'astronomie permettant d'indiquer la position d'un astre

zenit, « zénith » (point de la sphère céleste à la verticale de l'observateur) < arabe classique *samt al-ra's*, « chemin au-dessus de la tête », où *samt* a été lu par erreur *senit* par les scribes du Moyen Âge

nadir, « nadir » (point de la sphère céleste opposé au zénith) < arabe *nadir*, « opposé » (au *zénith*)

almanacco < arabe *al-manâh* à l'origine lieu de repos pour les chameaux, puis tables astronomiques permettant de déterminer les jours de la semaine, la position du soleil, de la lune et des planètes

La pharmacopée

alcool < arabe *al-kohl*, « antimoine pulvérisé », par le latin des alchimistes, qui désignaient ainsi une opération de distillation

giulebbe, « julep » < arabe *jullâb*, lui-même du persan *gul-âb*, « eau de rose »

sciroppo, « sirop » < arabe *charâb* « boisson »

Les mathématiques

algebra < arabe *al-jabr*, « réduction » (à une forme plus simple), titre d'un ouvrage du mathématicien al-Khuârizmi (IXe siècle), traduit en latin dès le début du XIIe siècle

algoritmo, « ensemble des règles permettant de résoudre un problème » < arabe *al-Khuârizmi*, nom d'un mathématicien arabe du IXe siècle

cifra, « chiffre » < arabe *ṣifr*, « vide »

zéro, « zéro » < arabe *ṣifr*, « vide ». Le mot arabe, d'abord latinisé sous la forme *zefirum* par le mathématicien Fibonacci, évolua ensuite en *zefiro*, puis *zefro*, pour aboutir à *zéro*, et c'est finalement la forme italienne qui est passée en français et dans les langues de l'Europe.

Nous sommes alors au cœur du Moyen Âge, à l'époque où prend de plus en plus d'importance l'idiome régional qui va devenir la langue littéraire de l'Italie : le toscan, dans sa variété florentine.

Émergence du toscan

Au centre de la Péninsule, c'est en effet vers la fin du XIIIe siècle que le dialecte toscan commence à se répandre hors de Toscane et à servir progressivement de moyen de communication privilégié entre les différentes régions ; non que le toscan soit plus proche du latin (le sarde l'est bien davantage), ni que les premières œuvres littéraires aient été écrites dans ce dialecte (une poésie sicilienne de valeur exceptionnelle avait pris forme à la cour de Frédéric II près d'un siècle avant les grandes œuvres toscanes), ni du fait de sa position géographique centrale (les grandes routes romaines contournaient la Toscane).

L'ÉCOLE SICILIENNE

On nomme ainsi une école poétique très brillante, qui s'est développée au XIIIe siècle en Sicile, à Palerme, à la cour de Frédéric II Hohenstaufen, dont le rayonnement s'étendait alors sur toute la Péninsule.

Tout d'abord influencés par la poésie provençale de l'« amour courtois », les poètes siciliens ont ensuite créé des œuvres originales, en ajoutant à leur poésie raffinée des considérations philosophiques sur la nature de l'amour.

Ils ont également inventé de nouvelles formes poétiques, parmi lesquelles le sonnet, dont on attribue la paternité à l'un d'entre eux, Jacopo da Lentini : un genre littéraire destiné à un grand avenir puisqu'il a ensuite acquis un prestige inestimable grâce à Pétrarque.

De plus, l'école sicilienne marque une date importante dans l'histoire de la littérature italienne, car elle est aussi à la base de l'inspiration des écrivains toscans du « *dolce stil novo* », où brillait Dante.

Si le toscan, et plus particulièrement le dialecte de Florence, finira par s'imposer, c'est parce que c'est dans cette variété romane que se sont exprimés les créateurs d'une littérature nouvelle, représentée par Dante et le « *dolce stil novo* », mais aussi par Boccace le conteur et par Pétrarque le poète. Tous trois nés à Florence, ils écrivaient dans cette langue, et leurs œuvres obtiendront une vaste audience dans l'ensemble de la Péninsule, ce qui aura pour conséquence la difiusion du toscan dans toute l'Italie. Très vite, Rome, qui pourtant pratiquait un dialecte spécifique, le *romanesco*, devient elle-même un puissant foyer d'expansion du toscan, estimé bien supérieur. Il faut savoir qu'il y avait déjà à Rome, pour la langue parlée, deux usages concomitants : d'une part le dialecte *romanesco*, et d'autre part le toscan parlé, avec des interférences de l'un à l'autre.

Toutefois, dans le reste de l'Italie, c'est-à-dire partout sauf à Florence et à Rome, le toscan restera pendant des siècles une langue de savants et une langue que l'on réservait surtout aux usages écrits. Dans les conversations quotidiennes au contraire, les dialectes demeureront jusqu'à la fin du XIXe siècle extrêmement vivaces, à l'exclusion même de tout autre usage : dans la deuxième moitié du XIXe siècle, au moment de l'unité italienne, seuls 2,5 % de la population totale de l'Italie étaient italophones.

Toscan écrit et prononciation

Aidé par l'action du Vatican, dont les prélats ont toujours maintenu des liens étroits avec les ducs de Toscane, c'est le toscan écrit qui sera largement diffusé dans toute l'Italie. Ce qui est vraiment paradoxal, c'est que cette langue florentine, qui était reconnue par tous comme la langue littéraire par excellence, et que l'on appelait d'ailleurs le « florentin illustre », n'était en fait valorisée et acceptée que sous sa forme écrite. À l'opposé, la prononciation toscane, loin d'être valorisée, était totalement rejetée, souvent tournée en ridicule, depuis les premiers temps, comme elle l'est encore parfois de nos jours.

Parmi les façons imagées de décrire cette prononciation, la plus courante est sans doute celle-ci : *parlare coll'ovo in bocca* (« parler avec un œuf dans la bouche »).

En conséquence, pendant longtemps c'est la formule « *lingua toscana in bocca romana* » qui a résumé l'idéal de la langue italienne, qui proclame sans ambages la suprématie des formes toscanes, mais sans les prononciations propres au dialecte toscan.

Toutefois, avant de les décrire dans le détail, il est utile de prendre tout d'abord appui sur la phonologie de l'italien standard tel qu'il est accepté de nos jours par la plupart des grammaires et des dictionnaires de prononciation de l'italien.

L'italien commun et sa prononciation

Parmi les études spécifiques sur les variétés régionales de l'italien, et grâce aux observations relevées par les différents descripteurs, on peut assez bien circonscrire les éléments de prononciation sur lesquels l'accord des locuteurs italophones se fait et ceux qui au contraire présentent des divergences sensibles.

L'usage choisi par la majorité des ouvrages normatifs se fonde, nous l'avons dit, sur le florentin cultivé, mais débarrassé de ses caractéristiques purement régionales.

Le système phonologique de l'italien dit « standard »

Voici les différentes voyelles et consonnes distinctives du système phonologique de base, qui présente quelques rares divergences pour les phonèmes en syllabe accentuée.

Le système vocalique en syllabe accentuée

L'italien étant une langue à accent libre, c'est-à-dire où la place de l'accent est pertinente (*canto*, « je chante », accentué sur la première syllabe – *canto*, « il chanta », accentué sur la dernière syllabe), les descripteurs de l'italien standard s'entendent pour identifier, en syllabe accentuée, 7 phonèmes vocaliques :

i	u
e	o
ɛ	ɔ
a	

Quelques restrictions sont à signaler pour les phonèmes d'aperture moyenne /e/, /ɛ/, /o/, /ɔ/ :

1. Les oppositions /e/ – /e/ et /o/ – /ɔ/ n'existent que sous l'accent et se neutralisent en syllabe inaccentuée.
2. Ces mêmes oppositions s'entendent surtout à Florence et à Rome et semblent pratiquement absentes dans le reste de l'Italie, où n'existent qu'un seul /e/ et

un seul /o/.

3. Dans les usages qui connaissent ces distinctions entre /e/ fermé et /ɛ/ ouvert, entre /o/ fermé et /ɔ/ ouvert, la distribution des phonèmes ouverts et fermés est variable dans les différents mots, et les grammairiens signalent, quand elles existent, les variations des prononciations entre Florence et Rome, et également les hésitations chez un même locuteur.

On peut comprendre la faiblesse et l'instabilité de ces distinctions entre les phonèmes d'aperture moyenne si l'on se rappelle que la différence entre un /e/ fermé et un /ɛ/ ouvert, entre un /o/ fermé et un /ɔ/ ouvert n'apparaissent pas dans la graphie traditionnelle de l'italien et que la diffusion de cette langue commune s'est faite pendant des siècles sous une forme uniquement écrite.

Le système consonantique

Si l'on ne tient pas compte de la position intervocalique, qui sera traitée plus loin, et de la position finale, où seuls /-m/, /-n/, /-l/, /-r/ peuvent apparaître, les consonnes de l'italien sont au nombre de vingt.

Les consonnes peuvent s'ordonner selon le tableau suivant :

TABLEAU DES CONSONNES DE L'ITALIEN

	labiales	apicales	sifflantes	chuintantes	palatales	vélaires
occl. sourdes	p	t	ts	tʃ		k
occl. sonores	b	d	dz	dʒ		g
fric. sourdes	f		s	ʃ		
fric. sonores	v		z			
nasales	m	n			ɲ	
latérales		l			ʎ	
vibrante			r			

Pour ces vingt phonèmes, on signale peu de divergences dans les différents usages si ce n'est pour la distinction /ts/ – /dz/, qui montre que là où, à Florence, on prononce par exemple *zucchero* « sucre » ou *zappa* « bêche » avec /ts/ (mais /dz/ dans *zaino*, « sac à dos »), dans les variétés septentrionales, seule la consonne /dz/ se réalise dans tous les cas.

La position intervocalique

C'est dans cette position qu'il existe à la fois le plus de distinctions possibles et que les divergences sont les plus sensibles.

Tout d'abord, c'est presque uniquement chez les locuteurs toscans que l'on peut trouver une sifflante sonore /z/ s'opposant à la sourde /s/ à l'intervocalique (*rosa* avec /z/, « rose », s'opposant à *rosa* avec /s/, « démangeaison »). Cette distinction existe surtout à Florence et les ouvrages de prononciation insistent pour la faire respecter.

Dans le reste de l'Italie, cette distinction n'existe pas, et la sifflante /s/ se réalise à l'intervocalique comme un [z] dans le Nord, comme un [s] dans le Midi (par exemple dans *casa*, « maison »).

De plus, il existe aussi, entre voyelles, une série de consonnes qui permet d'opposer phonologiquement, c'est-à-dire en apportant un changement de signification, quinze consonnes simples, à leurs partenaires géminées (réalisées comme des consonnes longues) de même point d'articulation, qui sont :

les sourdes /pp/, /ff/, /tt/, /ss/, /tt ʃ/, /kk/
les sonores /bb/, /vv/, /dd/, /dd ʒ/, /gg/
les nasales /mm/, /nn/
la latérale /ll/
la vibrante /rr/

La « *gorgia toscana* »

Mais la spécificité la plus remarquée de la prononciation toscane est certainement ce que l'on nomme la « *gorgia toscana* », qui mérite un commentaire un peu plus long et un peu technique : elle résulte de la distinction de simple à géminée héritée du latin, et maintenue seulement dans la partie orientale de la Romania.

Elle se réalise de façon très originale en Toscane, où les géminées sourdes /pp/, /tt/, /kk/ à l'intervocalique se sont simplifiées tandis que les consonnes simples /p/, /t/ et /k/ se sont prononcées comme des consonnes très relâchées.

Plus précisément, l'opposition /pp/ à /p/ se réalise comme un [p] occlusif face à [Φ] (c'est-à-dire un [p] « mal fermé »), l'opposition /tt/ – /t/ comme un [t] occlusif face à [θ] (un [t] très relâché), l'opposition /kk/ – /k/ comme un [k] occlusif face à un [k] relâché (un peu comme la *jota* espagnole mais beaucoup plus faiblement articulée).

Le « neveu », *il nipote*, se prononce [il ni'Φoθ], la « maison », *la casa* quelque chose comme [la 'hasa]. C'est surtout cette dernière réalisation de l'occlusive vélaire simple /k/ comme une consonne relâchée, de même point d'articulation au niveau du voile du palais (ou quelquefois au niveau de la glotte, comme [h]), qui a frappé les observateurs, ce qui explique son nom, *gorgia*, « gorge ». Elle a été non seulement remarquée, mais également critiquée, voire stigmatisée par les grammairiens des différentes époques, surtout à partir du XVIe siècle.

L'italien et le toscan aujourd'hui

On se trouve ainsi aujourd'hui dans cette situation paradoxale, qui consiste à considérer l'usage florentin comme le plus digne d'être imité en tout, mais qui rejette la *« gorgia »*, c'est-à-dire la prononciation très affaiblie des consonnes intervocaliques.

L'enquête sur la « *gorgia toscana* »

En 1965-1966, j'ai moi-même mené une étude à partir d'un corpus de plusieurs heures d'enregistrement d'une jeune informatrice originaire de Sienne et parlant en italien florentin courant.

Ce corpus a été complété par l'enregistrement d'une trentaine d'autres informateurs au cours de l'été 1966 sur la côte toscane, depuis Marina di Cecina jusqu'aux confins du Latium. Chez tous ces informateurs était manifeste une opposition nette entre deux types de phonèmes à l'intervocalique, dont les réalisations étaient variables : de l'occlusive assez ferme jusqu'à la spirante la plus relâchée pour les consonnes simples, tandis que les géminées étaient le plus souvent réalisées comme des occlusives très fermes, mais rarement longues.

Ce qui est particulièrement intéressant à signaler, c'est que l'informatrice que nous avions choisie pour étudier les manifestations de la « *gorgia* » dans sa prononciation, avait également été retenue pour être enregistrée comme modèle dans un manuel d'italien par la méthode « audio-orale » à l'usage des étudiants francophones.

Le rapprochement des deux enregistrements – le mien et celui du manuel – fait apparaître que les différences de prononciation ne concernent ni les voyelles d'aperture moyenne, ni l'opposition /s/ – /z/, mais résident uniquement dans la réalisation de /p/, /t/ et /k/ à l'intervocalique : leurs réalisations sont assez

généralement des occlusives fermes pour le manuel, et avec des degrés variables de relâchement – typique de la « *gorgia* » – dans mes propres enregistrements.

À la recherche de l'italien standard

Ce qu'il convient de souligner, c'est que pour les deux usages de cette informatrice, le système phonologique reste identique, et que seules les réalisations des phonèmes participant au phénomène de la « *gorgia* » en sont différentes.

Stabilité du système

À considérer l'ensemble du système qui vient d'être décrit, on peut s'étonner de voir le même système phonologique demeurer pratiquement inchangé au cours de son histoire (avec les rares points faibles signalés plus haut), pour une langue parlée par une communauté comptant plusieurs dizaines de millions de locuteurs. Cette situation ne peut s'expliquer que par la manière dont l'italien a été diffusé pendant des siècles : en restant une langue uniquement écrite, et qui n'était parlée réellement qu'à Florence et à Rome.

L'italien et le toscan aujourd'hui

On s'est donc longtemps trouvé dans la situation paradoxale décrite ci-dessus, qui consistait à considérer l'usage florentin à la fois comme le plus digne d'être imité en tout, et en excluant la « *gorgia* », c'est-à-dire la prononciation très affaiblie des consonnes intervocaliques.

Mais depuis le XIX^e^ siècle, et surtout depuis le début du XX^e^ siècle, plusieurs signes semblent annoncer certaines des évolutions à venir car la situation de communication a changé. L'école, le service militaire, la radio, la télévision, la mobilité facilitée des populations, permettent et favorisent un contact plus fréquent et plus régulier entre les locuteurs de différentes régions, et il convient de souligner en particulier que l'afflux de plus en plus considérable de populations méridionales dans les riches régions du Nord – le triangle industriel Milan, Gênes, Turin – a des chances de modifier l'équilibre linguistique en Italie et de faire perdre au toscan la suprématie qui a été incontestée pendant les siècles où il a été la langue commune d'un peuple qui, pourtant, ne l'utilisait que dans ses usages écrits.

Quelle norme écrite pour l'italien ?

Malgré les interminables discussions au XVIe siècle sur la « *questione della lingua* » entre les partisans du toscan le plus strict et ceux qui favorisaient un italien plus ouvert sur les autres usages, la norme écrite a longtemps été nettement en faveur de la tradition toscane.

En fait, la fondation en 1583 de l'Accademia della Crusca marque en quelque sorte la victoire des partisans du toscan, jusqu'au milieu du XIXe siècle, où Alessandro Manzoni, né et éduqué à Milan, auteur du célèbre roman *I promessi sposi*, « Les Fiancés », va jusqu'à réécrire son roman, qu'il publie en 1842, en le débarrassant de tout ce qui était trop milanais ou trop archaïsant. Il substituera par exemple *ubbedire*, typiquement toscan, à *ubbidire*, de tradition septentrionale, ou *angelo*, usuel en Toscane, à *angiolo*, ou encore *domandare* à *dimandare*.

Par ailleurs, le XVIe siècle est aussi celui où l'italien commence à devenir l'enfant chéri de l'Europe ; en France, en Angleterre, des livres sont traduits en italien, Milton écrit même des poèmes en italien, on imite Pétrarque et ses sonnets, François Ier peut converser en italien, Elizabeth d'Angleterre aime bien écrire en italien, et Arnault et Lancelot rédigent en France une *Méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue italienne*.

Le couple français/italien

Par la suite, les contacts entre les deux langues ont été si constants et si intimes que jusqu'au milieu du XXe siècle, c'est à l'italien que le français avait le plus emprunté et, réciproquement, c'est dans la langue française que l'italien avait le plus puisé.

Échanges entre l'italien et le français

Parmi les emprunts les plus anciens de l'italien au français, on peut citer *viaggio* (à partir de *voyage*), *mangiare*, ou *tovaglia* « nappe », du vieux français *touille*, « serviette, nappe ». Vers le XVe siècle, on trouve *burro* « beurre » ou *mostarda* « moutarde ».

Au XVIe siècle, les échanges sont réciproques : tandis que le français emprunte des termes de la guerre comme *bataillon* (de *battaglione*), ou *sentinelle* (de *sentinella*), l'italien emprunte *bagaglio,* « équipage militaire », ou *artiglieria*. C'est aussi l'époque où s'introduisent en italien des termes de cuisine français

(*confettura*, ou *crema*). Le XVIIe siècle est celui où l'on commence à publier des dictionnaires bilingues français-italien.

Mais c'est au XVIIIe siècle que l'influence du français prend des proportions exceptionnelles, avec l'entrée de *ragù*, de *besciamella*, de *bignè* ou de *sciampagna*, de *papà, caffè, liquore*. Dans le domaine juridique et administratif on crée des calques comme *accusatore pubblico, lavori forzati*, et dans celui de l'économie, *buono del tesoro*, dans celui de la vie militaire *parola d'ordine, sulpiede di guerra*, et dans celui de la cuisine, *purè, maionnese, marrons glacés, omelette, ristorante, menu, brioche*. Au XXe siècle : *collant, couture, lamé, maquillage, défilé, croissant, soufflé, garage, chauffeur, à la page, bricolage…*

En fait la longue cohabitation de ces deux langues et leurs rapports intimes avec le latin entraînent une réelle facilité pour passer d'une langue à l'autre : dans des mots comme *agitation, occupation* ou *situation*, seul le suffixe doit être modifié, d'où *agitazione, occupazione, situazione*. La même régularité peut être constatée pour *aridité, calamité, densité, infinité*, qui deviennent respectivement *aridità, calamità, densità, infinità…*

Voilà d'excellents « amis », dont on n'aurait aucun mal à allonger la liste, mais qui ne doivent pas faire oublier les « faux amis » que sont certaines formes trompeuses comme par exemple le verbe français *salir*, « salir » et le verbe italien *salire*, « monter ».

Quelques faux amis entre l'italien et le français

On remarquera que les quelques mots présentés ci-dessous mettent quelquefois l'accent sur des faux amis partiels : par exemple *asilo* renvoie aussi à « asile », *maschera* désigne également le « masque », *medicina* est aussi la « médecine », et *peccato*, le « péché ».

affollato (adj.), « rempli de monde » (où l'on reconnaît *folia*, « la foule »)
asilo, « école maternelle »
binocolo, « jumelles » (« binocle » : *occhiali a stringinaso*)
bolliti, « pot-au-feu » (mot à mot « les bouillis »)
budino, « flan, crème renversée » (mais le « boudin » se dit *sanguinaccio*)
caméra, « chambre », alors que la « caméra » se dit *cinepresa*
caramella, « bonbon »
carriola, « brouette » (mais « carriole » se dit *carretta*)
celeste (adj.), « bleu ciel » (mais aussi « céleste »)
colazione, « déjeuner » (« collation » se dirait *spuntino*)

confidente, « indicateur » (de police)
confidenza, « familiarité » (mais aussi « confidence »)
contemplare, « prévoir » (signifie aussi « contempler »)
contomo, « garniture » (légumes accompagnant un plat)
costipazione, « rhume » (se dit aussi *raffreddore*)
date un esame, « passer un examen »
decoro, « décorum, dignité »
diligente (adj.), « appliqué »
discreto (adj.), « assez bon, passable »
facchino, « porteur » (de colis, de valises…)
fantasia, « imagination »
fermare, « arrêter » (« fermer » se dit *chiudere*)
in *gamba*, « ingambe, alerte, en pleine forme »
lenzuolo, « drap » (« linceul » se dit *lenzuolo funebre*)
marinare la scuola, « sécher l'école »
marmitta, « pot d'échappement » (« marmite » se dit *pentola*)
maschera, « ouvreuse » (dans une salle de spectacle)
medicina, « médicament » (mais aussi « médecine »)
morbido, « doux, moelleux » (« morbide », se dit *morboso*)
nome, « prénom » (le « nom de famille » se dit *cognome*)
omaggio, « cadeau »
onomastico, « jour de la fête »
ordinario, « titulaire » (professeur titulaire dans une université)
palazzo, « immeuble » (mais aussi « palais »)
patente, « permis de conduire »
peccato !, « dommage ! » (*peccato* signifie « péché »)
ricetta, « ordonnance » (du médecin)
ripresa, « prise de vue »
salire, « monter » (« salir » se dit *sporcare*)
savoiardo, « biscuit à la cuiller » (*savoiardo* signifie « savoyard »)
semaforo, « feu (de la circulation) »
sentire, « entendre »
trucco, « maquillage, fard » (mais aussi « truc »)
verdura, « légumes »

Les pièges du genre grammatical

Parfois peuvent surgir des difficultés inattendues, car, bien que toutes deux d'origine latine, les deux langues n'ont pas adopté le même genre grammatical, comme on peut le voir dans les quelques exemples suivants :

Genre masculin (italien)	Genre féminin (français)
l'affresco (m.)	*la fresque*
l'attacco (m.)	*l'attaque (f.)*
il dettato	*la dictée*
il fiore	*la fleur*
il margine	*la marge*
l'orrore (m.)	*l'horreur (f.)*
il pianeta	*la planète*

Genre masculin (français)	Genre féminin (italien)
le chiffre	*la cifra*
le chocolat	*la cioccolata*
le guide	*la guida*
le jade	*la giada*
le mimosa	*la mimosa*
l'onyx (m.)	*l'onice (f.)*
le plastique	*la plastica*
l'esclavage	*la schiavitù*
le tigre	*la tigre*
le zèbre	*la zebra*

L'italien et l'anglais

Alors que les rapports entre l'italien et le français ont été précoces et constants depuis le Moyen Âge, l'influence de l'anglais sur l'italien n'a commencé à se manifester qu'à partir du XVIIIe siècle, mais surtout vers la fin du XIXe siècle, et la plupart du temps à travers le français : dans le domaine politique, avec par exemple *coalizione, comitato, lista civile, mozione*, ou dans celui de la mode, avec *redingo tto* (de *riding coat*, par le français *redingote*). Du XIXe siècle datent *meeting, leader, boicottare, dandy* ou *fashionable* et *smoking, locomotiva* et *vagone, foot ball, tennis* et *handicap, rosbif* et *sandwich*. Mais c'est surtout au XXe siècle que les emprunts à l'anglais se sont multipliés : par exemple c'est de l'anglais tout court que l'on va retrouver en italien *slogan, marketing, gag, sketch, film, fan, nylon, boss, gangster, pipeline, shampoo*, puis *jeans, cameraman, flashback, jogging, terminal, fifty fifty, lobby, sponsor, self service, ticket, gay, computer, check-up, tabloid, mass, relax* et *stress, sexy, media, Aids* (*Acquired immune deficiency syndrome*). Le projet de remplacer ce dernier par *sida*, comme en français, n'a pas eu de succès.

Et ces exemples ne sont qu'un petit échantillon des emprunts de l'italien à l'anglais depuis le début du XXe siècle.

Le latin, malgré tout

Enfin, c'est du latin tout court – sous forme de mots et d'expressions – que l'on va retrouver mêlé à l'italien de tous les jours.

Liste « latin-latin » en italien

Dans cet échantillon de mots et expressions tels qu'ils existaient en latin classique, et qui survivent en italien, on constatera qu'une grande partie d'entre eux figure aussi dans d'autres langues (par exemple en français, ch. 4, en grec, ch. 2, ou en anglais, ch. 5).

ab urbe condita, « depuis la fondation de Rome », qui s'oppose à A.D., *anno domini*, « depuis la naissance de Jésus-Christ »

addendum, « ce que l'on va ajouter », où l'on retrouve la même forme

delenda Carthago, « il faut détruire Carthage »

ad kalendas graecas, « aux calendes grecques » = « jamais », puisque dans le calendrier grec il n'y a pas de calendes

ad libitum, « à volonté » (formé sur *libet*, « il plaît »)

affidavit, « témoignage écrit sous serment », du verbe *affidare*, « témoigner sous serment », transmis par l'anglais. C'est aussi la déclaration par laquelle l'émigrant aux États-Unis garantit qu'il a les moyens de subsistance durant son séjour.

a fortiori, « à plus forte raison »

agenda, « carnet où sont notées les choses à faire » *album*, « cahier de feuilles blanches où l'on peut coller photos, timbres… »

alea jacta est, « le sort en est jeté »

alias, « avec un autre nom ». Il faut sous-entendre *vices* (*alias vices :* « d'autres fois, en d'autres circonstances »)

alibi, de *alius* « autre » et *ibi* « là »

aula magna, « grande salle, réservée dans les universités aux cérémonies officielles »

aut aut, mot à mot « soit soit », par ex. *porre un aut aut*, « poser une alternative »

bis, « deux fois »

busillis, résultat d'une méprise. Cette forme s'explique ainsi : à l'occasion d'une dictée comportant *in diebus illis*, « en ces jours-là », un élève ayant écrit *in die busillis*, il n'arrivait pas à trouver *busillis* dans le dictionnaire. Depuis, *busillis* est devenu synonyme de « difficulté, obstacle » : *qui sta il busillis*, « voilà le hic ».

cum quibus, sous-entendu *nomisma*, « pièces de monnaie », *cum quibus*, « avec lesquelles (on peut faire beaucoup de choses) ». L'expression a même été transformée en *conquibus*.

deficit, 3e personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *deficere* « manquer ». Désigne ce qui manque pour que les entrées de fonds équivalent aux dépenses. Cette formule a été employée pour la première fois en France au XVIe siècle.

duplex, en latin « double ». Actuellement, au téléphone ou à la télévision, dispositif permettant à deux personnes de communiquer avec une seule ligne.

errata, abréviation de *errata corrige*, « corrige les erreurs », autrefois liste de fautes de frappe glissée par l'imprimeur dans le livre imprimé, dont le premier exemple date de Gutenberg.

forum, le sens ancien de « place publique » est perdu, pour être remplacé par « lieu virtuel de discussions et de partage ».

gratis, « sans payer », de *gratiis*, de *gratia*, « grâce, faveur »

grosso modo, « plus ou moins, dans les grandes lignes »

habitat, 3e personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *habitare*, « habiter »

hic et nunc, « ici et maintenant »

horribile dictu, « horrible à dire »

incipit, « (ainsi) commence », 1re personne du présent de l'indicatif du verbe *incipere* « commencer » (*cf. affidavit, déficit* et *habitat*). Désigne la première phrase d'un livre.

in folio, désigne les livres imprimés sur une feuille ayant une seule pliure, c'est-à-dire de format gigantesque. Actuellement, les formats les plus communs sont *in 8*o ou *in 16*o.

in nuce, « dans un noyau de noix », c'est-à-dire sous forme synthétique, ou en germe

interim, « pendant ce temps, en attendant ». Employé comme substantif, désigne une fonction provisoire.

item, « également »

ius primae noctis, « droit de la première nuit », en français *droit de cuissage*

lapis, « pierre » ; en italien, désigne le « crayon » (nommé ainsi à cause du graphite pulvérisé)

latinorum, génitif pluriel de *latinus* pour désigner familièrement une façon de parler volontairement savante

lavabo, abréviation de *lavabo inter innocentes manus meas*, phrase que le prêtre prononce durant la messe. *Lavabo* a ensuite désigné l'appareil sanitaire installé dans la sacristie, puis n'importe quel lavabo.

locanda, « modeste restaurant avec logement ». La locution complète serait *caméra locanda* « chambre à louer » (*cf. agenda, mémorandum* ou *referendum*).

legenda, « qui doit être lu »

mass media, locution à moitié anglaise (*mass*) et à moitié latine (*media*), entrée en italien à travers l'anglais *mémorandum*, « chose dont il faut se souvenir »

mutatis mutandis, « ayant changé les choses qu'il faut changer » (*cf.*

addendum, « ce qu'il faut ajouter ») *nova*, « nouvelle étoile » *passim*, « çà et là »

pinxit, « il a peint ». Inscription, à la suite du nom, sur la partie inférieure de tableaux anciens (*cf. déficit, habitat*)

qui pro quo, « quiproquo », mot à mot « *qui* au lieu de *quo* »

quorum, formule utilisée d'abord en Angleterre au XVe siècle pour établir le nombre de juges nécessaire pour valider une décision

rebus, jeu consistant à deviner un mot ou une phrase au moyen de dessins représentant des objets (*rebus* est l'ablatif pluriel de *res* « avec les choses »)

referendum, « qui doit être rapporté »

salve, « salut ! ». Se dit en Italie quand on rencontre une personne dont on ne sait pas si on va la tutoyer ou la vouvoyer.

sine die, « sans limite de date »

sponsor, appartient à la même famille que *spondere*, « promettre, garantir »

symposium, « congrès de spécialistes »

tandem, « finalement »

una tantum, « une seule fois »

vale, « porte-toi bien ». C'était le dernier mot d'une lettre. Les Romains la commençaient souvent avec le sigle *S.V.B.E.E.V. Si vales bene est ego valeo* « Si tu vas bien, c'est bien. Moi, je vais bien ».

vulgata, abréviation de *Éditio vulgata*, la version latine de la *Bible* par saint Jérôme

L'italien, langue de l'État italien

Alors que pendant tout le Moyen Âge, la langue parlée est nommée « *volgare* » face au latin, le XVIe siècle, où se déroule une longue polémique sur la « *questione della lingua* », on voit apparaître de plus en plus souvent le terme *italien* pour la désigner.

Le latin avait encore une position privilégiée, par exemple dans l'enseignement, mais la prise de position de Galilée est exemplaire ; alors qu'en 1610, il avait publié son ouvrage *Sidereus nuncius*, « Le messager astral », en latin, il commence à écrire de préférence en italien dès l'année suivante, et, à partir de 1612, c'est en italien qu'il publiera tous ses ouvrages.

Mais de quel italien s'agit-il ?

La publication de la première édition de l'*Accademia della Crusca* en 1612 confirme une volonté de valoriser les archaïsmes du toscan de Florence. Toutefois il s'agit là uniquement de la langue écrite, alors que les différents dialectes continuaient à régner sans partage dans la langue parlée.

La situation est bien différente de nos jours, où, aux côtés des dialectes, toujours bien vivants pour certains d'entre eux, l'italien s'entend dans toute la péninsule et dans les îles sous la forme de ses multiples variétés.

Les circonstances économiques actuelles mettent l'accent sur le triangle industriel Milan-Gênes-Turin, qui attire des travailleurs venus en masse des provinces méridionales, et pourraient modifier la donne et favoriser les usages septentrionaux. L'ancienne préférence de la « *lingua toscana in bocca romana* » sera-t-elle supplantée par une nouvelle norme donnant une place de plus en plus prégnante aux habitudes linguistiques des gens du Nord ?

CHAPITRE 19

LANGUES ROMANES EN ESPAGNE

La lente progression du latin dans la péninsule Ibérique

Alors que l'Hispania avait été parmi les premiers territoires acquis par Rome (l'Espagne province romaine en –197), peu de temps après les trois grandes îles de la Méditerranée (Sicilia en –241, Sardinia en –238, Corsica en –227), la romanisation totale de la péninsule Ibérique s'est déroulée avec lenteur, pendant plus de deux siècles.

Il est vrai que l'Hispania était alors occupée par des populations parlant diverses langues implantées dans la péninsule depuis longtemps.

Les langues en Espagne avant l'arrivée des Romains

Selon le géographe grec Strabon (–58/25), de nombreuses langues y prospéraient, parmi lesquelles l'ibère, le celtibère, le phénicien et le basque.

L'ibère, situé dans le Nord, a malheureusement gardé tout son mystère, tandis que le celtibère, parlé dans les régions centrales, a pu, grâce à des inscriptions en caractères latins, être identifié comme une langue celtique, mais avec des différences notables par rapport au gaulois.

Enfin, dans le Sud, des populations de langue phénicienne semblent avoir conservé leur langue au moins jusqu'à l'arrivée des Romains.

Par la suite, toutes ces langues allaient pourtant peu à peu être abandonnées en faveur du latin, à l'exception du basque, encore vivant de nos jours, malgré la pression du latin.

Le basque, toujours présent

L'origine de cette langue reste mystérieuse car la première inscription en est très tardive (Xe siècle), et le premier livre imprimé date du milieu du XVIe siècle. Mais elle a traversé les siècles et garde une certaine vitalité en France et surtout en Espagne. De plus, on peut constater que son long voisinage avec le latin a laissé de nombreuses traces dans son vocabulaire.

QUELQUES EMPRUNTS DU BASQUE AU LATIN

L'ensemble du lexique basque est généralement très différent de celui qui s'est répandu dans les langues issues du latin, mais, malgré les modifications phonétiques qui y ont été apportées, on peut reconnaître l'origine de nombreux mots basques empruntés au latin, parmi lesquels :

basque *errota*, « moulin » (du latin *rota*, « roue »)
basque *liburu*, « livre » (du latin *liber*)
basque *errege*, « roi » (du latin *rex*)
basque *gurutz*, « croix » (du latin *crux*)
basque *abostu*, « août » (du latin *augustum*)
basque *kipula* ou *tipula*, « oignon » (du latin *cepula*)
basque *gorputz*, « corps » (du latin *corpus*)
basque *dembora*, « temps » (du latin *tempora*)

Il faut ajouter que le territoire occupé de nos jours par les bascophones n'est qu'une toute petite partie de ce qu'il était à l'origine. La présence de toponymes typiquement basques, par exemple en *-berri*, « neuf », comme *Ilimberri*, « ville neuve » ou en *-gorri*, « rouge », dans des régions éloignées des limites du Pays basque actuel, en sont un début de preuve.

Les langues de la péninsule Ibérique aujourd'hui

De nos jours, la configuration linguistique de la péninsule Ibérique contraste très nettement avec celle de la péninsule italienne car, face au maintien d'une profusion d'idiomes romans encore vivants en Italie, l'Espagne et surtout le Portugal font figure de pays beaucoup moins diversifiés sur le plan linguistique malgré la fragmentation historique du latin en plusieurs dialectes. En Espagne, l'unification s'est ensuite faite autour de l'un d'entre eux, le castillan.

Si la langue de la Vieille Castille – située tout au nord du pays – est devenue la langue du royaume, ce n'est pas, contrairement à l'italien, pour des raisons littéraires, mais parce que c'est de Castille qu'est partie la Reconquête contre les Arabes dès le XIe siècle. Absorbant ou faisant reculer l'asturien, le léonais – dialecte de transition entre le galicien et le castillan – et l'aragonais – dialecte de transition entre le castillan et le catalan –, tous trois également issus du latin, le

dialecte castillan a ensuite régulièrement progressé vers le sud, et a peu à peu recouvert les dialectes locaux jusqu'à les éliminer. C'est singulièrement le cas de l'andalou, qui est un produit né d'une différenciation du castillan importé.

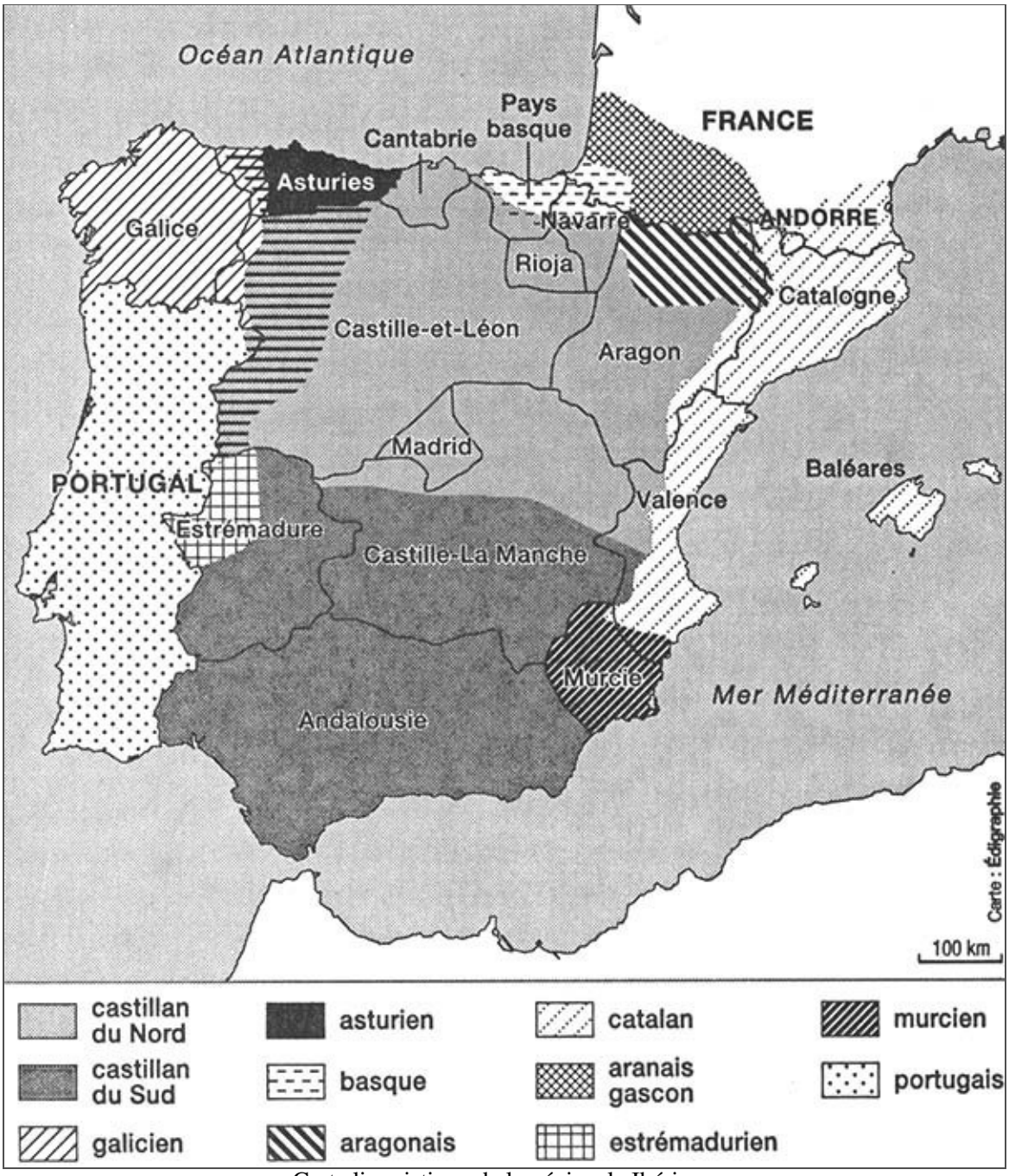
Sur le plan géographique (voir carte page suivante), les divisions linguistiques de la péninsule Ibérique romane ont ainsi pris la forme de trois bandes verticales nord-sud :

- au centre, la grande surface occupée par le castillan ;
- à l'ouest, le territoire qui regroupe le galicien et le portugais et, suivant une trajectoire parallèle ;
- une autre reconquête, partie de Catalogne, à l'extrême est, qui avait favorisé l'expansion du catalan vers le sud.

Le catalan, langue littéraire

Aujourd'hui, le catalan, qui se distingue nettement du castillan et des langues d'oc voisines, de l'autre côté de la frontière, est la langue officielle régionale du Principat de Catalunya, mais également langue officielle de la Principauté d'Andorre. Son domaine se prolonge en France dans le Roussillon, et il se parle encore également dans une ville du nord de la Sardaigne, Alghero.

XVe siècle, avec un roman écrit par l'écrivain catalan Joannot Martorell, qui avait même été considéré par Cervantès comme « le plus beau livre du monde ».



Carte linguistique de la péninsule Ibérique

Latine depuis le IIIe siècle av. J.-C., la région où s'est parlé le catalan occupait à l'origine l'extrême nord-est de la péninsule, un territoire qui séparait le royaume des Francs, de l'Espagne musulmane. À la faveur de la Reconquête, le catalan s'était dès le XIe siècle répandu vers le sud, où le valencien avait déjà développé des caractéristiques allant dans le même sens. Enfin, c'est au

XIIIe siècle que le catalan s'est répandu dans les îles Baléares, et au XIVe siècle que s'est implantée une colonie catalane à Alghero, en Sardaigne.

Le galicien, partagé entre Espagne et Portugal

Tout comme le catalan, le galicien est un successeur du latin tel qu'il a évolué dans la province de Gallaecia, à l'extrême nord-ouest de l'Hispania.

Le galicien se distingue très nettement du castillan, mais il est étroitement apparenté au portugais, avec lequel il avait constitué jusqu'au XIVe siècle une même langue, le gallaïco-portugais, une langue littéraire prestigieuse, universellement appréciée pour la poésie lyrique. Plus tard, le rattachement de la Galice à la couronne de Castille, ainsi que la création d'un royaume de Portugal indépendant, ont eu pour conséquence la division en deux entités : le portugais d'un côté, le galicien de l'autre.

En Galice, cet idiome sera désormais plus répandu dans les milieux ruraux qu'à la ville, et il subira une forte influence du castillan, mais il semble connaître un renouveau de nos jours.

Dans la partie portugaise, cette langue s'est trouvée enrichie par les dialectes de la région de Coimbra et de Lisbonne, et c'est de cet amalgame qu'est né le portugais.

Le latin en Espagne

Si l'on reprend à présent l'histoire du latin en Espagne, il faut rappeler que malgré une romanisation encore incomplète, la région de Cordoue avait créé des centres florissants dès le IIe siècle av. J.-C. Le philosophe Sénèque, précepteur de Néron (–4/65), et son père (–55/39), ainsi que le poète Lucain, son neveu (39/65), qui écrivaient tous en latin, en étaient originaires.

Le latin parlé en Espagne subira ensuite les influences des langues germaniques des Vandales, et surtout des Wisigoths, dont l'empire durera trois siècles (409-711).

La date de 711 marque l'arrivée des Arabes, dont la langue aura un impact considérable sur la langue romane en train de se former. Elle connaîtra ensuite l'influence du français aux alentours du XIe siècle, en particulier avec les pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Un peu de germanique, mais beaucoup d'arabe

Après avoir hérité d'une partie de son vocabulaire du germanique ancien par l'intermédiaire du latin, avec par exemple :

guerra, « guerre »
tregua, « trêve »
ropa, « vêtements »
falda, « jupe »
ganso, « oie »
rico, « riche »
blatico, « blanc »
gris, « gris »

que l'on retrouve dans presque toutes les langues romanes, le castillan, devenu la langue de l'État espagnol, doit en grande partie sa spécificité lexicale aux milliers d'emprunts à l'arabe, parmi lesquels :

Quelques mots espagnols empruntés à l'arabe

Les mots cités ci-dessous ont été choisis parmi les plus usuels pour illustrer l'apport de l'arabe au vocabulaire de l'espagnol. On y remarquera l'abondance des mots où l'article *al* de l'arabe a été amalgamé.

actite, « huile d'olive »
aceituna, « olive »
albañil, « maçon »
alcachofa, « artichaut »
alcalde, « maire de la ville »
alfiler, « épingle »
álgebra, « algèbre »
algodón, « coton »
aljibe, « citerne »
almibar, « sirop »
alubia, « haricot »
alumbre, « alun »
azúcar, « sucre »
azufie, « soufre »
jarabe, « sirop »
marfil, « ivoire »
tarea, « travail, besogne »
zanahoria, « carotte »

L'influence française

Bien que moins importante que celle de l'arabe, l'influence du français sur l'espagnol est ancienne et elle s'est révélée durable.

On a établi que les premiers contacts entre la langue française et le castillan – qui commence à se répandre dans toute l'Espagne entre le XIe et le XIIIe siècle – remontent au début du XIe siècle. Ils se sont multipliés dans le cadre des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, le long d'une nouvelle route par la plaine, que l'on appelait *el camino froncés* car les étrangers qui l'empruntaient étaient en majorité des pèlerins venus de France.

L'installation de nombreuses abbayes des ordres de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux, puis les mariages de deux des filles d'Alphonse VI de Castille avec deux fils de la noblesse de Bourgogne ont encore favorisé les rapports entre les deux langues.

Des mots français traversent les Pyrénées

Cela explique que l'on trouve dès cette époque des mots originaires des provinces de France dans la langue qui allait devenir l'espagnol, avec parfois des acceptions un peu différentes. Ainsi :

ESPAGNOL	LANGUES DE FRANCE
mensaje	< *message*
homenaje	< *hommage*
monje	< *moine*
manjar, « mets, plat »	< *manger* (v)
vinagre	< *vinaigre*
mesón, « auberge »	< *maison*
viandas, « nourriture »	< *viande*

D'autres mots français passeront ensuite régulièrement du français à l'espagnol :

au XIIIe siècle : *botar*, « jeter » (de l'ancien verbe français *bouter*)
au XVe siècle : *jardin* (lui-même d'origine germanique), *potage, princesa…*
au XVIe siècle : *billete, cacerola, marchar, pantufla…*
au XVIIe siècle : *jefe, parque*
au XVIIIe siècle : *coqueta*
au XIXe siècle : *croqueta, ducha* (lui-même précédemment emprunté à l'italien)

De nos jours, beaucoup de mots français figurent en espagnol dans le domaine de la gastronomie, soit sous leur forme d'origine, soit plus ou moins adaptée aux habitudes graphiques de l'espagnol : *canapé* (hors-d'œuvre), *compota, cordon bleu, crema, crêpe, escalope, faux-fillet, fondant, fondue, gelatina, gourmet, maître d'hôtel, menu, merengue, mousse, plató, puré, servilleta, sommelier, suflé, terrina…*

Des mots espagnols font le chemin inverse

De son côté, le français a aussi fait de nombreux emprunts à l'espagnol. Ils sont de provenances diverses :

- venus d'Espagne, comme *camarade, caracoler, casque, cédille, moustique, sieste…*
- venus de l'arabe, par l'espagnol, comme *hasard, algarade, alcôve…*
- venus d'Amérique, par l'espagnol, comme *avocat* (le fruit), *tomate* ou *chocolat*, du nahuatl, comme *ouragan, patate* ou *maïs,* de l'arawak, comme

puma, du quechua.

Une conséquence inévitable : ces échanges constants entre deux langues de même origine latine ne pouvait manquer d'aboutir parfois à des « faux amis » pouvant créer des quiproquos embarrassants… ou amusants.

Petite excursion sur le terrain glissant des faux amis

Méfions-nous en effet de toutes ces formes familières mais qui peuvent être trompeuses :

Faux amis français-espagnol

EN FRANÇAIS	EN ESPAGNOL
carpette, « petit tapis »	*carpeta*, « dossier »
carte, « petit rectangle de carton »	*carta*, « lettre »
charlatan, « guérisseur incompétent »	*charlatan*, « bavard (un) »
chic (adj.), « élégant »	*chico*, « jeune homme »
clair (adj.), « pas foncé »	*claro* ! « bien sûr ! »
clavier, « ensemble de touches » (piano, ordinateur)	*clavel*, « œillet »
constipation, « difficultés dans l'évacuation des selles »	*constipation*, « rhume »
débile, « idiot »	*débil*, « faible »
discuter, « converser, argumenter »	*discutir*, « se disputer »
doubler, « multiplier par 2 »	*doblar*, « plier »
embarrassée, « gênée »	*embarazada*, « enceinte »
entendre « avec ses oreilles »	*entender*, « comprendre »
entretenir, « maintenir en bon état »	*entretener*, « divertir »
équipage, « personnel à bord d'un avion, d'un bateau »	*equipaje*, « bagages »
espérer, « souhaiter »	*esperar*, « attendre »
fracas, « grand bruit »	*fracaso*, « échec »
fracasser, « rompre en plusieurs morceaux »	*fracasar*, « échouer »
gâteau, « pâtisserie »	*gato*, « chat »
infirme, « handicapé »	*enfermo*, « malade »
jubilation, « joie extrême »	*jubilación*, « retraite »
large, « partie la plus courte d'un rectangle »	*largo*, « long »
manche, « partie d'un vêtement »	*mancha*, « tache »
marcher, « aller à pied »	*marcharse*, « s'en aller »
messe, « cérémonie religieuse catholique »	*mesa*, « table »

nombres (en mathématiques)	*nombre*, « nom »
parade, « défilé militaire »	*parada*, « arrêt »
partir, « s'en aller »	*partir*, « diviser »
pas du tout, « absolument pas »	*no del todo*, « pas tout à fait »
placer, (v.), « disposer »	*placer* (n.), « plaisir »
planche, « pièce de bois plate »	*plancha*, « fer à repasser »
plateau, « tablette servant de support »	*plato*, « assiette »
prouver, « établir la vérité »	*probar*, « essayer »
quérir, « chercher »	*querer*, « aimer »
quitter, « laisser »	*quitar*, « enlever »
rare, « peu commun, en petit nombre »	*raro*, « bizarre »
raton, « petit rat »	*raton*, « souris »
rencontrer, « rencontrer »	*encontrar*, « trouver »
salir, « détruire la propreté »	*salir*, « sortir »
savane, « plaine des régions tropicales »	*sâbana*, « drap »
sillon, « ligne tracée par la charrue »	*sillon*, « fauteuil »
sol, « surface sur laquelle on marche »	*sol*, « soleil »
subir, « supporter involontairement »	*subir*, « monter »
tirer, « amener vers soi »	*tirar*, « jeter »
ver, « petit animal invertébré »	*ver*, « voir »

On pourrait en ajouter bien d'autres, mais voici plutôt une Récréation pour compléter certaines des données ci-dessus :

RÉCRÉATION

COMMENT DIT-ON EN ESPAGNOL…

– les noms *clavier, manche, plateau, ver* ?
– les verbes *entendre* (avec ses oreilles), *marcher, partir, salir* ?
– l'adjectif *large* ?

Vous avez le choix entre (par ordre alphabétique) :
ancho, andar, bandeja, ensuciar, gusano, manga, marcharse, oir, teclado.

Après ce long détour dans le dédale des faux amis franco-espagnols, il est grand temps de revenir à l'histoire de l'espagnol, que nous retrouvons à la fin du Moyen Âge.

Une date vraiment mémorable : 1492

Sur le plan linguistique, 1492 est en Espagne une date à marquer d'une pierre blanche, pour trois raisons :

1. la publication par Antonio de Nebrija (1441-1522) de la première grammaire du castillan (*Gramâtica castellana*), qui marque en quelque sorte la consécration du castillan comme langue de l'Espagne. C'est également la première grammaire d'une langue moderne en Europe, dégagée du modèle latin, avec une terminologie adaptée au castillan de la fin du XVe siècle.
2. 1492 est aussi la date de la chute de Grenade, qui marque la fin de la Reconquête, ainsi que celle de l'expulsion des juifs, porteurs du judéo-espagnol, seul témoin vivant de la langue parlée en Espagne avant le XVIe siècle.
3. C'est enfin la date de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, qui est en même temps le point de départ de l'implantation de la langue espagnole dans le Nouveau Monde.

L'importance du judéo-espagnol

Parlé par les populations juives d'Espagne pendant des siècles, le castillan appelé plus tard *judéo-espagnol* est une forme du castillan dont la connaissance se révèle bien utile si l'on s'intéresse à l'histoire de cette langue : forcés à l'exil en 1492 par Isabelle la Catholique et Ferdinand d'Aragon, les juifs qui avaient choisi d'être expulsés plutôt que de se convertir avaient en fait emporté, dans les divers pays d'accueil où ils avaient trouvé refuge, des traces vivantes du castillan tel qu'il était parlé au XVe siècle, et que le grand linguiste Antonio de Nebrija avait décrit dans le détail dans sa *Gramática castellana*.

Or c'est au cours du siècle suivant que le système phonologique de cette langue allait connaître en Espagne de grandes transformations, qui sont encore présentes dans le système phonologique de l'espagnol actuel, après avoir définitivement éliminé les anciennes prononciations.

La prononciation du castillan avant le XVIe siècle

En réalité, à entendre du judéo-espagnol, on a la chance de se faire une idée approximative de la prononciation du castillan du temps de Cervantès. On découvre que cette prononciation ressemblait alors bien plus à celle des autres langues romanes qu'au castillan d'aujourd'hui : les consonnes notées <x> et <j>

par exemple étaient prononcées respectivement comme le *ch* de *champ* et le *j* de *jeu* en français.

On pourra en outre remarquer que le judéo-espagnol ne connaissait ni la consonne interdentale [θ] (celle que l'on entend au début du mot *zapato* « chaussure ») ni la jota, une consonne prononcée de nos jours à l'arrière de la gorge (dans *caja*, « caisse », ou *lejos*, « loin »). Cette dernière était précédemment représentée par la lettre <x>, qui se prononçait comme le *ch* de *chat* en français. Cette caractéristique trouve une confirmation dans la prononciation de *Don Quichotte* en français et en italien (*Don Chisciotto*), mais pas en anglais.

POURQUOI *DON QUIXOTE* EN ANGLAIS ?

Parce que le nom de ce personnage de Cervantès a été emprunté sous sa forme écrite, *Don Quixote*, qui était bien celle du castillan au XVIe siècle – alors prononcée *ch* –, alors que la nouvelle prononciation, avec la *jota*, ne sera généralisée en espagnol qu'au cours des premières décennies du XVIIe siècle et s'écrira désormais avec <j>.

L'espagnol s'implante dans le Nouveau Monde

C'est le 12 octobre 1492 que Christophe Colomb débarque aux Bahamas, puis à Cuba et à Hispaniola (actuellement Haïti), mais la véritable conquête ne commencera qu'une vingtaine d'années plus tard, avec l'établissement de la langue espagnole dans le Nouveau Monde, où régnaient de multiples langues amérindiennes.

Certains ont voulu expliquer les différences de prononciations dans l'espagnol d'Amérique par rapport à l'espagnol d'Espagne par l'origine majoritairement andalouse des premiers colons, mais cette théorie a été controversée.

En fait, l'espagnol transporté en Amérique était probablement une forme du castillan préclassique, c'est-à-dire celui de la fin du XVe siècle, et qui a évolué d'une manière particulière car il s'est trouvé entouré d'une multitude de langues autochtones.

Ce qui est sûr, c'est que les langues amérindiennes, bien vivantes au début du XVIe siècle, ont ensuite pour la plupart été anéanties.

Pourtant, certaines d'entre elles connaissent encore une belle vitalité, comme par exemple l'aymara, en Bolivie, le tupi-guarani (langue nationale, avec l'espagnol, au Paraguay), ou encore le quechua (langue officielle, au Pérou, avec

l'espagnol), sans parler de la richesse linguistique incroyable de la région de Oaxaca au Mexique.

L'espagnol, passeur de mots

L'espagnol, comme on l'a vu, avait déjà été le truchement par lequel des quantités de mots arabes sont entrés dans les langues d'Europe ; c'est aussi par lui que des quantités de mots amérindiens sont parvenus de ce côté-ci de l'Atlantique. Ainsi :

canoa, « canoë », embarcation légère, aux extrémités relevées
piragua, « pirogue », embarcation longue et étroite, généralement faite d'un tronc d'arbre
sabana, « savane », prononcé en accentuant la deuxième syllabe, à ne pas confondre avec *sábana*, « drap de lit », qui est accentué sur la première syllabe
maiz, « maïs »
canibal, « cannibale »
tiburón, « requin »

ont peut-être été les premiers emprunts à l'arawak, langue des Antilles, aujourd'hui éteinte, mais qui connaît une nouvelle existence sous ces formes empruntées par de nombreuses autres langues du monde.

NE PAS CONFONDRE
BATATA, PATATA, ET *PAPA*

Le mot *batata* a été emprunté à l'arawak dès les premières années du XVI^e^ siècle en espagnol d'Amérique, pour désigner une racine ayant, disait-on, un goût de châtaigne. En Amérique, il désigne aujourd'hui la patate douce, tandis que la pomme de terre se dit *papa*, inconnu en Espagne, qui, pour la pomme de terre, emploie le mot *patata*.

Du nahuatl,

la langue des Aztèques, on peut rappeler :

aguacate, « avocat » (le fruit)
cacao, « cacao », dont les graines, torréfiées, servent à faire le chocolat
chocolate, « chocolat »

cacahuete, « cacahuète », graine de l'arachide
tomate, « tomate » *tiza*, « craie »
chicle, « gomme à mâcher »
coyote, « coyote », son nom scientifique est *Canis latrans*, « chien aboyeur »
ocelote, « ocelot », sorte de chat-tigre d'Amérique dont la peau est tachetée
quetzal, « quetzal », oiseau dont les plumes étaient autrefois utilisées pour les couronnes des monarques et aujourd'hui nom de la monnaie du Guatemala.

Du quechua,

qui était la langue principale de l'Empire inca :
condor, « condor », vautour énorme, dont l'envergure peut atteindre 3,20 mètres
alpaca, « alpaga », mammifère dont la laine sert à fabriquer une étoffe très appréciée
vicuna, « vigogne », petit lama sauvage
guanaco, « guanaco », mammifère de la famille des camélidés
puma, « félin au pelage rougeâtre ». En français, on le nomme aussi *cougouar*, un nom emprunté au tupi, et on le nomme parfois *tigre rouge*.
llama, « *lama* », mammifère de la famille des camélidés, mais, comme le guanaco, il n'a pas de bosse
coca, « *coca* », arbuste dont les feuilles contiennent de la cocaïne
guano, « guano », engrais à base d'excréments d'oiseaux
mate, « maté », arbuste dont les feuilles infusées fournissent une boisson tonique
pampa, « pampa »
papa, « pomme de terre » (en espagnol d'Amérique)

Du guarani,

langue de communication au Paraguay. Plusieurs des mots suivants sont passés en espagnol par l'intermédiaire du portugais du Brésil :
tapir, « *tapir* », mammifère appartenant à une famille proche de celle des rhinocéros
tapioca, « tapioca », fécule extraite de la racine de manioc
mandioca, « manioc », tubercule des pays tropicaux
jaguar, « jaguar », mammifère dont le nom en tupi-guarani signifie « bondissant »

ananá, « finit d'une plante de la famille des broméliacées »

ANANÁ OU *A NANÁ* ?

C'est à son deuxième voyage que Christophe Colomb découvrit un fruit qu'il nomma *piña* « ananas », pour sa ressemblance avec le fruit du pin. Le nom se généralisa et passa dans d'autres langues (d'où l'anglais *pineapple*).

Mais en Amérique il y avait une grande quantité de noms pour désigner ce fruit, différents selon les lieux et les espèces. L'un d'entre eux était *naná,* en tupi-guarani, au Brésil, d'où le portugais *a naná* « le naná », puis, en amalgamant l'article *a* « le », *ananá* et *ananas*. C'est ce dernier mot qui, à travers le portugais, pénétra en français, en allemand, en hollandais, en danois, en suédois et en italien… mais curieusement, au Paraguay, terre du guarani, c'est *piña*, le nom castillan, qui l'a emporté.

Le retour au latin

Mais bien avant de s'aventurer dans des terres lointaines, tout comme le français et les autres langues romanes, le castillan avait éprouvé le besoin d'une relatinisation programmée.

On constate par exemple que le substantif issu du latin *filius,* « fils », avait pris la forme évoluée *hijo* en castillan, alors que l'adjectif espagnol *filial*, attesté plus tard, s'était rapproché du latin. De même, on reconnaît l'évolution normale du castillan dans *hierro,* « fer », alors que la forme de l'adjectif *férrico*, « ferreux, ferrique », manifeste un retour au latin. De même *hongo*, « champignon », est une forme évoluée du castillan tandis que l'adjectif *jungoso* est une forme relatinisée. Plus étonnant peut-être, le substantif *humo,* « fumée », a développé le dérivé de type castillan *humoso*, « fumeux »*,* et il a également donné naissance à deux verbes différents, l'un sur la base castillane *ahumar*, « fumer » (une viande, par exemple) et l'autre en recourant de nouveau à la base latine *fumar*, « fumer » (pour une personne qui fume).

Comme dans toutes les langues d'origine latine, des évolutions du même genre en faveur d'un retour au latin peuvent se constater, par exemple en français, où l'adjectif *vieux* est une forme évoluée du latin *vetulus*, mais où le substantif *sénescence* et l'adjectif *sénile* attestent d'un retour voulu au latin d'origine (*senex*, « vieux », en latin).

L'histoire du français et du portugais en offre également de nombreux exemples dans le prochain chapitre.

CHAPITRE 20

LE PORTUGAIS ET LE FRANÇAIS

On s'étonnera peut-être de voir ces deux langues romanes présentées en parallèle alors qu'elles ont chacune sa propre personnalité. Ce choix est motivé par le fait que si l'on examine d'un même coup d'œil l'histoire de la langue portugaise et celle de la langue française, on constate que, toutes deux d'origine latine, elles ont connu, au cours de leur longue histoire, des évolutions assez souvent comparables, bien que selon des modalités différentes.

Des formes très modifiées pour les deux langues

On peut remarquer tout d'abord que, parmi toutes les langues romanes, le français et le portugais sont sans doute celles dont l'évolution phonétique est allée le plus loin par rapport aux formes latines d'origine, mais, bien sûr, chacune à sa manière. Le mot latin *manus*, par exemple, a pris la forme *mão* en portugais, *main* en français et, dans les deux cas, la transformation a été telle qu'on ne reconnaît pas immédiatement le mot latin d'origine, tandis que *mano* en italien ou en espagnol évoquent sans peine le latin *manus*.

Des formes plus ou moins proches du latin

Par ailleurs, l'évolution phonétique du portugais, qui a éliminé les consonnes latines /l/ et /n/ lorsqu'elles se trouvaient entre deux voyelles, a réduit le mot latin *color* à *cor*, « couleur », en le rendant assez difficile à identifier, alors que ce même mot *color*, devenu *couleur* en français, y est resté un peu plus proche du latin. En revanche, c'est le portugais *cabra*, « chèvre », qui ressemble davantage au latin *capra*, tandis qu'en français, le mot *chèvre* ne permet pas de retrouver tout de suite la forme latine dont il est issu.

C’est en mettant en lumière tour à tour les ressemblances et les divergences de leurs parcours que seront présentées les différentes étapes de l’histoire de ces deux langues.

Une origine commune

C’est en 218 av. J.-C. que les Romains s’installent dans la province de Lusitania qui deviendra le Portugal, et c’est un siècle plus tard (120 av. J.-C.) qu’ils fondent, dans le sud de la Gaule, la *Provincia Narbonensis*, dont une partie deviendra la Provence actuelle. De part et d’autre, les légions romaines apporteront la langue latine, que les populations adopteront bientôt, en particulier grâce à l’expansion du christianisme.

Le Moyen Âge

Comme on sait, du fait des nouveaux contacts entre populations ne parlant pas la même langue, le latin des conquérants adopté par les populations colonisées s’est transformé en se dialectalisant, c’est-à-dire en donnant progressivement naissance à plusieurs variétés de latin évolué, qui deviendront plus tard, parmi les nombreuses autres langues romanes, d’un côté la langue française et, de l’autre, la langue portugaise.

L’apport inégal du germanique ancien

Bientôt, avec les invasions germaniques, cette langue latine nouvellement implantée recevra de multiples apports sur le plan linguistique : en Gaule, ceux des Francs, des Alamans, des Burgondes, des Wisigoths, et, en Lusitania, ceux des Suèves, des Vandales et des Wisigoths. Mais seuls certains emprunts ont été les mêmes de part et d’autre.

Parmi les emprunts communs, on trouve :

- des verbes, comme *garder* en français, *guardar* en portugais, ou *gagner* en français, *ganhar* en portugais ;
- des noms, comme *jardin* en français, *jardim* en portugais, ou encore *guerre* en français, *guerra* en portugais ;
- des adjectifs, comme *riche* en français, *rico* en portugais.

Mais c’est sur la langue française que l’influence germanique sera vraiment déterminante. L’apport des Francs y sera considérable ; ils donneront non

seulement son nom à la langue *française*, mais également au pays, qui s'appellera désormais la *France*. Par ailleurs, la plupart des noms de couleurs en français – par exemple *bleu, blanc, blond, gris, brun* – sont également venus du germanique, alors qu'en dehors de *branco* pour la couleur blanche, on ne les retrouve pas en portugais, où « bleu » se dit généralement *azul* (du persan, par le latin médiéval et le français), où « gris » se dit *cinzento*, dérivé de *cinza* « cendre », où « brun » se dit *moreno* (dérivé de *moro*, « maure »), emprunté au castillan, et où « blond » prend la forme *louro*.

Dans de moindres proportions, le portugais a emprunté à la langue des Wisigoths des mots comme *luva*, « gant », ou *ganso*, « oie », et également des prénoms germaniques comme *Fernando, Gonçalo, Afonso* ou *Âlvaro*.

Des emprunts à l'arabe

Avec l'arrivée en 711 dans la péninsule Ibérique de populations parlant arabe et berbère, cette fois c'est le portugais qui bénéficiera, plus que le français, d'un considérable enrichissement de son vocabulaire.

Certains mots arabes ont aussi pu faire leur chemin à la fois dans les deux langues, mais en s'adaptant différemment :

EN FRANÇAIS	EN PORTUGAIS
coton	*algodão*
sucre	*açucar*
sorbet	*sorvete*
zéro	*zero*
carafe	*garrafa*

On aura sans doute remarqué qu'en portugais, pour le « coton » et le « sucre », l'article arabe *al* se trouve amalgamé aussi bien dans *algodão* que dans *açucar*, alors que dans *coton* et *sucre* il ne l'est pas en français. Par ailleurs on apprendra peut-être avec étonnement que si *carafe* en français et *garrafa* en portugais viennent bien du même mot arabe, ils ne désignent pas le même objet dans les deux langues d'accueil : en français, une *carafe* est un flacon particulier, dont la base est évasée et le goulot rétréci, tandis que *garrafa* en portugais renvoie seulement à une simple bouteille.

La même réflexion s'impose à propos de *sorvete* qui, en portugais, est le mot général pour désigner n'importe quelle crème glacée, tandis qu'en français, on distingue entre un *sorbet*, qui est à base de fruits et d'eau, et ne contient en

principe ni lait ni crème, et une *glace*, qui est au contraire une crème glacée, et qui n'est pas à l'eau.

En revanche, un grand nombre d'éléments lexicaux arabes – des centaines –, présents en portugais, n'ont pas pénétré en français, comme par exemple :

azeite, « huile »
azeitona, « olive »
aldeia, « village »
alfândega, « douane »

On remarquera également, en portugais, l'emprunt d'une forme grammaticale : *até*, « jusqu'à » < ar. *hatta*, « jusqu'à » (*çf.* également l'espagnol *hasta*, « jusqu'à »).

Formes populaires et formes savantes : les doublets

Devant les modifications de plus en plus profondes de ce latin devenu de plus en plus méconnaissable, une réaction s'était manifestée dans les milieux érudits et, tout comme les autres langues romanes, le français et le portugais, après avoir évolué en se séparant progressivement du latin, ont connu une massive relatinisation de leur vocabulaire, en donnant naissance au phénomène bien connu des *doublets*, déjà évoqué, c'est-à-dire à la création de mots issus du latin, dont une forme a évolué librement, tandis que l'autre a été reprise au latin classique.

Ainsi, en français :

droit est une forme évoluée, face à *direct*, forme reprise au latin classique *directus* ;

froid est aussi une forme transformée, face *à frigide*, forme ré-empruntée au latin classique *frigidus ;*

poison se présente de façon méconnaissable, face à *potion*, forme reprise au latin *potionem.*

De même, en portugais, le mot latin *palatium* se retrouve sous la forme évoluée *paço*, « palais », mais également sous la forme reprise au latin, *palácio*, « palais royal ».

Il ne faudrait pourtant pas croire que l'on peut employer les doublets indifféremment l'un pour l'autre : en portugais, *paço* évoquerait plutôt d'anciens palais tandis que *palácio* serait plus général. En français, *droit* et *direct* ne sont

pas des synonymes, tout comme une personne *froide*, c'est-à-dire peu communicative, n'est pas forcément *frigide* (sexuellement). Cette différence existe aussi en portugais, avec *frio*, forme évoluée, et *frigido*, forme reprise au latin. Enfin, en français, un *poison* tue, tandis qu'en principe, une *potion* soigne.

Le portugais et le galicien

Pendant tout le Moyen Âge, le portugais et le galicien étaient une même langue, que l'on nomme le *gallaïco-portugais*, et qui était le véhicule d'une poésie lyrique prestigieuse. Vers le XIVe siècle, le portugais se séparera du galicien et produira des œuvres en prose. C'est à cette époque que le galicien cessera d'être une langue littéraire, tout en demeurant vivante dans ses usages oraux, en Galice, territoire espagnol, tandis que le portugais commence à prendre son essor au Portugal.

Les premiers textes

En français, le premier texte poétique connu est la *Cantilène de sainte Eulalie*, qui nous est parvenue dans un manuscrit de la fin du IXe siècle (881), où des formes de très ancien français se mêlent à du latin ainsi qu'à des traits du picard et du wallon, deux langues parmi les langues régionales de la France.

Au Portugal, c'est le gallaïco-portugais qui est la langue de la poésie lyrique, dont le plus ancien texte date du début du XIVe siècle. On reconnaît souvent dans ces poèmes l'influence des troubadours provençaux.

Pour la prose, un des plus anciens textes en portugais est le testament d'Alfonse II, daté de 1214.

Mais il faudra attendre la Renaissance pour voir réellement s'épanouir le portugais au Portugal et le français en France.

Deux langues qui s'affirment, face au latin

C'est au XVIe siècle que paraît, après des siècles où seul le latin figurait dans des ouvrages lexicographiques, le premier dictionnaire de la langue française, élaboré par un savant anglais, John Palsgrave : *Lesclarcissement de la langue françoyse* (1530). Il sera suivi, quelques années plus tard, en 1539, par le *Dictionnaire françoislatin* (*sic*) de Robert Estienne, où le latin tient encore la première place, et ce n'est sans doute pas un hasard si la date de cette publication

coïncide avec celle de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts qui imposait cette fois, à la place du latin, l'usage du français dans tous les écrits administratifs.

Pratiquement à la même époque (1536) paraît la première grammaire portugaise, *Grammatica da lingoagem portuguesa* de Fernão de Oliveira. Un peu plus tard, des dictionnaires bilingues portugais-latin verront le jour, mais il faudra attendre 1789 pour que paraisse le premier dictionnaire portant spécifiquement sur le portugais, de Antonio de Morais Silva. Cet ouvrage est considéré comme le précurseur de tous les dictionnaires de portugais ultérieurs. Il témoigne de l'émergence d'une identité de la langue portugaise, enfin totalement émancipée par rapport au latin.

On remarquera en outre qu'à cette époque le portugais commence à s'affirmer face à la langue de ses voisins, le castillan, qui, entre le XVe et la fin du XVIIe siècle, était resté au Portugal une seconde langue de culture, favorisée en partie par les mariages des souverains portugais avec des princesses espagnoles.

Mais, auparavant, le portugais s'était déjà répandu loin de son lieu de naissance.

Deux langues qui traversent les mers et les océans

La langue portugaise avait commencé son expansion hors du Portugal dès le XIVe siècle, en se fixant d'abord dans les archipels de Madère et des Açores, puis sur les côtes de l'Afrique (Mozambique, Angola et Cap-Vert), pour pénétrer au Brésil en 1500, avant de s'implanter en Asie (Goa, Macao et Timor).

À l'arrivée des colonisateurs de langue portugaise au Brésil, le pays était peuplé d'indiens, dont la langue principale était le tupi. Pendant toute la période coloniale, avec la venue d'esclaves originaires d'Afrique, les langues parlées dans le pays ont été, non seulement le portugais, mais aussi differentes langues africaines et amérindiennes. Toutefois, c'était le portugais qui dominait et, malgré l'indépendance du Brésil en 1822, il restera la langue principale du pays, un portugais qui se distingue du portugais du Portugal par de nombreux traits : par exemple la prononciation de la consonne /-l/ en fin de mot comme la voyelle *ou* (*Brasil* se prononce *braziou*).

De son côté, c'est seulement au XVIe siècle que la langue française commence à voyager hors de France, et c'est surtout entre le XVIIe siècle et le XXe siècle qu'elle se répandra aux quatre coins du monde, tout d'abord en Amérique du Nord (Canada, et, plus tard, Louisiane), puis dans l'océan Indien, ensuite, au xvine siècle, en Océanie, et enfin, au XIXe siècle, dans une grande partie de

l'Afrique. Les dernières extensions (Togo et Cameroun) datent du début du XXe siècle.

RÉCRÉATION

LA FRONTIÈRE LA PLUS LONGUE

Avec quel pays la France partage-t-elle la frontière la plus longue ?
Est-ce l'Espagne, l'Italie ou un autre pays ?

Certains territoires sont actuellement des départements français d'outre-mer (DOM) : Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre-et-Miquelon, Réunion.

D'autres territoires sont aujourd'hui des territoires français d'outre-mer (TOM) : Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, îles Marquises, Tuamotu, Wallis-et-Futuna. Dans toutes ces îles, le français est resté langue officielle, auprès de plusieurs langues régionales.

Deux langues amies, qui ont beaucoup échangé

Il convient à présent de se demander quels ont été les emprunts réciproques du français et du portugais.

Ce qui frappe à première vue, c'est l'abondance des emprunts du portugais au français, comme cela a été confirmé dans un ouvrage paru en 1999, ainsi que dans un dictionnaire étymologique de portugais (brésilien) d'environ 40 000 entrées.

On constate en effet dans ce dictionnaire que parmi les mots d'origine étrangère en portugais, c'est le français qui tient la toute première place : sur un total d'environ 9 500 mots d'origine étrangère, il y en a environ 5 400 d'origine française, très loin devant le tupi (environ 1 000) et le castillan (environ 900), autrement dit 60 %, qui s'échelonnent diversement, du Moyen Âge jusqu'à nos jours.

Des mots français en portugais au cours des siècles

Certains des emprunts du portugais au français sont très anciens, puisqu'ils datent du Moyen Âge, ce qui s'explique par la présence de la dynastie de Bourgogne au Portugal et par l'installation de plusieurs ordres monastiques

originaires de France, dans des abbayes qui étaient devenues des foyers de culture importants. Par exemple, à partir du milieu du XIIIe siècle, des cours publics de théologie, de traduction et de grammaire avaient été organisés dans l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, au nord de Lisbonne.

C'est l'époque où s'introduisent en gallaïco-portugais à la fois des mots venus du provençal, comme *trobar*, « composer des vers », *trobador*, « troubadour », *freire*, « moine » et des mots venus du français, comme *chapel*, « chapeau » (ultérieurement devenu *chapeu*), ou *vianda*, « nourriture ».

Un pas de plus a été franchi avec l'adoption de formes grammaticales françaises, parmi lesquelles le suffixe *-age*, devenu *-agem* (*selvagem*, « sauvage », *mensagem*, « message », *linhagem*, « lignage »…).

De plus, l'influence française se retrouve aussi dans des innovations pour la langue écrite : les graphies *lh* et *nh* pour noter les consonnes issues du latin *li* + voyelle et *ni* + voyelle ont été très tôt adoptées en prenant modèle sur l'écriture du provençal.

Mais les emprunts vraiment massifs à la langue française se situent surtout au XIXe siècle, avec une majorité de termes techniques et scientifiques, comme *ictiologia, arqueologia, zoologia, cristalografia, metro* « mètre », *litro, decigrama, cloro, uranio, néon, bactéria, molécula, artrose, psiquiatria, electrodo, terapia*, mais aussi avec du vocabulaire de la vie courante (*ateliê, abajur, hôtel*) ou de la mode (*bijuteria, paletó*).

Quelques emprunts au XXe siècle

Au XXe siècle, les emprunts au français se sont poursuivis en se multipliant :

- dans le domaine scientifique, avec, par exemple : *acrilico*, « acrylique » *decibel*, « décibel » *diodo*, « diode » *gálio*, « gallium » *magma*, « magma » *tectónica*, « tectonique » *ultrasom*, « ultrason »
- dans celui de la vie courante, des vêtements et de la cuisine, avec : *bibeló*, « bibelot » *brevê*, « brevet » *bufê*, « buffet » *cabarè*, « cabaret » *chofer*, « chauffeur » *guichê*, « guichet » *maiô*, « maillot » *metrô*, « métro » *patê*, « pâté » *petipuâ*, « petit pois » *platô*, « plateau »
- dans celui de l'habillement et de la mode, avec : *bustié*, « bustier » *cachecol*, « cache-col » *pèlerine*, « pèlerine ». *organdi*, « organdi » *sutià*, « soutien-gorge » *tricô*, « tricot »

Des mots portugais en français

Les emprunts du français au portugais ont été bien moins considérables, mais ils ont été de deux sortes : d'une part des mots venus du portugais, comme *pintade, marmelade, cachalot, fado, bossa nova*, ce dernier par le Brésil, de l'autre, des mots auparavant empruntés par le portugais à des langues africaines, asiatiques ou amérindiennes.

C'est donc le portugais qui a joué le rôle d'intermédiaire pour *banane* ou *macaque*, mots du bantou, ainsi que pour *pagode* ou *mandarin*, venus du malais. Ce dernier mot, lui-même apparenté au sanscrit *mantri*, « conseiller, ministre », a été contaminé par le verbe portugais *mandar*, « commander », pour aboutir à *mandarim* en portugais, et *mandarin* en français. Enfin, c'est le tupi, langue amérindienne du Brésil, qui a transmis *ananas, cajou, tapioca, couguar, jaguar, piranha, sagouin, tapir, samba*, au portugais, qui ensuite a été le chemin de passage vers le français.

L'anglais superstar

Mais, depuis plus d'un demi-siècle, c'est une autre langue, l'anglais, qui est devenue la principale source d'emprunt, aussi bien pour le portugais du Brésil et du Portugal que pour le français : *design, strip-tease, VIP, stop, quiz, camping, parking, lifting* sont fréquemment utilisés aussi bien par les francophones que par les lusophones, mais certains anglicismes sont seulement brésiliens : par exemple *laptop*, largement utilisé au Brésil, ne l'est pas en France, où l'on dit *portable* ou *ordinateur portable*. De même *chip*, le terme anglais dans le sens qu'il a pris en informatique, est devenu usuel au Brésil, mais il est représenté par *puce* en français.

Des Commissions de terminologie et de néologie

Il existe d'ailleurs en France un dispositif d'enrichissement de la langue française, dans le cadre de la Délégation générale à la langue française et des langues de France, qui, en collaboration avec une vingtaine de Commissions de terminologie et de néologie, a pour mission de trouver des dénominations et d'élaborer des définitions pour les notions ou les objets de conception nouvelle. C'est ainsi que *walkman*, qui est en usage au Brésil, et qui avait également été adopté en français, est désormais remplacé par *baladeur*. De même, *e-mail*, en prenant exemple sur ce qui se fait au Québec, est aujourd'hui de plus en plus souvent remplacé par *courriel* (abréviation de *courrier électronique*). Dans le

domaine de l'informatique, des propositions ont été faites par les Commissions de terminologie pour éviter de se laisser entraîner par la mode contagieuse de formations telles que *e-book* ou *e-learning*, en proposant des expressions comme *livre en ligne* ou *livre électronique*, ou *apprentissage en ligne*. Toutes ces propositions sont également examinées par l'Académie française, qui en reformule souvent le libellé et qui les introduit progressivement dans son dictionnaire.

Deux académies jumelles

Le premier dictionnaire entièrement consacré au français avait été celui de Richelet, en 1680, quatorze ans avant le *Dictionnaire de l'Académie française*, qui date de 1694.

L'Académie française avait été créée en 1635 par des personnalités éminentes afin de « travailler avec tout le soin et toute la diligence possibles à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences » (Statuts, 1635).

C'est sur ce modèle et avec des principes analogues que deux siècles plus tard, le 20 juillet 1897, l'*Académie brésilienne des lettres* a été créée, et que ses statuts ont été calqués sur ceux de l'Académie française. Elle est composée de quarante membres « immortels », auxquels s'ajoutent vingt « correspondants étrangers ».

Ainsi qu'on vient de le constater, la langue française et la langue portugaise n'ont jamais cessé de s'enrichir mutuellement. On verra dans le chapitre suivant que les rapports de la langue française avec une autre langue romane, le roumain, ont été moins équilibrés.

CHAPITRE 21

LE MIRACLE DU ROUMAIN

La langue officielle de la Roumanie résulte de l'évolution tout à fait originale du latin dans les lointaines parties orientales de l'Empire romain, une région conquise par les légions de Trajan au début du IIe siècle apr. J.-C. N'ayant connu la présence romaine, au nord, que pendant un peu plus d'un siècle et demi, ayant ensuite subi pendant dix siècles des invasions successives – celles des Wisigoths (IIIe-IVe s.), des Huns (Ve s.), des Avars (Ve s.-VIIe s.), puis des Bulgares (VIIe s.), des Hongrois (IXe s.-XIIe s.), des Mongols (XIe s.) et des Turcs (XIe s.), enfin des Tatars (XIIIe s.) – c'est un véritable miracle que cette langue latine ait pu survivre, alors qu'elle est en contact permanent avec le hongrois et qu'elle a été entourée depuis des siècles par une majorité de langues slaves.

La Roumanie latine

La situation géographique du roumain, à l'extrémité orientale de la Romania, est en partie responsable de l'évolution particulière qui fait du roumain une langue un peu exceptionnelle, qui, contre vents et marées, a pu maintenir un îlot de latinité dans un océan de langues slaves et au voisinage d'une langue non indo-européenne, le hongrois.

Et l'histoire vient au secours de la géographie pour expliquer la situation singulière du roumain par rapport aux autres langues issues du latin, car c'est seulement sous Trajan (en 106) que Rome étendit sa conquête à la Dacie, une des dernières de Trajan et qui correspond approximativement au territoire de la Roumanie actuelle où se parle le roumain.

La romanisation de la Dacie

Bien que la Dacie n'ait été province romaine que pendant cent soixante-cinq ans, de 106 à 271, cette conquête tardive n'a pas empêché le latin de s'y répandre, attendu que la chute de l'Empire romain ne s'est produite que deux siècles plus tard (476). Et ce latin va évoluer à sa manière dans cette province lointaine. Malheureusement, on ne dispose pas de documents décisifs pour retracer les débuts du roumain, à part trois mots datant de la fin du VIe siècle, et qui n'ont pas été formellement reconnus comme du roumain.

LES PREMIERS MOTS DE ROUMAIN ?

L'histoire du roumain à ses débuts divise les linguistes, qui sont devant un mystère non élucidé.

Pourtant il existe un témoignage ancien, daté de 587, représenté par la formule *Torna, torna, fratre*, « retourne-toi, retourne-toi, frère », qui aurait été prononcée par un soldat byzantin lors des affrontements opposant à la fin du VIe siècle les Byzantins aux Avars, pour avertir son camarade que sa mule était en train de perdre sa charge.

S'il s'agit bien du roumain, cette formule constituerait en fait la toute première attestation d'une langue romane, bien plus ancienne que l'*Indovinello veronese*, (fin du VIIIe-début du IXe siècle), cette « devinette véronèse » ayant été le plus souvent considérée comme la plus vieille attestation écrite dans une langue romane.

La question est d'autant plus difficile à résoudre que l'on ne connaît un premier texte suivi écrit en roumain et en alphabet latin que par une lettre datant de plusieurs siècles plus tard, en 1521.

De plus, ce n'est qu'au XIXe siècle que l'alphabet cyrillique est officiellement remplacé par l'alphabet latin.

L'écriture du roumain

Un autre argument peut être avancé pour comprendre cette situation : le roumain lui-même s'écrivait à ses débuts en alphabet cyrillique, et les premiers textes roumains en alphabet latin datent seulement du milieu du XVIe siècle. Avant cette date, on ne dispose que de mots ou de suites de mots figurant isolément dans des textes rédigés en grec ou en latin, tandis que l'alphabet latin n'a été officiellement adopté qu'en 1860.

Ce long silence s'explique sans peine si l'on se rappelle que ce n'était pas en latin, mais en slavon que les écrits administratifs et religieux étaient rédigés depuis des siècles, les Slaves ayant déferlé sur la région dès le Ve siècle.

L'alphabet du roumain est donc une variante de l'alphabet latin, qui a été adapté à la phonologie du roumain grâce à des diacritiques, c'est-à-dire de petits signes graphiques ajoutés aux lettres de base :

– <ă> correspond à une voyelle centrale proche de [ə] ;

– <â> et <î> servent à noter une voyelle postérieure sans arrondissement des lèvres ;
– <ş> correspond au <ch> du français [ʃ], mais les graphies <ch> et <gh> du roumain correspondent, comme en italien, à [k] et [g] ;
– <ţ> se prononce comme une affriquée, [ts].

Le roumain et ses variétés

On a coutume de diviser le roumain en quatre dialectes :

- le daco-roumain, devenu la langue officielle de la Roumanie et de la Moldavie
- l'aroumain (Bulgarie, Grèce, Albanie, Macédoine, Roumanie)
- le mégléno-roumain (Grèce, Macédoine, Turquie, Roumanie)
- l'istro-roumain (presqu'île d'Istrie, en Croatie)

Les commentaires qui suivent ne s'appliquent qu'au daco-roumain tel qu'il se pratique en Roumanie.

Quelques caractéristiques du roumain

1. La grammaire du roumain est presque totalement héritée du latin, mais le roumain se distingue des autres langues issues du latin par plusieurs traits, parmi lesquels : la place de l'article défini, des survivances casuelles et le maintien des trois genres du latin.
2. La grammaire du latin n'avait pas d'article défini, et, comme les autres langues romanes, le roumain a créé un article défini à partir du démonstratif latin *ille*. Mais, contrairement aux autres langues romanes, l'article défini du roumain ne se place pas devant le nom, mais après : par exemple *om* « homme », *omul* « l'homme ».
3. Se différenciant par rapport aux autres langues romanes, qui l'ont très tôt perdue, la flexion nominale a seulement été réduite à trois cas en roumain. Il est donc resté plus proche du latin, en ayant recours à des désinences héritées du latin, qui se manifestent selon des modalités particulières.
4. Alors que les autres langues romanes ne connaissent plus que deux genres, le masculin et le féminin, cette fois encore, le roumain est resté fidèle au latin, en distinguant masculin, féminin et neutre.

La grammaire du roumain est donc restée typiquement latine, mais le roumain a puisé son lexique à plusieurs sources.

L'héritage latin

Effectivement d'origines diverses, le vocabulaire de la vie courante montre toutefois une proportion largement majoritaire de formes d'origine latine, et dans tous les domaines : l'homme (sexe et âge, parties du corps, fonctions des organes, activités intellectuelles, famille), la nature (la faune, la flore), l'habitation, l'alimentation…, avec parfois des évolutions sémantiques originales.

On peut trouver, par exemple, auprès de mots ayant conservé le même sens qu'en latin, comme *limba* < lat. *lingua*, « langue », *dinte* < lat. *dentem*, « dent », *surd* < lat. *surdus*, « sourd », *carne* < lat. *carnem*, « chair, viande », *bea* < lat. *bibere*, « boire », *lacrima* < lat. *lacrima,* « larme », *barba* < lat. *barba*, « barbe », toute une série de mots ayant développé de nouveaux sens :

bărbat < lat. *barbatus*, « barbu », en roumain « homme »
inimă < lat. *anima*, « âme », mais « cœur » en roumain
beat < lat. *bibitus*, p. passé de *bibere*, d'où « ivre » en roumain
sărut < lat. *salutare*, mais « embrasser » en roumain
vindeca < lat. *vindicare*, « venger », mais « guérir » en roumain
răposa < lat. *repausare*, « se reposer », mais « mourir » en roumain

L'apport slave

Dès le VII^e^ siècle, après l'arrivée massive des Slaves dans les Balkans, des emprunts au slave se manifestent de façon durable, parmi lesquels : *da*, « oui », *a iubi*, « aimer », *nevoie*, « besoin », ou *prieten,* « ami », du vocabulaire de la vie quotidienne.

Plus tard apparaîtra du vocabulaire technique, littéraire ou religieux (XIII^e^ siècle), par exemple *iad* « enfer », *rai* « paradis », ou encore *sfânt* « saint ».

Voici encore, pêle-mêle : *ciocan* « marteau », *brazda* « sillon », *cocoş* « coq », *coş* « panier », *boier* « boyard », *plug* « charrue » (mais le verbe « labourer » est latin, *ara* < lat *arare*), *nevastă* « femme, épouse », *babă* « vieille femme », *post* « jeûne », *pomană* « aumône ».

L'influence du hongrois

L'influence hongroise remonte au XIe siècle, qui est l'époque où se précise la présence des Magyars en Transylvanie.

Introduits en roumain depuis lors, les mots d'origine hongroise appartiennent aux usages de la vie courante : *cheltui* « dépenser », *bănui* « soupçonner », *belşug* « abondance », *oraş* « ville », *vamă* « douane », *mereu* « toujours ».

Le grec

Les emprunts au grec, qui datent surtout du XVIIIe siècle et se sont prolongés jusqu'au milieu du XIXe siècle, se reconnaissent dans *drum* « chemin » (*çf.* gr. *dromos*), ou dans *liman* « abri côtier » (*cf.* gr. *limani* « port »). Ils sont de deux sortes :

- certains emprunts au grec sont d'abord passés par le latin (*boteza* < lat. *baptidiare* « baptiser », *înger* < lat. *angelus* « ange »)
- d'autres, les plus nombreux, ont pénétré en roumain par l'intermédiaire du slave, et ils se sont poursuivis pendant plusieurs siècles : *amvon* « chaire », *călugăr* « moine », *camătă* « intérêt, usure », *cămilă* « chameau »…
- du vocabulaire de la vie quotidienne, pénétré par le contact direct des langues à l'époque des règnes des princes phanariotes et à la suite de l'immigration des Grecs pendant la domination ottomane : *pat* « lit », *garoafă* « œillet », *trandafir* « rose », *frică* « peur », *buzunar* « poche », *verighetă* « alliance », *prosop* « serviette », etc.

Le turc

Les emprunts au turc ont été constants pendant plusieurs siècles (du XVe au XIXe siècle) : parmi les plus anciens, *beci*, « cave », ou *dujman*, « ennemi », et, plus tard, *păllăgea*, « tomate », *tavan*, « *plafond* », *basma,* « foulard », *derbedeu*, « vaurien », ainsi que *cafea*, « café », *capac*, « couvercle », *cutie*, « boîte » ou encore *papoue*, « pantoufle » (que l'on retrouve sous une forme differente dans le français *babouche*).

Influence germanique

Elle a été faible, mais parmi les mots d'origine germanique, on peut toutefois citer *cartof* « pomme de terre » (*cf.* l'all. *Kartoffel*) ou *şuncă*, « jambon » (*cf.* l'all. *Schinken*).

L'irrésistible attrait de l'Occident

Mais le phénomène lexical le plus important s'est déroulé au XIXe siècle, avec des emprunts massifs au latin savant, à l'italien et au français.

L'engouement pour le français avait à cette époque atteint des proportions telles qu'on avait alors inventé le qualificatif de *bonjouriste* pour se moquer des jeunes Roumains qui, partis faire leurs études à Paris, de retour au pays, continuaient à dire *bonjour* comme formule de salutation favorite.

C'est aussi au XIXe siècle que des écrivains et des artistes roumains commencent à acquérir une réputation hors de leur pays natal, et en particulier en France.

RÉCRÉATION

CÉLÉBRITÉS ROUMAINES

Voici quelques indices permettant de reconnaître six célébrités roumaines :

1. Un philosophe roumain né en 1911 en Roumanie et qui a passé la plus grande partie de sa vie en France, où il a écrit en français à partir de 1949. Il est mort à Paris en 1995.
2. Un musicien roumain, violoniste et compositeur, né en Roumanie en 1881 et mort à Paris en 1955.
3. Un sculpteur roumain né en Roumanie en 1876 et mort à Paris en 1957.
4. Un poète roumain, né et mort en Roumanie (1850-1899), considéré comme le plus grand poète de son pays.
5. Un auteur dramatique, représentant reconnu du théâtre de l'absurde, né en Roumanie en 1909 et mort à Paris en 1994, après avoir été élu à l'Académie française en 1970.
6. Une actrice née en 1894 en Roumanie, et morte en 1993 à Paris, où elle a connu un succès jamais démenti.

Vous avez le choix entre :
BRANCUSI CIORAN EMINESCU ENESCO IONESCO POPESCO

Des études statistiques concordantes ont été effectuées à partir de deux dictionnaires roumains, qui permettent d'estimer à près de 40 % les mots d'origine française sur les 60 % regroupant les mots latins et ceux des langues romanes. Ils appartiennent en particulier au domaine de la vie professionnelle et ce sont souvent des composés à base gréco-latine, pour lesquels le français sert de véhicule. En voici quelques exemples :

des NOMS : *afiş* < fr. *affiche* ; *avion* < fr. *avion* ; *birou* < fr. *bureau ; pireu* < fr. *purée* ; *stagiune* < it. *stagione* « saison » ; *fabula* < lat. *fabula* « fable » ;

tezaur < lat. *thésaurus ; capodopera*, « chef-d'œuvre » < it. *capo d'opera*

des VERBES : *a exploata*, « exploiter » < fr. *exploiter*

des ADVERBES : *déjà* < fr. *déjà* ; *vizavi* < fr. *vis-à-vis*

des ADJECTIFS : *infatigabil* < fr. *infatigable*

Parfois, des mots d'origine latine peuvent figurer auprès de mots d'origine slave : *rod*, « fruit », d'origine slave, subsiste par exemple face à un synonyme d'origine latine, *fruct*, mais *rod* est désormais utilisé uniquement dans le sens figuré. Parfois aussi, les deux mots coexistent dans les mêmes usages : *iad*, « enfer », d'origine slave, et *infern,* d'origine latine, ou encore *rai*, « paradis », d'origine slave, et *paradis,* d'origine latine.

Les emprunts récents

Enfin, de nos jours, c'est à l'anglais que le roumain emprunte de plus en plus, avec une différence par rapport aux premiers emprunts à cette langue : alors que les emprunts les plus anciens s'écrivent à la roumaine (*blugi* < blue-jean, *interviu* < interview, *lider* < leader, ou *meci* < match), les emprunts plus récents gardent leur forme anglaise : *cow-boy, management, media*, ou *week-end*.

Ainsi s'achève l'examen de l'aventure du latin tel qu'il s'est incarné dans les diverses langues romanes, aujourd'hui présentes très loin de leur lieu d'origine au cœur de l'Italie ancienne.

La bonne santé des langues romanes en Europe – et il est bon de rappeler qu'elles ont aussi fait souche dans les Amériques –, est un gage de la pérennité du latin, qui se révèle en outre comme une force, parfois souterraine, dans les autres langues du monde, à commencer par la plus internationale d'entre elles, l'anglais.

ÉPILOGUE

À l'issue de ce parcours à la recherche des traces de latin « tel qu'en lui-même » dans les langues d'aujourd'hui et après avoir suivi les transformations qui ont abouti à la prospérité de sa nombreuse progéniture, on ne doit plus s'étonner qu'il ait réussi l'incroyable gageure de se fondre dans un grand nombre d'autres langues sans disparaître lui-même : on l'a bien vu, le latin n'est pas mort.

Il s'est même invité dans le vocabulaire à vocation internationale, et pour y figurer en bonne place.

Vocabulaire et mondialisation

Au moment où les effets de la mondialisation se font sentir dans tous les domaines, il était intéressant de chercher à voir de quelle manière ils se manifestaient dans quelques langues de l'Europe.

Une recherche qui date de quelques années, portant sur la comparaison des inventaires lexicaux de onze langues de l'Europe (français, anglais, allemand, espagnol, italien, portugais, néerlandais, suédois, danois, grec moderne, finnois) avait permis de relever de nombreuses ressemblances entre les mots de ces langues, comme par exemple pour le mot désignant l'arôme :

Bien sûr, les formes ne sont pas tout à fait identiques, mais il est clair qu'elles révèlent une origine commune, représentée par un même étymon, le mot latin *aroma*. La même convergence se retrouvait pour des mots comme *accepter, album, article, caractère, idée* ou *salade*. Ce sondage, bien que ne portant que sur onze langues de l'Europe, permettait tout de même de considérer ces mots comme des candidats au statut de vocabulaire international.

À cette époque, j'avais cherché à identifier, lorsque l'unanimité ne se faisait pas, la ou les langues qui se différenciaient des autres, et il était apparu que le

grec et le finnois étaient le plus souvent celles dont les mots reposaient sur un étymon différent.

C'est un autre aspect de ce vocabulaire commun à plusieurs langues que je voulais découvrir en procédant à un nouvel examen, sur un corpus de base de six langues de l'Europe (le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et le portugais). Cette fois, le but était de chercher à connaître, sur les 8 000 mots de base d'un dictionnaire multilingue quelles étaient les langues d'origine des mots ayant fait l'unanimité de ces six langues. Il en est résulté les chiffres suivants :

Nombre de mots ayant fait l'unanimité des six langues : 1237 (ils constituent 15 % du total de 8 000 mots du dictionnaire)

Nombre de mots d'origine latine : 796

Une nette majorité de ces mots à vocation internationale semble donc bien se dégager, avec environ 65 % de mots d'origine latine. Sont dans ce cas, par exemple :

Des NOMS, parmi lesquels *album, alphabet, aquarium, citron, civilisation, climat, comète, conflit, contact, croix, élégance, embargo, flore, fœtus, globe, idiot, insecte, interview, littérature, luxe, marché, maximum, minimum, moteur, musique, nom, opération, personne, palais, point, salade, scène, scorpion, sel, soldat, squelette, sponsor, température, tigre, tragédie, urine, vipère, virus, voyelle, zèbre…*

Des ADJECTIFS : *direct, extrême, idiot, intelligent, intéressant, interne, ovale, populaire, robuste, stérile…*

Des VERBES : *produire, protester, réserver, réduire…*

La recherche d'une langue pour tous

Face à la prolifération désordonnée des langues et à leur extrême diversité dans le monde, qui sont autant de facteurs d'incompréhension, la question s'est posée très tôt de l'intérêt d'une langue unique pour favoriser de meilleurs rapports entre les peuples. L'histoire des solutions apportées en Europe à ces problèmes a été décrite par Umberto Eco comme une « quête de la langue parfaite », une préoccupation qui remonte à la nuit des temps.

Mais c'est à la fin du XIXe et au début du XXe siècle qu'ont proliféré des quantités de langues « fabriquées », ou langues auxiliaires internationales.

Langues auxiliaires internationales

On pense qu'ont été créées entre 500 et 600 langues à prétention universelle, dont la plupart ont disparu, avec deux exceptions remarquables cependant : l'espéranto et l'interlingua.

L'espéranto

L'espéranto est la langue auxiliaire internationale la plus célèbre et la plus parlée dans le monde. Les bases de cette langue ont été posées par le docteur polonais Zamenhof (1859-1917), qui a été celui qui a créé l'outil le plus cohérent et le plus rigoureux.

Cette régularité se manifeste tout d'abord dans la grammaire de l'espéranto, qui comporte seulement seize règles, et surtout, des règles sans exceptions.

Ainsi, tous les noms se terminent par *-o*, tous les adjectifs par *-a*, tous les verbes par *-i*, tous les adverbes par *-e*, par exemple : *parolo*, « parole », *parob*, « verbal », *paroli*, « parler », *parole*, « verbalement » ou *vido*, « vue », *vida*, « visuel », *vidi*, « voir », *vide*, « visuellement » ou encore *loko*, « lieu », *lokala*, « local », *bkali*, « placer » *lokale*, « localement ».

Sur le plan lexical, on constate en outre que le lexique fondamental de l'espéranto est à dominante latine, bien que d'autres langues aient été mises à contribution, dans des proportions bien moins grandes (germaniques, slaves, mais aussi grec, arabe, hébreu, japonais…).

En plus de l'idéal humaniste de conciliation entre les peuples qui sous-tend cette langue, on peut penser que cette abondance de mots d'origine latine est probablement une des raisons du succès de l'espéranto.

L'interlingua

Également à dominante latine, l'interlingua se différencie de l'espéranto en ce que cette langue s'attache à rester au plus près des langues naturelles. Alors que le principe de base de l'espéranto est la simplicité et la régularité, l'interlingua pousse son naturalisme jusqu'à imiter parfois les irrégularités des langues naturelles : par exemple en maintenant la graphie <ph> pour les noms d'origine grecque, en acceptant plusieurs graphies pour un même mot, ou encore en gardant des verbes ou des pluriels irréguliers parce qu'il sont bien ancrés dans les langues occidentales et qu'ils ne nécessitent pas d'effort supplémentaire pour les mémoriser (par ex. *elephante* ou *theatro*). Telle qu'elle existe, cette langue présente l'avantage de se lire très facilement par des locuteurs de langues

romanes ou ayant des notions de latin, mais elle ne peut pas prétendre à la précision rigoureuse de l'espéranto, dont la mission est incomparablement plus ambitieuse.

Présence du latin

On vient de le voir, l'une des manifestations de la mondialisation se retrouve aussi dans la constitution des langues auxiliaires construites, qui ont tenu compte de l'existence d'un vocabulaire international majoritairement d'origine latine pour faciliter l'inter-compréhension dans le monde d'aujourd'hui.

Cela rappellerait le sens qu'avait pris le mot *latin* au Moyen Âge, où il désignait la faculté même du langage, et où on pouvait dire de quelqu'un qu'il « *savait parler XIII latins* ».

Il faudrait aussi rappeler que même l'anglais, langue germanique actuellement dominante dans les communications internationales, repose majoritairement sur des bases latines.

Quel avenir pour le latin ?

Si bien qu'en constatant l'emprise de plus en plus prégnante de l'anglais, et en tenant compte des emprunts lexicaux de toutes les langues du monde à cette langue dominante, si influencée par le latin, on devrait peut-être se demander si, par son truchement, le latin, trop vite relégué au rang de langue morte, ne se trouve pas, en définitive, mais comme en filigrane, au cœur même du paysage linguistique du XXIe siècle en proie aux effets de la mondialisation.

Réponses
aux récréations

RÉPONSE :

dromedarius, *cycnus*, *hippopotamus*, *hippocampus*, *pygargos*, *gobius*, *perdix*, sont déjà attestés en latin, mais *ornithorynque* est une formation savante, créée directement à partir du grec *ornis*, *ornithos* « oiseau » et *rhunkos* « bec », pour désigner un mammifère poilu, à bec de canard, tout comme *cœlacanthe*, formé sur le grec *koilos* « creux » et *akantha* « épine » (ici un rayon de nageoire) pour désigner un gros poisson.

RÉPONSES :

1 = C ;
2 = B ;
3 = A.

RÉPONSES :

1. Vrai ;
2. Vrai ;
3. Vrai.

RÉPONSES :

1. *L'alpha et l'oméga* (déjà dans la *Vulgate*) ;
2. *lambda* ;
3. *epsilon* ;
4. *iota*.

RÉPONSE :

Aristophane (vers –455/vers –386), dont le style mêle satire, humour et grossièretés.

RÉPONSES :

Aphrodite, déesse grecque de l'amour = Vénus ;
Arès, dieu grec de la guerre = Mars ;
Dionysos, dieu grec du vin et de la fête = Bacchus ;
Héphaïstos, dieu grec du feu et des forgerons = Vulcain ;
Héra, déesse du mariage et de la maternité = Junon ;
Zeus, dieu suprême dans la mythologie grecque = Jupiter.

RÉPONSES :

aviculture ; ignifuge ; équitation ; pisciforme ; frigorifique ; piscivore ; lumignon.

RÉPONSE :

2. Cet engin, qui est une espèce de chevalet, a d’abord servi pour immobiliser les animaux, puis comme instrument de torture.

RÉPONSE :

1.

RÉPONSES :

bercail = 2 : < lat. *berbicale*, « lieu abritant les brebis et les moutons » ;
auspice = 1. : < lat. *auspicium (avis*, « oiseau » + *specere*, « regarder »), « art de prédire l'avenir par l'observation du vol des oiseaux » ;
pécuniaire = 3 : le bétail (lat. *pecus*, « bétail », et lat. *pecunia*, « richesse en bétail »).

RÉPONSE :

Il est antinomique :
maire < lat. *majo*, « plus grand » et
ministre, < lat. *minister* « serviteur » (à rattacher à *minor*, « plus petit »).

RÉPONSE :

Non. La vraie citation complète est : *non gratis prodeo*. « Ce n'est pas pour rien que je monte à la tribune », attribuée à l'orateur Gracchus (–210/–150).

RÉPONSE :

Olibrius, qui est un nom propre, celui d'un empereur romain d'Occident (472), dont la légende a fait le symbole de quelqu'un d'incapable mais plein de jactance. *Minus* est bien un mot latin, l'abréviation de *minus habens*, qui a moins (d'intelligence), c'est-à-dire un « demeuré ».

RÉPONSE :

motus est une latinisation plaisante du mot français *mot* (mais dans le sens de « pas un mot »). Cette forme *motus* est déjà attestée en français au milieu du XVII^{e} siècle.

RÉPONSES :

1. Union Européenne ;
2. États-Unis ;
3. Nicolas Fouquet, surintendant général des finances de Louis XIV ;
4. Louis XIV ;
5. Ville de Paris, qui a pour emblème un vaisseau.

RÉPONSES :

1. A. Jules César prononça cette phrase en franchissant le Rubicon avec ses troupes en 49 av. notre ère (d'après Suétone) ;
2. D. Horace *(Odes*, Ier livre, 1, XI, 7) ;
3. C. Descartes *(Discours de la méthode)* ;
4. E. Évangile *selon saint Matthieu* (VIII, 6) ;
5. F. Juvénal *(Satires*, X, 336) ;
6. B. Cicéron *(De signis*, 25, 26) ;
7. A. Jules César, annonçant au Sénat sa victoire sur le roi du Pont-Euxin.

RÉPONSE :

5. *caucus*, d'abord utilisé aux États-Unis et au Canada, est un emprunt à une langue algonquienne.

RÉPONSES :

4. *nirvana* < sanskrit ;
5. *armada* < espagnol ;
7. *saga* < ancien scandinave.

RÉPONSES :

2. *opossum* < line langue amérindienne et
9. *drum* < germanique.

RÉPONSE :

Parce que *Na* est l'abréviation de *natrium*, l'ancien nom latin du sodium.

RÉPONSES :

1 = B, acétate de plomb ;
2 = E, oxyde ferrique ;
3 = D, chlorure d’argent ;
4 = C, acide sulfurique ;
5 = G, nitrate de cuivre ;
6 = F, nitrate d’argent ;
7 = A, acétate de calcium.

RÉPONSES :

1. *rançon* ;
2. *moutier* ;
3. *absous* ;
4. *serment* ;
5. *prêtre*.

RÉPONSE :

L'Avare, ou *l'École du mensonge*

RÉPONSES :

1. 1789 s'écrira MDCCLXXXIX, c'est-à-dire M (1000) + D (500) + CC (2 × 100 = 200) + L (50) + XXX (3 × 10 = 30) + IX (10 – 1 = 9).

2. MDCCCCLXLII = 1992, c'est-à-dire M (1000) + D (500) + CCCC (4 × 100 = 400) + L (50) + XL (50 – 10 = 40) + II (2 × 1).
   Une solution bien plus simple aurait pu être : MCMXCII, c'est-à-dire M (1000) + CM (1000 – 100 = 900) + XC (100 – 10 = 90) + II (2 x I = 2).

RÉPONSES :

1. Vrai : *sire* vient du latin *senior* (nominatif) et *seigneur* de *seniorem* (accusatif) ;
2. Faux : *chance* et *cadence* sont simplement des doublets, car ils sont tous deux issus du même mot latin *cadentia* ;
3. Vrai. *Companio* est une forme du latin populaire, au nominatif, et *companionem*, à l'accusatif, est à l'origine du français *compagnon*.

RÉPONSES :

Colonne 1. *agricola*, *poeta*, *Sequana* sont du genre masculin ; *mensa* et *regina*, du genre féminin ;
Colonne 2. *quercus*, *malus* et *domus* sont du genre féminin, *servus* est du genre masculin, mais *pelagus* du genre neutre ;
Colonne 3. tous sont du genre neutre.

RÉPONSE :

Oui, comme tous les noms de pays, ils sont tous du genre féminin, y compris *Aegyptus*, *Cyprus* et *Carthago*.

RÉPONSES :

1. Vrai ;
2. Vrai ;
3. Vrai ;
4. Faux : c'est *donum* qui est le terme générique, tandis que *munus* est à la racine de *munificus*, « celui qui fait des présents » (cf. *munificence* en français).

RÉPONSES :

Adrumetum = Sousse (Tunisie) ;
Aquae Sextiae = Aix-en-Provence (France) ;
Arelate = Arles (France) ;
Argentoratum = Strasbourg (France) ;
Caesarea Augusta = Saragosse (Espagne) ;
Caledonia = Écosse (Grande-Bretagne) ;
Cirta = Constantine (Algérie) ;
Condate = Rennes (France) ;
Eburacum = York (Grande-Bretagne) ;
Eburodunum = Yverdon (Suisse) ;
Forum Julii = Fréjus (France) ;
Hibemia = Irlande ;
Mediolanum = Milan (Italie) ;
Monasterium Westphaliae = Munich (Allemagne) ;
Fax Mariae = Mariefred (Suède) ;
Taparura = Sfax (Tunisie) ;
Thysdrus = El Djem (Tunisie) ;
Vitidobona = Vienne (Autriche).

RÉPONSES :

1. l’océan Atlantique ;
2. la mer Rouge ;
3. la mer Noire (Pont-Euxin).

RÉPONSES :

Sur le *cognomen*, le « surnom » : *Cicéron*, *César (Jules* n'était donc pas son prénom, mais son nom de famille), *Sénèque* « le vieux », *Plaute* « aux pieds plats », *Tacite* « le silencieux ». Sur le *nomen*, ou « nom de famille » : *Virgile*, *Horace*, *Salluste*, *Térence.*

En effet, leurs noms complets sont :
– Cicéron : *Marcus Tullius Cicero*
– Jules César : *Gaius Julius Caesar*
– Sénèque : *Lucius Annaeus Seneca*
– Plaute : *Titus Maccius Plautus*
– Virgile : *Publius Virgilius Maro*
– Horace : *Quintus Horatius Flaccus*
– Salluste : *Gains Sallustius Crispus*
– Tacite : *Marcus Claudius Tacitus*
– Térence : *Publius Terentius Afer*

RÉPONSE :

3. En effet, Cicéron disait *grandis natu* pour « avancé en âge ». *C'est* également ainsi qu'il faut comprendre *grand-tante* et *grand-oncle*.

RÉPONSE :

1. *égrotant* < lat. cl. *aeger*, « en mauvaise santé » ;
2. *occis* < lat. cl. *occidere*, « abattre en frappant, tuer » ;
3. *domestique* < lat. cl. *domus*, « maison » ;
4. *locuteur* < lat. cl. *loqui*, « parler » ;
5. *goupil* < lat. cl. *vulpiculus*, « petit renard » ;
6. *vétuste* < lat. cl. *vetus*, « vieux ».

RÉPONSE :

Des doigts de la main, qui écrivent en noir sur une page blanche, car les bœufs évoquent les doigts, la prairie blanche la page blanche, la charrue blanche la plume d'oie, la semence noire les lignes écrites à l'encre noire.

RÉPONSES :

clavier = *teclado*,
manche = *manga*,
plateau = *bandeja*,
ver = *gusano*,
entendre = *oir*,
marcher = *andar*,
partir = *marcharse*,
salir = *ensuciar*,
large = *ancho*.

RÉPONSE :

Un autre pays, le Brésil, dont la frontière avec la Guyane est de 730,4 kilomètres, alors qu'elle est de 623 kilomètres avec l'Espagne, et de 515 kilomètres avec l'Italie.

RÉPONSES :

1. Émile CIORAN ;
2. Georges ENESCO ;
3. Constantin BRANCUSI ;
4. Mihail EMINESCU ;
5. Eugène IONESCO ;
6. Elvire POPESCO.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2014
© Cartes : Édigraphie